This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNIVERSITY OF CA RIVERSIDE LIBRARY
3 1210 00456 7853

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

PAUL VIARDOT

Souvenirs d'un Artiste

Baden-Baden — Londres — Pendant la guerre de 1870
Paris — George Sand — Le monde musical
Jeanne Samary — Gounod — Cannes — Hollande — Espagne
Saint-Saëns — Nicolas Rubinstein — Russie et Finlande
La Bohème parisienne — Suède — Londres — Antoine Rubinstein
Amérique du Sud — Allemagne — Le Snobisme — Afrique du Sud
Les carrières d'artistes — Le Musique en Province

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
(SOCIÉTÉ ANONYME)
33, RUE DE SEINE, 33

1910

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Digitized by Google

Digitized by Google

Souvenirs d'un Artiste

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR

Histoire de la Musique, avec Préface de M. Camille Saint-Saëns, de l'Institut.

Un volume in-12. 1905 . . . . . **2** fr.

Rapport officiel (Mission artistique de 1907) **sur la Musique en Scandinavie.**

Un volume in-12, 1908 . . . . . **3** fr.

Digitized by Google

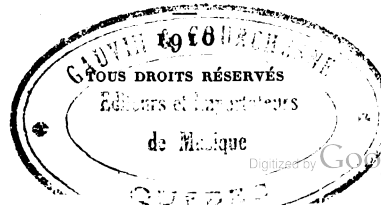
PAUL VIARDOT

Souvenirs d'un Artiste

Baden-Baden — Londres — Pendant la guerre de 1870
Paris — George Sand — Le monde musical
Jeanne Samary — Gounod — Cannes — Hollande — Espagne
Saint-Saëns — Nicolas Rubinstein — Russie et Finlande
La Bohème parisienne — Suède — Londres — Antoine Rubinstein
Amérique du Sud — Allemagne — Le Snobisme — Afrique du Sud
Les carrières d'artistes — Le Musique en Province

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
(SOCIÉTÉ ANONYME)
33, RUE DE SEINE, 33
1910

TOUS DROITS RÉSERVÉS



Digitized by Google

Digitized by Google

SOUVENIRS D'UN ARTISTE

I

Mon intention, en écrivant ces lignes, n'est nullement d'ennuyer le lecteur en lui dénombrant les applaudissements vite éteints et les couronnes vite fanées que tout artiste récolte, plus ou moins, dans une carrière honorablement remplie.

Ma personnalité n'a du reste ni l'importance suffisante, ni la consécration voulue, pour que je puisse me permettre de donner à ce volume le titre pompeux de « mémoires ».

Digitized by Google

Cependant mon existence très mouvementée, et par le hasard des événements, et à cause du désir inné chez moi, de voir continuellement du nouveau, s'est écoulée jusqu'ici dans des cadres si divers, au milieu d'individus si différents, que je crois ces décors et ces personnages capables d'intéresser le lecteur.

Ces lignes n'ont donc pour mission que de piquer un peu au hasard certaines époques de ma vie qui ont laissé une trace durable dans mes souvenirs.

Digitized by Google

II

De mes toutes premières années, je n'ai gardé dans ma mémoire qu'une image un peu confuse d'un vieux petit château à tourelles entouré de fossés couverts d'herbes vertes, troublées par des plongeons de grenouilles : le château de Courtavenel, en Seine-et-Marne, où je suis né.

Les longs roseaux ornés de boudins de velours brun, qui entouraient ses fossés, me paraissaient des forêts inextricables ; je passais la majeure partie du temps auprès de ma bonne que j'avais baptisée du nom de Babique, dans le jardin ou à la ferme, sans me soucier des personnages importants, hôtes ordinaires de la maison, qui me laissaient bénévolement grimper sur leurs

Digitized by Google

genoux, bienveillants martyrs de l'encombrante enfance.

La maison paternelle était continuellement emplie de visiteurs ; sa proximité de Paris rendait le voyage facile. Les uns venaient y passer la journée, d'autres y restaient plusieurs mois.

Berlioz y vint travailler avec ma mère qui lui rendait le grand service de corriger ses basses ! Car, si étonnant que cela puisse paraître, ce grand génie manquait totalement du sentiment de la basse ! *La prise de Troie* et *les Troyens* furent ainsi complètement revus par ma mère, qui, à son tour, profitait de la présence du maître, pour étudier avec lui *Orphée* et *Alceste*, rôles qu'elle devait chanter d'une façon inoubliable au Théâtre lyrique et à l'Opéra.

Gounod fut aussi le commensal de la maison. Ma mère s'intéressait au jeune homme ; elle l'avait mis en rapport avec un grand ami de ma famille, *Emile Augier*, qui écrivit pour lui le livret de *Sapho*, opéra qu'elle devait faire recevoir et créer. Cette œuvre fut écrite à Courta-

Digitized by Google

venel, où Gounod, très attristé par la mort d'un frère chéri, reçut l'hospitalité ainsi que sa mère aveugle.

Tourgueneff, qui resta l'ami des miens jusqu'à sa mort, et dont mon père devait traduire les œuvres, fut invité à venir se reposer de la prison russe (changée en exil), peine encourue à la suite de la publication des « Mémoires d'un seigneur russe », qui créèrent, en grande partie, le mouvement en faveur de l'abolition du servage.

Henri Martin passait à Courtavenel une partie de ses étés ; il ne craignait pas de prendre part aux joyeuses représentations théâtrales qui avaient lieu sur une scène construite *ad hoc* dans le vaste grenier. Il fut, paraît-il, un Diafoirus très remarquable !

Delacroix et *Jules Simon* arrivaient, sans avertir au préalable, et étaient toujours les bienvenus.

Vivier, le grand corniste, qui a laissé une réputation bien méritée de farceur fantaisiste, mettait la maison sens dessus dessous par ses

Digitized by Google

farces toujours renouvelées. Il était excellent musicien et improvisait des mélodies charmantes que ma mère appelait des « mélodies populaires d'un pays inconnu ».

Désirée Artot, alors toute jeune fille, travaillait le chant. Elle avait été présentée à ma mère, dans l'espoir que celle-ci la dégoûterait de la carrière théâtrale, sa famille ne lui reconnaissant aucune disposition. Ma mère ne fut pas de cet avis ; contrairement à la volonté des parents, elle consentit à donner des leçons à la fillette, qui devait devenir plus tard une des plus charmantes cantatrices de l'époque.

Mes premiers hivers à Paris n'ont pas laissé non plus de trace bien marquée dans mes souvenirs.

J'ai encore vaguement notion d'une grave maladie, d'une fluxion de poitrine, qui faillit m'emporter. Ma mère chantait alors *Orphée*, au Théâtre lyrique. Les docteurs qui me soignaient obligeaient ma mère à se rendre à son travail : « Vous vous devez au public », disaient-ils,

Digitized by Google

« comme nous nous devons aux malades. » Aussi chantait-elle : « J'ai perdu mon Eurydice, » en pleurant souvent de vraies larmes. Les choristes habillés en diables demandaient des nouvelles du « petit », tout en agitant des torches.

Le succès de ma mère, dans Orphée, fut triomphal, chacun le sait ; il troubla même quelques cervelles. Une jeune fille qui avait assisté à plusieurs représentations était devenue *amoureuse* du beau poète au front ceint de lauriers, aux longues boucles brunes tombant sur un peplum admirablement drapé d'où émergeaient les plus beaux bras du monde. Les parents de la jeune personne vinrent trouver ma mère et lui demandèrent conseil. Il fut décidé qu'on présenterait l'héroïne de cette passion bizarre non pas à l'Orphée de ses rêves, mais à Mme Viardot. A l'heure dite, ma mère endossa une vieille robe de chambre, ne toucha pas à ses papillotes, et fit, ainsi parée, son entrée dans le salon. Le remède fut souverain, les illusions furent noyées

Digitized by Google

dans une crise de larmes, et la jeune fille reprit tristement le chemin de la réalité.

Ma famille habitait rue de Douai, près de la Barrière Blanche, dans un hôtel que mon père avait fait construire, pour être loin du centre, en bon air, sur un terrain qui servait à la culture des artichauts.

Pour aller jouer avec mes sœurs au square de l'Europe, il fallait passer devant la prison de Clichy, gardée par des grenadiers dont les bonnets à poil inspiraient une frayeur savamment exploitée par nos bonnes.

Mes premières impressions nettes datent de ma quatrième année, alors que mes parents se fixèrent à Bade.

Bade fut ainsi, par le fait, ma patrie d'adoption. La vue des montagnes, l'odeur résineuse des sapins éveillèrent mes premières sensations. Tout le monde sait quel rôle important joua cette petite ville à la fin de l'Empire ; elle était Monte-Carlo et Biarritz réunies ; la roulette, les courses, les promenades admirables en faisaient

Digitized by Google

la ville du luxe et des plaisirs par excellence. Le tout-Paris d'alors y fusionnait avec le tout-Vienne et le tout-Pétersbourg. Le monde et le demi-monde y étaient brillamment représentés.

J'étais, bien entendu, trop petit pour saisir le charme des émules de Cora Pearl, qui abandonnaient l'asphalte des boulevards pour la large avenue ombreuse de Lichtenthal et pour les salons bruyants de la « Conversation », nom donné au lourd bâtiment qui renfermait les salles de jeu, de lecture et de concert ; mais je me souviens encore fort bien de leurs toilettes, de leurs crinolines, des bottines à élastiques en étoffe grise ; je revois les petits bouts de chapeaux perchés sur d'énormes chignons renfermés dans des filets en chenille, sous lesquels s'épanouissait le nœud du « suivez-moi jeune homme », longs rubans de velours traînant par derrière jusqu'à terre.

J'entends encore les papotages, les criailleries, les apostrophes en russe, en français, en espagnol.

Digitized by Google

Je vois de vieilles femmes plâtrées, maquillées, assises autour des tables, maniant, de leurs maigres mains chargées de bagues, des fortunes vite évanouies.

J'ai encore dans l'oreille les sonorités martiales des musiques militaires, tantôt badoises, tantôt prussiennes, tantôt autrichiennes, que Rastatt, la forteresse voisine, envoyait (jusqu'au moment de la guerre de 1866), deux fois par semaine, pour accompagner les causeries cosmopolites des promeneurs nonchalants ou les galanteries intéressées de boulevardiers, étonnés de traîner leurs guêtres dans ce paysage de verdure, de forêts grandioses et de clairs ruisseaux.

Ce monde de vieux beaux, de *petits crevés*, de femmes criardes et minaudières détonnait dans un cadre de simple grandeur. Le puissant parfum des vieux sapins était mêlé d'émanations louches, de musc et de patchouli. Les majestueuses ruines du vieux château et de l'ancien Burg d'Eberstein étaient envahies par des voiturées

Digitized by Google

de messieurs grasseyants, ridicules, parlant dans l'argot de l'époque à leurs compagnes, plus occupées à évaluer réciproquement les innombrables volants de leurs larges jupes, qu'à admirer la grave sérénité du merveilleux paysage qu'elles tachaient de leur présence encombrante.

Bade n'était cependant pas uniquement une ville de jeu et de plaisir, c'était aussi le rendez-vous favori des têtes couronnées, qui venaient s'y reposer en toute simplicité des fatigues de l'étiquette. La reine Augusta y passait tous ses étés, préférant la tranquille retraite d'une modeste villa au château de la grande-duchesse de Bade, sa fille.

Il n'était pas rare de rencontrer son royal époux, le vieux Guillaume, la canne à la main, un chapeau de paille sur la tête, tout seul, sans chambellan ni domestique, arpentant l'allée de Lichtenthal, ou baguenaudant devant les petites boutiques de verre de Bohême, de bois sculptés ou de jouets d'enfants échelonnés le long de la voie ombreuse qui menait à la « Conversation ».

Digitized by Google

C'était le lieu de rendez-vous des Parisiens qui aimaient à s'asseoir sous les grands arbres et à tuer le temps en de longues parties de domino à quatre. *Got*, *Dantan jeune*, *Carjat*, *Cham* et bien d'autres étaient des assidus. Ce dernier, sentant un jour la proximité d'une personne dans son dos, ce qu'il ne pouvait supporter quand il jouait, la pria, sans se retourner, d'aller plus loin. Le gêneur continua son chemin en souriant devant la confusion de Cham, qui venait de reconnaître en lui le roi Guillaume. Le roi aimait à rendre des visites à l'improviste, en voisin de campagne. C'est ainsi qu'il se fit un jour annoncer chez ma mère, qui le complimenta sur son excellente mine et lui dit qu'il était frais comme une rose. « Vous voulez dire, comme ce qui reste de la rose », répliqua le roi, qui possédait son français sur le bout des doigts.

Chacun connaissait ce monsieur âgé, à figure souriante, à l'air débonnaire et malin, aux épais favoris blancs encadrant une moustache crâne-

Digitized by Google

ment retroussée. Les braves Parisiens se le montraient en disant : c'est le roi de Prusse, à peu près comme ils auraient dit : c'est le grand-duc de Gérolstein. Bade, l'Allemagne, tout cela leur paraissait insignifiant, motif à opérette, avec des soldats pour rire, des domestiques obséquieux, et des titres de baron, de comte, voire de prince, variant selon l'importance des pourboires.

La villa de mes parents était devenue un centre intellectuel et artistique tel que rarement, je crois, il en exista ; aussi les réunions musicales du dimanche comptaient-elles parmi les principales attractions de la saison ; bien des personnages haut placés faisaient des bassesses souvent inutiles, pour obtenir l'invitation convoitée à ces matinées.

Je me souviens fort bien de la jolie salle de musique, construite dans le jardin, salle aux murs ornés de la belle collection de tableaux anciens qui faisaient la joie et l'orgueil de mon père. Au fond s'élevait l'orgue, chef-d'œuvre du maître Cavaillé-Coll.

Digitized by Google

Cette salle s'emplissait le dimanche d'une foule d'invités qui tous étaient *quelqu'un*. La reine Augusta arrivait, toujours exacte, quelquefois avant tout le monde, généralement accompagnée de la grande-duchesse, sa fille, et d'une dame d'honneur, que le domestique badois annonçait : Madame Tonnerre ! Le roi, quoique peu amateur de musique, faisait aussi, de temps en temps, une apparition, mais il préférait se tenir dans l'entrée, et arrêtait d'un geste toute velléité d'attentions à son égard.

Nos hôtes royaux amenaient souvent quelque personnage nouveau, sans demander d'invitation spéciale ; il n'était guère possible de refuser l'entrée au vieux roi des Belges Léopold Ier ; au roi de Hollande, grand amateur de musique ; au grand-duc de Saxe-Weimar, Charles-Alexandre, frère de la reine Augusta, beau-frère du roi de Hollande ; au prince royal de Prusse, que la reine présentait à ma mère : « mon Fritz », sans compter tous les autres membres de la famille royale.

Digitized by Google

Je fis mes débuts de violoniste en herbe à l'une de ces matinées. Tout petit, doué de cet infernal toupet spécial aux enfants, j'amusai fort un gros monsieur moustachu aux yeux singulièrement clairs, qui serra ma main de moutard dans ses grandes pattes puissantes, celles du comte de Bismarck.

Les artistes engagés à Bade par Bénazet ou par Dupressoir, son successeur, demandaient tous à se faire entendre devant cet auditoire peu commun ; il n'y avait que l'embarras du choix, car, outre les concerts périodiques de la « maison de Conversation », dans lesquels on entendait Servais, Vieuxtemps, Léonard, Joachim, Laub, Auer, Sarasate, alors débutant, Mario, Mme Grisi, Rubinstein, etc., il y avait aussi une importante saison théâtrale. Je me souviens avoir entendu la Patti, alors dans toute la jeunesse de sa gloire, Padilla, Gardoni, la Lucca, Désirée Artot, etc. Le joli théâtre de Bade eut les honneurs de la première représentation de *Béatrice et Bénédict*.

Wagner faisait quelques apparitions. Ma mère

Digitized by Google

l'avait connu à Paris ; il était venu, un beau matin, muni d'une recommandation de Meyerbeer. S'étant mis au piano, il fit entendre quelques mélodies de sa composition, mais il poussait de tels rugissements et s'accompagnait d'une façon si violente qu'il était impossible de distinguer quoi que ce soit. Il arriva un jour, toujours avec l'air d'un diable sortant de sa boîte, et annonça à ma mère qu'il avait invité deux dames à venir, le lendemain, chez elle pour entendre le second acte de *Tristan*, qui n'avait naturellement pas encore été traduit en français. Ma mère seule pouvait chanter ce rôle, étant la seule cantatrice à Paris, capable de chanter en allemand. Ne connaissant pas une note de la partition, elle fit pourtant le tour de force d'apprendre ce second acte, du jour au lendemain, et de le chanter avec Wagner, ce qui aggravait la situation, étant donnée la fantaisie sans limites avec laquelle l'auteur accompagnait sa musique. Les deux dames invitées étaient, l'une la comtesse Wittgenstein, la grande amie de Liszt, l'autre la

Digitized by Google

comtesse Kalergy (nièce du célèbre Nesselrode), que Théophile Gautier avait surnommée, à cause de son teint de lys : la symphonie en blanc majeur.

Ma mère, qui avait une pépinière d'élèves de tous les pays, les habituait au public en les faisant chanter entre temps, et ce monde de jeunes filles, gaies et souvent jolies, ajoutait à ces réunions un charme de jeunesse et de fraîcheur.

Ce fut pour ces élèves que ma mère, à l'activité infatigable, composa plusieurs opérettes sur des textes spécialement écrits par Tourgueneff.

Il y eut dabord *La nuit de la Saint-Sylvestre,* puis *Le dernier sorcier* (qui eut les honneurs de la scène à Weimar et à Carlsruhe), puis *Trop de femmes*, enfin *l'Ogre,* qui termina la série.

Ces représentations eurent lieu pendant longtemps dans la villa de Tourgueneff, plus commode que la nôtre. Les jardins séparaient seuls les deux maisons. Mon père fit construire plus tard un véritable théâtre machiné, truqué, très

Digitized by Google

coûteux, mais il ne servit que rarement, la guerre de 1870 ayant brutalement mis fin à notre séjour en Allemagne.

En fait d'acteurs mâles, nous n'étions que deux, Tourgueneff et moi. On me faisait des rôles à ma taille, comme celui de *Perlimpinpin*, géant devenu nain, ou de *Noix de Coco*, négrillon d'un pacha à trois queues, etc... mes rôles étaient tous chantants, car j'avais une jolie voix d'enfant. Les autres rôles étaient confiés à mes sœurs et à la susdite troupe cosmopolite de futures artistes dont quelques-unes sont devenues de grandes cantatrices. Oh ! les joyeuses répétitions ! Oh ! l'éclat de rire fou de toutes ces jeunes bouches, quand j'essayai pour la première fois mon air à roulades terminé par un fulgurant point d'orgue à l'italienne ! Et les combinaisons sans fin, l'activité de ruche, nécessitées par la question des costumes ! Et l'étude du ballet que le maître de danse du théâtre de Carlsruhe venait faire travailler, en pestant contre la lourdeur des Suissesses, la gaucherie des Suédoises, la lenteur des

Digitized by Google

Allemandes, le bavardage des Françaises ! Et les émotions des premières !...

Le roi Guillaume riait aux larmes des allusions politiques dont Tourgueneff parsemait son texte. Ma mère accompagnait au piano, surveillait tout, courait pendant les entr'actes dans les coulisses rattacher un voile, piquer une épingle. Après la représentation, un souper invariablement composé de viandes froides et de salade de pommes de terre était offert à l'appétit féroce des exécutants. Le souper avait lieu chez nous, il fallait traverser les jardins dans toute leur longueur ; ces processions nocturnes, en costumes, n'étaient pas un des côtés les moins pittoresques de ces mémorables soirées !

Puis venait l'hiver. Les oiseaux des villes émigraient ; l'allée de Lichtenthal se tachait d'un tapis de feuilles mortes... Puis arrivaient les tombées de neige, les cimes des grandes forêts se couvraient d'un bel édredon blanc, et je commençais mon apprentissage des désagréments de la vie, en allant, sac au dos, à la lointaine école,

Digitized by Google

perchée tout en haut de la ville, près de la vieille église moyen-âgeuse dont la grosse voix grave terrorisait mes petites jambes, quand le chemin glissant les avait retardées...

Puis viennent mes premières années de lycée à Carlsruhe, mon internement dans un pensionnat, l'arrachement du home... puis de nouveau, avec les vacances, les joies de la vie élégante retrouvées... puis la triste année terrible, terrible même pour l'enfant admis à contempler l'horreur des trains de blessés, des convois de prisonniers, tassés comme des bestiaux, toujours plus nombreux, tandis que tonnent, lointaines mais distinctes, les grosses pièces de siège, chargées, par le débonnaire Guillaume et par le comte de Bismarck, de mutiler Strasbourg !

Digitized by Google

III

L'hiver 1870-71 a laissé dans mon esprit enfantin une impression d'angoisse douloureuse. Le passage de la vie gaie, animée, élégante, à une existence triste, mesquine, me déconcertait. A Bade, les belles promenades dans le confortable landau familial, le soleil, les fêtes et la chasse!... Mes premiers coups de fusil avec un Lefaucheux, calibre 28, qui me transportait d'orgueil! Les grandes courses dans la plaine, et les affûts silencieux à l'ombre des sapins, les rentrées triomphales, les sommeils de plomb... Ensuite la guerre, le bruit sourd du canon, la fuite à Londres, la noire maison de Devonshire Place, le brouillard jaune, le gaz des réverbères clignotant en un plein jour qui était une nuit; l'humi-

Digitized by Google

dité froide, les repas silencieux, coupés par le bruit des pas pressés et par les cris des marchands de journaux qui annonçaient *toujours* des victoires allemandes !

Oh ! le triste temps !... Je comprenais pour la première fois que la vie ne se compose pas uniquement de sourires et de fleurs, de joie et de bonté ; je découvrais qu'il y avait aussi des boues noires, des pleurs, des silences et des conversations chuchotées auxquelles les enfants ne peuvent prendre part !

L'exil pouvait durer longtemps ; aussi me mit-on comme demi-pensionnaire dans une institution voisine, située à l'entrée de Regents Park.

Les jeunes garçons portant à Londres des chapeaux hauts de forme, la gouvernante crut devoir sacrifier à la mode en me posant sur la tête un chapeau de mon père dûment matelassé de journaux. J'étais encore petit pour mes treize ans ; mes vêtements trop larges, suffisants pour le peu fashionable lycée de Carlsruhe, n'étaient pas d'une coupe raffinée ; en plus, ma

Digitized by Google

vue défectueuse m'obligeait alors à me couvrir les yeux d'une paire de lunettes rondes qui n'ajoutaient rien à l'élégance de l'ensemble. Je devais faire l'effet d'un animal curieux, d'une espèce encore inconnue en Angleterre.

C'est ainsi que je fus présenté à mon nouveau directeur et à mes futurs condisciples qui, tous fils des meilleures familles, tirés à quatre épingles, vêtus de courtes vestes noires aux grands cols blancs, de pantalons gris qui moulaient leurs jeunes formes, gantés, impeccables, commencèrent par me considérer comme un intrus, comme une sorte de vilain canard tombant dans une compagnie de jeunes cygnes.

Je n'eus cependant pas trop longtemps à souffrir de leur dédain ; ma garde-robe fut changée, mes poings se prouvèrent solides à différentes reprises, et je sus bientôt lancer avec adresse la balle du cricket.

Quelques semaines suffirent pour me métamorphoser. Je savais jurer, siffler, mettre mes mains dans mes poches, fumer en cachette de

Digitized by Google

courtes pipes ; j'étais devenu un parfait « jolly fellow ».

La différence entre le lycée allemand et le collège anglais me surprenait grandement. Je gardais du lycée de Carlsruhe le souvenir de grandes salles froides, de professeurs sévères aux taloches faciles, de punitions, de retenues, de longues heures de classes parmi des condisciples peu propres et mal élevés, en général. L'internat n'existant pas en Allemagne, je me rappelais sans joie la pension où je passais les heures non occupées par le lycée, à faire des devoirs trop nombreux, à chipoter une nourriture maigre, sans saveur, sans beurre, sans sel, et à dormir avec d'autres compagnons d'infortune, russes, roumains ou suédois, dans des lits durs aux draps trop courts.

Ici, au collège anglais, tout était net, respectable. La salle d'étude me parut aérée, accueillante ; le climat ne lui permettait pas d'être claire, le gaz y brûlait souvent pendant les longues journée de brouillard, mais il y faisait

Digitized by Google

chaud, propre. Trois maîtres revêtus de longues robes noires et coiffés du bonnet à plateforme carrée, ornée du gland qui distingue les professeurs sortis de universités d'Oxford ou de Cambridge, occupaient trois chaires autour desquelles se réunissaient une douzaines d'élèves attentifs. Les trois cours se faisaient ensemble sans se gêner mutuellement. Jamais de punitions. Le jeune Anglais est considéré, dès l'enfance, comme responsable de ses actions : « Tu ne veux pas travailler, tant pis pour toi. »

La dissipation seule n'était pas tolérée ; l'élève dont la tenue avait laissé à désirer passait, après la classe, dans le cabinet du directeur ; celui-ci appliquait sur la paume de la main tendue un vigoureux coup de jonc.

Le grand chic consistait à feindre de ne pas sentir la douleur, à ne pas se frotter la main, à sortir avec dignité, comme si rien ne s'était passé.

Pendant le repas, le directeur occupait le haut bout de la table autour de laquelle venaient s'asseoir les élèves, après avoir fait un tour au

Digitized by Google

lavabo, pour se laver les mains et se donner un coup de brosse ; pour rendre enfin la netteté voulue à la raie, compromise par les jeux de la récréation.

Devant le directeur se plaçait l'imposante pièce de bœuf, dorée à point. Un des maîtres, à l'autre bout de la table, était le dispensateur du « boiled leg of mutton » ou du « carry ». Deux plats, l'un de pommes de terre à l'eau, l'autre de riz, circulaient de main en main. Comme boisson, de la légère bière de table ; fromage ou pudding pour finir.

Les assiettes se remplissaient, tant qu'on avait faim. Quelle différence avec la maigre pitance de la pension badoise !

Les vacances étaient nombreuses, et toutes les occasions bonnes à les faire naître. Un ancien élève venait-il rendre visite au directeur, il demandait pour ses jeunes condisciples une journée de congé vite accordée. Une fois les beaux jours revenus, la moindre chaleur changeait l'après-midi de classe en une joyeuse partie de

Digitized by Google

cricket. Nous allions en bande à Primrose Hill, l'immense plaine sur laquelle la jeunesse studieuse de Londres venait s'entraîner et se défier.

Le directeur invitait quelquefois, le soir, les élèves et leurs familles. Dans ces occasions, la salle de cours se changeait en véritable salon fleuri, rempli de toilettes claires; les boys aux plastrons empesés devenaient pour la circonstance de véritables gentlemen en miniature. On faisait des lectures accompagnées de projections photographiques, suivies généralement d'une sauterie. Le lendemain, naturellement, congé; la jeunesse a besoin de repos, et les salles de bal, d'un bon coup de balai.

L'année scolaire était terminée par une grande représentation dramatique, donnée par les élèves dans une vaste salle louée à cet effet. Cette mémorable matinée comportait un programme des plus variés. On y entendit, cette année, un fragment de pièce latine (avec cette hideuse prononciation anglaise qui fait de *ago*, *eïgo*, de *Titire*, *Taïtaïre*, etc.), un autre fragment de pièce,

Digitized by Google

grecque cette fois (Oh! les têtes de gosses en peplum!), quelques scènes du camp de Wallenstein (je jouais le rôle du moine ivrogne), une petite pièce anglaise de Wicherley, je crois, enfin le clou de la représentation : la scène entre le bourgeois gentilhomme et son professeur de philosophie, scène dans laquelle je remplissais le personnage et le large gilet de M. Jourdain, et Carvalho, mon condisciple, fils de la grande artiste, la longue robe noire du professeur. Notre succès fut éclatant! Il est vrai que nos mères respectives nous avaient fait travailler les rôles, ce qui nous distançait infiniment de nos camarades, livrés à leur seule inspiration.

Rentré chez moi, la musique reprenait ses droits; je travaillais le violon avec l'excellent Strauss, que Joachim m'avait procuré. Les jeudis soir, il y avait grande réunion à la maison. Les salons de mes parents devinrent un des centres de la petite colonie des victimes de la guerre. Londres était le refuge de tous les exilés, de tous ceux qui, ayant perdu leur position,

Digitized by Google

tâchaient de se tirer d'affaire tant bien que mal, mal le plus souvent. Ma mère s'était bravement remise à donner des leçons, et, son grand nom aidant, les élèves affluaient. La comtesse de Paris était du nombre. Gounod apportait à ces jeudis l'appoint de son génie et le charme de sa personne. Il n'avait qu'une faible voix au timbre voilé, mais nul chanteur ne sut *dire* et émouvoir comme lui. Dickens, Moscheles, Louis Blanc, Santley, Hammer, etc., furent les hôtes fréquents de Devonshire Place.

Néanmoins, malgré les flons-flons et les toilettes de soirée, une tristesse inquiète embrumait tous les cerveaux ; les événements se suivaient en France avec une rapidité et un crescendo d'horreur qui épouvantait jusqu'au calme anglais. La misère française était noire dans ce Londres noir, l'hiver ne voulait pas finir, et l'affreux spleen s'étendait comme une tache de goudron sur ce monde d'exilés perdus dans ce lugubre brouillard de la Tamise !

La guerre fit place à la Commune. Cette nou-

Digitized by Google

velle trombe de fer passée, le calme se rétablit, et peu à peu la colonie se dispersa à la recherche des fortunes disparues et des murs écroulés.

Je retrouvai Paris avec plaisir, mais je ne pus rien reconnaître du Paris de ma première enfance. Plus de square de l'Europe, mais un pont de chemin de fer ; plus de Barrière Blanche, mais un boulevard. Je découvrais une ville toute nouvelle, plus claire, plus gaie que Londres, mais aussi plus tapageuse ; j'étais en somme un petit Badois teinté d'anglais, animé de sentiments très français, mais je me sentais encore étranger dans ce pays qui était cependant le mien. Paris me charmait, mais sa grandeur ne m'émerveillait pas ; comparé à Londres, c'était l'Opéra-Comique après l'Opéra. Il me fallut des années pour me faire comprendre et aimer la ville belle par excellence.

Il est vrai qu'en 1871 l'avenue de l'Opéra n'existait pas encore ; la plaine Monceau commençait seulement à se parsemer d'habitations ; le Trocadéro n'était qu'une colline aux ruelles sor-

Digitized by Google

dides ; la lumière électrique était inconnue et aucun bec Auer ne coiffait le triste gaz qui clignotait jaune dans la nuit sombre. L'Opéra était situé rue Lepeletier ; les Nouveautés, la Renaissance n'étaient pas construits ; Montmartre ne se nommait pas la cervelle du monde, le Chat-Noir n'y avait pas encore mis son empreinte, non plus que le Sacré-Cœur. Pas de Tour Eiffel ; le Moulin-Rouge s'appelait le bal de la Reine Blanche. Le triste collège Chaptal tenait l'emplacement du Casino de Paris actuel. Thiers dirigeait la Terreur blanche ; Métra, les bals Valentino, et Ambroise Thomas, le Conservatoire. Massenet était encore inconnu, Saint-Saëns déjà célèbre. Le nom de Wagner mettait en furie les chauvins qui livraient chez Pasdeloup des combats homériques terminés par des tournées de bock chez Zimmer, rue Blondel, l'estomac n'ayant, paraît-il, pas les mêmes raisons de patriotisme que les oreilles. Les tramways ne fonctionnaient pas encore, les omnibus étaient à deux chevaux, et seuls, les voyageurs mâles avaient le droit de se

Digitized by Google

hisser péniblement sur l'impériale, à l'aide d'échelons incommodes. Le téléphone n'était pas inventé; naturellement ni Métro, ni bicyclettes, encore moins d'autos; on pouvait se promener, sans courir le risque d'être écrasé à chaque instant, sans être imbibé d'odeur de pétrole; la pompe nocturne remplaçait le tout-à-l'égout; Faure chantait encore, Mme Krauss commençait sa carrière française; Bizet composait *Carmen* pour l'adorable Galli-Marié; Hainl dirigeait les concerts du Conservatoire; Victor Hugo se fixait rue de Clichy; les impérialistes prenaient le mot d'ordre à Chislehurst, les légitimistes à Gratz, les orléanistes à Eu; les républicains emprisonnaient et déportaient en masses; Rochefort, Humbert et Olivier Pain étaient auréolés de martyre; les Anglais venaient contempler les ruines encore chaudes des Tuileries, de la Cour des Comptes et de l'Hôtel de Ville; les cafés-concerts ne désemplissaient pas, on dansait à Mabille; la carte postale illustrée était inconnue!...

Digitized by Google

IV

Les années qui suivirent notre réinstallation à Paris, furent pour moi des années de travail. J'étais dans l'âge insupportable du garçon aspirant à la moustache, l'âge des boutons, des engelures, des timidités bêtes.

La présence d'une personne qui m'inspirait de l'admiration me rendait en effet timide à l'excès ; je devenais idiot dès que je me trouvais en face d'une grande personnalité artistique, et mon idiotie augmentait dans une progression géométrique avec la grandeur de mon enthousiasme. J'eus un jour l'honneur imprévu d'être amené chez *Victor Hugo*, qui habitait alors rue de Clichy. Il me tendit une main courte, grosse et puis-

Digitized by Google

sante que je pris dans la mienne sans savoir au juste si j'allais l'embrasser, ou crier ou sangloter... je la secouai, cette main, en disant d'un air dégagé ces mots bien simples : « Enchanté de faire votre connaissance!... »

Le dieu se rendit du reste parfaitement compte de mon état d'esprit, de mon affolement, il sourit et me gratifia d'une tape amicale sur la joue... cette joue je l'aurais fait encadrer!

Mon temps était très occupé par le collège et par mes études de violon et d'harmonie.

Mon premier maître d'harmonie fut *Henri Reber*. Le vieux maître de l'Institut, lié avec ma famille depuis de longues années, venait dîner à la maison, une fois par semaine. Toujours rasé de frais, le chef couvert d'une floconneuse toison blanche naturellement frisée, puisant longuement dans la tabatière qu'il conservait toujours dans sa main gauche, grincheux et charmant, il semblait descendre d'un pastel du XVIIIe siècle. Son esprit était délicat comme sa musique, sa gourmandise célèbre.

Digitized by Google

Il consentit à venir une heure avant le moment de se mettre à table, afin de me corriger quelques devoirs qui ne l'intéressaient guère; aussi avais-je pris l'habitude de copier tout simplement ses propres réalisations insérées à la fin de sa méthode d'harmonie, Il y trouvait quand même des maladresses et des fautes!... Nous avions une trop bonne cuisinière, et l'heure de la leçon s'écourtait de semaine en semaine. Dans ces conditions, je n'apprenais rien; ma mère me confia à *César Franck.*

Ce grand homme était à cette époque presque un inconnu; il est vrai qu'il n'avait encore composé ni sa *Sonate*, ni le *Quintette*, ni les *Béatitudes;* on lui reconnaissait un réel talent d'organiste, mais ses œuvres n'étaient appréciées que par de rares disciples.

Les premiers tâtonnements d'un jeune garçon n'offraient que peu d'intérêt, aussi préférait-il en moi le futur violoniste. C'est à ce titre que j'eus la chance de déchiffrer, avec la nièce du maître (l'excellente pianiste Mlle Boutet de Mon-

Digitized by Google

vel), la plupart de ses œuvres instrumentales au fur et à mesure de leur éclosion.

César Franck était d'une distraction extraordinaire. Sa tête, plutôt ingrate au point de vue plastique, comportait toutes les aspirations vers le bleu ; son âme piquait une pointe dans l'idéal et quittait la terre avec une étonnante facilité.

Le maître m'ayant demandé un jour de jouer au mariage d'un de ses élèves, à l'église Sainte-Clotilde dont il tenait l'orgue, je me rendis, bien entendu, à son invitation. On me demandait la « Cavatine de Raff ». « Je vais jouer quelques mesures d'introduction, » me dit-il, et, posant ses longs doits sur les claviers, il commença... et continua jusqu'au moment où une sonnerie électrique faisant communiquer l'orgue avec la sacristie vint l'avertir qu'il eût à cesser ; je rentrai mon violon dans sa boîte, sans avoir donné un son, mais l'auditoire y gagna une remarquable improvisation.

Après les vacances, je passai en de troisièmes mains, celles de *Théodore Dubois*, qui habitait

Digitized by Google

alors modestement boulevard des Batignolles.

Savant et méticuleux, Dubois fut un maître parfait. Je l'exaspérais bien un peu par le sans-façon avec lequel je sautais du premier renversement de l'accord parfait à l'accord de neuvième sans fondamentale, car je n'arrivais guère à m'intéresser à la longue nomenclatur, des familles d'accord, que je continue du reste à trouver parfaitement inutile, mais je lui apportais mes premiers essais de composition, qu'il avait la bonté de lire et de corriger avec soin. Ces leçons me furent très profitables, c'est à elles que je dois le peu que je ne me suis pas empressé d'oublier.

Je me rendais deux fois par semaine chez mon cher maître et cousin *Léonard*, dont les admirables leçons et les conseils paternels ont fait de moi ce que je crois être, un violoniste consciencieux et un artiste amoureux de son art.

Jamais je n'ai cherché à entrer au Conservatoire, malgré la présence de Dancla, d'Alard, de Sauzet et de Massart, qui formaient une belle

Digitized by Google

phalange des professeurs ; Léonard resta mon maître jusqu'à sa mort, car, plus tard, volant de mes propres ailes, quand je revenais à Paris entre deux tournées, ma première occupation était de courir chez lui, de travailler de nouveau sous sa direction, de redevenir élève.

Il était si bon et inspirait une telle confiance que de grands violonistes faisaient de même. Jamais Sivori n'eût joué en public une œuvre nouvelle pour lui, sans l'avoir fait entendre à Léonard. Les samedis soir, le maître réunissait ses élèves et quelques intimes, et nous faisions de la musique de chambre. J'entendis et jouai les œuvres encore inconnues en France de Raff et de Brahms. Léonard, qui était devenu un ardent pionnier de la musique moderne, n'avait pas toujours eu des goûts si avancés ; aussi me mettait-il en garde contre mes premières impressions que j'exprimais souvent un peu vivement, en me racontant les erreurs de jugement commises non seulement par le public toujours réfractaire à la nouveauté, mais aussi par les

Digitized by Google

musiciens, les professionnels les plus réputés.

Le *Quintette* de Schumann venait de paraître à Leipzig, Léonard le fit venir. Le grand pianiste Jaëll; Franchomme, le célèbre violoncelliste; Mas, l'altiste réputé des quatuors Maurin; Léonard et un de ses élèves se mirent en devoir de le déchiffrer. La première partie leur fit froncer le sourcil; l'Adagio jugé *sans mélodie* agaça les nerfs; enfin le Scherzo, reconnu injouable et l'œuvre d'un fou, ne fut même pas terminé; on passa à autre chose. Bien des années plus tard, ce même quintette, promené par Ullmann dans la célèbre tournée des trois violonistes Alard, Léonard, Sivori, fut pour Léonard la raison d'innombrables ovations.

Les goûts étaient bien changés; Gabriel Fauré venait de me dédier sa *Sonate*, qui révolutionnait les esprits des musiciens de l'avenir; Saint-Saëns triomphait avec son *Trio* en *fa*, une merveille; Sarasate présentait au public la charmante *Symphonie espagnole* de Lalo; on commençait à parler d'un compositeur norvégien : Edouard Grieg.

Digitized by Google

V

Un des grands événements de ma vie, vers cette époque, fut ma visite chez Mme Sand, intimement liée avec ma famille depuis de longues années. La vaste maison, quasi château, de Nohant hébergeait chaque saison de nombreux invités. Toute ma famille fut reçue en bloc, et les quelques semaines passées dans cette demeure gaie et patriarcale m'ont laissé le plus délicieux souvenir.

Je connaissais, comme un garçon de mon âge pouvait les connaître, les œuvres et un peu de l'existence de notre hôtesse, mais j'essayai en vain de retrouver le fougueux auteur de *Leone Leoni*, et l'héroïne de tant d'aventures passion-

Digitized by Google

nées, dans cette petite vieille dame grassouillette, aux lèvres molles, à la voix douce, qui respirait le calme et la bonté infinie d'une adorable grand'maman.

Je me contentai donc d'admirer sans comprendre ; j'admirai la petite main courte qui tenait avec élégance une éternelle cigarette, de ces mauvaises cigarettes de la régie, à bouts de carton, plus remplies de poussière que de tabac ; j'admirai jusqu'à la perruque dont les nombreuses bouclettes couvraient et barraient d'une vilaine ligne dure un front si beau à l'époque où il était encadré de larges bandeaux ondulés.

Mme Sand parlait peu, elle remuait moins encore, et cependant sa présence était indispensable, elle était une véritable source de bonheur.

Travaillant toujours une partie de la nuit (je crois qu'elle écrivait à cette époque ses souvenirs de 1870), elle ne faisait son apparition qu'à l'heure du repas de midi. Aussitôt la gaieté de Maurice devenait plus communicative, plus

Digitized by Google

clairs les rires frais de ses adorables petites-filles aux yeux profonds, Aurore et Gabrielle (qui répondait aussi au nom de Tichon). Mme Sand faisait le tour de la vaste table, embrassant les uns, passant sa douce main sur la tête des autres, trouvant un mot tout simple mais charmant pour tous, distribuant à chacun un rayon du bonheur dont elle semblait être le foyer.

Les journées étaient bien employées : le matin, partie de chasse avec l'aimable Plauchut (le grand ami de la maison, que la société peu intéressante d'un gamin ne rebutait pas) et le chien Fadet, petit animal trapu, court sur pattes, gras et poussif, croisement insolite de carlin et d'une autre race indécise. Je ne l'ai vu en arrêt qu'une fois, et cela devant un hérisson ! Le gibier était du reste plus que rare, aussi rentrions-nous bredouilles, à moins que nous n'ayons poussé la promenade jusqu'à la Châtre, la ville voisine, auquel cas nous rapportions triomphalement un lièvre, ce qui faisait dire à Mme Sand, qui scrutait l'œil un peu défraîchi de l'animal : « Plauchut,

Digitized by Google

voilà un lièvre qui avait bien besoin d'être tué. »

L'après-midi, quand le temps le permettait, grande baignade dans l'Indre, la pittoresque petite rivière qui coule en zigzaguant tout près de Nohant.

Mme Sand prenait son bain dans un endroit de son choix. Quelques larges dalles, bien à l'ombre de grands saules, formaient presque à fleur de terre un fond de bain commode, sur lequel elle s'étendait tout de son long en laissant couler sur elle le joli flot clair.

Les soirées étaient réservées à la musique, que notre hôtesse aimait avec passion. Ma mère, mes sœurs et moi, formions un concert fort présentable.

Ou bien Maurice Sand, infatigable factotum, nous conviait à une représentation de marionnettes, extraordinaires poupées dont il sculptait les têtes, et dont Mme Sand confectionnait les vêtements.

La pièce, après l'obligatoire allocution du directeur Balandard, commençait folle, leste à

Digitized by Google

point, pleine de fantaisie et d'imprévu baroque; joie des petits, régal des grands. Hélas! que de disparus depuis cette bienheureuse époque! Mme Sand, la bonne Ninoune, comme l'appelaient les paysans, s'éteignait deux ans plus tard; elle repose dans le jardin même de Nohant, dans la terre berrichonne qu'elle affectionnait tant. Le joyeux, le spirituel Maurice, mort; morte sa charmante femme Lina, la fille du célèbre graveur Calamatta; morte Solange Clésinger, qui ne faisait que de rares apparitions chez sa mère. La terrible faulx qui n'épargne pas les meilleurs, a décrit sa courbe fatale, et Nohant n'est plus qu'un reliquaire offert au recueillement des admirateurs de la grande âme d'artiste qui en fut la fée.

Digitized by Google

VI

Dès que le « home » fut réinstallé à Paris, les tableaux accrochés, l'orgue remis en place, les portes s'ouvrirent toutes grandes sous la poussée amicale des camarades et des collègues de mon père, ainsi qu'à la demande des admirateurs de ma mère, qui consentait encore quelquefois à se faire entendre chez Pasdeloup. Elle fut aussi la créatrice de la *Marie-Madeleine* du jeune *Massenet*, qui débutait par un coup de maître.

Le soir de la première, j'eus la bonne fortune de faire ma partie et même de contribuer *bruyamment* au succès de l'ouvrage, car je détins le tonnerre, grande plaque de tôle que j'agitais au moment voulu avec frénésie, tandis que l'auteur,

Digitized by Google

souffrant de toutes les affres et de toutes les angoisses habituelles en ce cas, me jurait qu'il n'écrirait jamais plus une note de musique !...

Les Erynnies commencèrent la carrière parisienne de Colonne. Cette partition fut primitivement écrite pour orchestre à cordes et trois trombones. Comme l'éditeur de l'œuvre, Hartmann, avait besoin de quelqu'un pour diriger cette petite troupe. Mme Galli-Marié, l'exquise Carmen, lui recommanda son jeune beau-frère Colonne, qui rentrait avec sa femme, Irma Marié, d'une tournée en Amérique.

Le succès ayant dépassé l'attente de l'auteur et de l'éditeur, la partition fut remaniée et récrite pour grand orchestre. Hartmann ayant fourni les fonds nécessaires à l'organisation de concerts hebdomadaires, ces concerts eurent lieu à l'Odéon, puis émigrèrent au Châtelet.

Ce fut l'époque des *Suites* de Massenet, suites hongroises, alsaciennes et autres, dont le succès fit oublier peu à peu au public le chemin du boulevard du Temple, où le pauvre Pasdeloup

Digitized by Google

continuait à agiter sa baguette devant des banquettes de plus en plus dégarnies, en attendant que la création des nouveaux concerts Lamoureux lui donnât le coup de grâce.

Les réceptions de la rue de Douai étaient simples ; le thé et la brioche familiale remplaçaient les somptueux buffets actuels, les viandes froides et le champagne, servis par les extras que l'on retrouve toujours les mêmes, dans les soirées parisiennes ; mais on entendait de belle et bonne musique, et pas un almanach de Gotha n'eût pu énumérer des noms plus illustres, par le talent sinon par la naissance, que ceux dont était composé l'auditoire de ces réceptions du jeudi. Je me souviens de : Renan, Emile Augier, Jules Simon, Flaubert, Eugène Pelletan, Deschanel père et fils, Floquet, Mme Adam, Chenavard, Aimé Millet, Français, Hetzel, Gounod, Reyer, Saint-Saëns, Reber, Lalo, Guiraud, tous les peintres, toutes les célébrités de l'époque. Les grands artistes de passage, Rubinstein, Wieniawski, Davidoff, Sarasate, étaient heureux de

Digitized by Google

faire partie de ces réunions musicales que ma mère terminait généralement par les accents sublimes de Gluck ou de Schumann, ou par des auditions d'œuvres nouvelles. Elle fut la première à faire entendre les plus belles pages de *Samson et Dalila* (la partition lui est dédiée), les *Mélodies persanes*, et bien des pathétiques poèmes lyriques de Charles Lefebvre, d'Edouard Lassen, etc. C'étaient de belles soirées dont je n'ai jamais rencontré l'équivalent.

Nous retrouvions deux fois par semaine la majorité de nos habitués du jeudi : le lundi chez Saint-Saëns, qui habitait le faubourg Saint-Honoré, avec sa mère, l'exquise vieille dame au regard profond, à la bouche de bonté ; et le vendredi chez Lalo, dans son coquet appartement du boulevard Malesherbes.

Chez l'un, la musique instrumentale faisait tous les frais, Sarasate et le violoncelliste Adolphe Fischer étaient les interprètes de fondation.

Ce pauvre Fischer, si vibrant, si plein de talent, devait finir, victime de l'amitié des

Digitized by Google

grands de ce monde ! Très en vue, gagnant largement sa vie, gentil garçon, il était très recherché. Attiré par le luxe, il fréquentait, de préférence, les maisons riches, la haute finance. Il fit la connaissance d'une famille de banquiers avec lesquels il entra en relations étroites. Ceux-ci lui offrirent de faire fructifier ses économies, une trentaine de mille francs gagnés à la pointe de l'archet, qu'il leur remit, heureux de cette aubaine. Puis il fut invité à faire une croisière sur un yacht, et il se mit à courir le monde, en amateur, sans plus s'occuper de ses engagements ni de ses élèves. Pendant un an, personne n'entendit plus parler de lui ; il se promenait à Malte, à Port-Saïd, en Syrie. Cette existence aurait pu continuer longtemps encore, si la déconfiture d'un gendre de la famille des financiers n'avait tout gâté. Les économies de Fischer se trouvèrent englobées dans la malheureuse affaire. Devenu un hôte gênant, il cessa de plaire. Rentré à Paris sans engagement, sans leçons, déshabitué du travail, il ne put retrou-

Digitized by Google

ver l'énergie nécessaire à la lutte contre la mauvaise fortune ; sans le sou, il mena quelque temps une existence précaire, d'autant plus pénible que plus grand était le contraste avec la vie de luxe qu'il venait de quitter. Il m'annonça un beau jour son prochain départ pour l'Amérique, un engagement de vingt millions, des élèves à mille francs le cachet... Atteint de la folie des grandeurs, il mourait un an plus tard à l'hospice Sainte-Anne.

Le vendredi des Lalo était plutôt consacré à la musique vocale. J'y entendis l'admirable *Roi d'Ys*, longtemps avant le public de l'Opéra-Comique, ainsi que de nombreux fragments du *Fiesque*, cet opéra qui, pour une raison qui me reste inexplicable, n'a jamais vu le feu de la rampe. Que ne suis-je directeur ! La belle voix grave et dramatique de la maîtresse de maison, Mme Lalo, faisait merveille.

D'autres salons étaient encore très recherchés à cette époque. Diémer avait déjà commencé ses matinées si suivies et réunissait le monde

Digitized by Google

musical dans son hôtel de la rue d'Amsterdam.

Les réceptions de Mme de Chambrun étaient aussi très en vogue, mais le monde qui les fréquentait était plutôt un monde littéraire. La comtesse était poétesse avant tout. Très aimable femme, fort intelligente, elle avait cependant dans son caractère et dans ses manières des originalités qui frisaient souvent le ridicule. Elle se disait un « corps glorieux », et ne voyait dans sa vie que « pureté » et « blancheur », ce qui ne l'empêchait pas d'avoir le bout du nez légèrement coloré de rouge. Elle aurait voulu être diaphane, impalpable ; une poignée de main devenait pour elle une souffrance ; un éclat de voix, une douleur physique. Très bonne musicienne, il lui fallait de la musique douce, « mezza voce » ; ses doigts effleuraient le clavier du piano comme un léger foulard. Le timbre si doux et si prenant de la voix de Gounod l'avait conquise au point qu'elle portait une broche faite avec un bouton (de paletot probablement) perdu par le maître

Digitized by Google

dans son salon, bouton qu'elle a fait entourer de diamants !

« Mozart », s'exclamait-elle un jour, « quel génie ! Tout pour l'âme chez lui, rien pour les sens ! »

Le comte de Chambrun, qui avait été préfet de la Lozère, sous l'Empire, n'assistait jamais aux réceptions de sa femme ; longtemps réfractaire à la musique, il se mit à l'aimer avec passion, lorsqu'il fut devenu aveugle. Il poussa cet amour jusqu'à attacher un pianiste à sa personne, et à se faire donner des auditions particulières par l'orchestre Colonne, dans la chapelle de sa merveilleuse demeure de la rue Monsieur, l'ancien hôtel Condé. Les invités n'étaient pas les mêmes que ceux de sa femme, avec laquelle cependant il vivait dans les meilleurs termes, mais jamais le monde ne les voyait ensemble.

Mme de Chambrun donnait souvent des représentations théâtrales auxquelles elle aimait prendre une part active. C'était bien comique ! Je l'ai vue jouer Zanetto, du *Passant*, en jupe

Digitized by Google

demi-longue, par décence; en outre, elle était isolée du public par un rideau de gaze qui prenait toute la largeur de la scène. Longue, maigre, elle rappelait alors une pintade dans un garde-manger. Une autre fois c'était *L'Arlésienne;* elle jouait le rôle de la mère et disait les terribles cris de ce rôle dramatique d'une voix à peine perceptible.

Il y avait aussi chez nous réception le dimanche soir, mais ces réceptions étaient bien différentes de celles du jeudi, consacrées au grand art; la folle du logis avait le droit de s'ébattre à sa guise, elle n'y manquait pas! La moitié du grand salon se transformait en scène, la salle à manger en vestiaire, et en avant l'ouverture improvisée qui précédait les charades les plus bouffonnes, les plus inouïes que jamais cerveaux un tant soit peu équilibrés aient pu rêver. Notre parent Paul Joanne, Saint-Saëns, Tourgueneff, Romain Bussine étaient sacrés grands premiers rôles; les rôles secondaires étaient confiés à des amateurs de bonne volonté. Après être convenus

Digitized by Google

d'un mot, on établissait un vague scenario, et chacun partait à sa fantaisie, les phrases amenaient les réparties qui créaient des situations inattendues ; cela durait cinq minutes... ou une heure, selon l'inspiration du moment.

Voici un échantillon du degré de folie auquel on pouvait atteindre : Le théâtre représente un amphithéâtre de l'école de médecine. Les étudiants, parmi lesquels se trouve une jeune étudiante anglaise (Paul Joanne), entourent le professeur (Tourgueneff). On porte sur la table de dissection un cadavre nu (Saint-Saëns revêtu d'une *combinaison* de flanelle rose !). Cours d'anatomie. Le professeur constate que le sujet est mort d'une *nasite* ou accroissement excessif du nez. Il va lui plonger un énorme couteau dans le corps du délit, lorsque le macchabée se dresse ! Epouvante générale, tous fuient, sauf l'étudiante anglaise qui s'évanouit, et revient à elle, dans les bras du pseudo-défunt. Tout s'explique, c'est un amoureux qui a usé de ce subterfuge pour se rapprocher de sa bien-aimée...

Digitized by Google

La nuit vient, c'est-à-dire les lampes sont baissées ; duo d'amour final, et la toile se referme lentement devant le couple enlacé, éclairé par l'immatérielle lueur d'une assiette de faïence que j'élève, chef machiniste, progressivement au-dessus d'un paravent : « Look, look, the moon !... »

Digitized by Google

VII

Depuis que j'ai commencé ces lignes, je constate avec peine, quoique avec résignation, que je suis bien plus vieux que je ne m'en étais douté jusqu'ici. Je ne puis écrire une phrase, sans y voir figurer : Dans ce temps-là ! à cette époque ! alors ! à ce moment ! Je vois maintenant combien tout a changé autour de moi ; je compte les disparus, et je m'aperçois que mes souvenirs avancent comme une charrue qui trouerait un sillon à travers un cimetière ! Quand je regarde dans une glace, je ne retrouve plus dans le monsieur grisonnant, large d'épaules, qui se plante devant moi, rien de commun avec le jeune homme mince de jadis, qui ouvrait des yeux

Digitized by Google

affamés sur la vie et sur tout ce qu'elle offre de bon.

Or, dans ce temps-là j'avais dix-sept ans, et j'étais amoureux, naturellement.

L'objet de ma pure flamme était la toute jeune, la toute jolie, l'adorable Jeanne Samary qui finissait sa dernière année de Conservatoire, en attendant de prendre une place triomphale à la Comédie-Française. Elle habitait avec ses parents, son père violoncelliste et sa mère, sœur d'Augustine et de Madeleine Brohan, dans un modeste appartement, au cinquième sur la cour, tout en haut de la rue de La Rochefoucauld.

J'avais fait la connaissance de la famille Samary dans des conditions assez drôles. Le père Samary, qui avait plus d'une corde à son violoncelle, organisait en été des concerts aux environs de Paris, les jours de fête locale ; ces concerts avaient généralement lieu dans la tente qui servait de salle de bal, le soir ; l'acoustique était naturellement défectueuse. La famille faisait tous les frais du programme, elle y suffisait du reste

Digitized by Google

largement et se composait des deux filles Marie et Jeanne (l'aînée était mariée avec Esquier) et de Georges, le fils aîné, excellent violoniste; sans compter M. Samary père, qui jouait une sérénade de Braga quelconque, veillait à la caisse, soufflait les intermèdes et s'entendait avec les mairies : âme méridionale, remuante, peu banale et très bon-enfant.

Le papa-barnum avait donc annoncé une matinée musicale et dramatique à Bougival, mais un accident survenu à son instrument faillit tout gâter. Le violoncelle, mal placé sur le tramway (à chevaux, bien entendu) qui faisait le service de la gare de Rueil à Port-Marly, fut décapité par un poteau malencontreux, placé à l'occasion de la fête locale. J'habitais Bougival, dans la jolie propriété des « Fresnes », chez mes parents, et je possédais un excellent violoncelle qui servait à mes séances de musique de chambre. Je fus assez heureux pour tirer d'affaire le pauvre homme qui, de désespoir, s'arrachait déjà les cheveux. C'était une excellente entrée en

Digitized by Google

matière ; aussi fus-je invité avec le plus ensorcelant des sourires à gravir l'escalier de la rue de La Rochefoucauld, ce que je fis avec empressement, et cela si souvent que je laissai à chaque marche une partie de mon cœur!

J'assistai, bien entendu, au concours et au premier prix de mon amie Jeanne. A peine eut-elle entendu les paroles sacramentelles : « Mademoiselle, le jury vient de vous décerner un premier prix à l'unanimité », tomber du haut du faux-col d'Ambroise Thomas, qu'elle se précipitait dans les coulisses, sautait au cou du premier venu placé sur son passage et l'embrassait sur les deux joues! Le veinard, c'était le pompier de service! La distribution fut du reste générale et personne n'eut à se plaindre d'un oubli.

M. Samary avait obtenu pour l'été la direction artistique du Casino du Mont-Dore, casino qui n'avait rien de commun avec le somptueux établissement actuel, et cela pour une excellente raison, c'est qu'il n'en existait pas à cette époque. Les représentations et les concerts avaient lieu

Digitized by Google

dans une grande salle située au premier étage de l'établissement des bains; de sorte qu'en montant l'escalier, on pouvait lire au-dessus des portes : Douches, ou : Bains de pieds, ou : Salle de concert.

L'après-midi, quand il faisait beau, les artistes du petit orchestre, après avoir traîné eux-mêmes des chaises sous les grands arbres du parc, attaquaient la polka de *l'Enclume* ou l'ouverture du *Cheval de bronze*, tandis que les baigneurs adultes sirotaient un café digestif, en surveillant les ébats des mioches qui, sans souci du grand art, jouaient à cache-cache autour des arbres et se poursuivaient avec des pépiements de moineaux.

L'idée que je n'allais pas voir Jeanne pendant toute la durée de l'été m'ennuyait fort; aussi me décidai-je à aller trouver son père et à lui demander de faire partie de son orchestre. Il n'y avait plus qu'une place de second violon de disponible, mais je l'acceptai quand même avec enthousiasme, et un beau soir toute la troupe (sauf Jeanne et sa mère qui devaient venir nous

Digitized by Google

rejoindre plus tard) s'embarquait pour Clermont-Ferrand, d'où une lourde diligence transportait en six heures de temps les voyageurs au Mont-Dore.

Cette petite troupe était composée en majeure partie de jeunes inconnus qui, tous, ont acquis une plus ou moins grande notoriété depuis. Qui ne connaît Marie Samary, et qui ne l'a applaudie au Gymnase ou au Vaudeville? Son mari, Esquier, dont elle s'est séparée depuis, a fait une carrière d'acteur des plus honorables ; son fils, alors tout petit, est devenu un auteur dramatique très apprécié. Un des fils Samary, mon ami Georges, violoniste excellent, doublé d'un musicien de valeur, a préféré faire fortune dans les antiquités ; le plus jeune, Henri, emporté à la fleur de l'âge, a tenu avec succès les rôles de jeune premier au Théâtre-Français, dont sa sœur était déjà le plus précieux joyau. Jeanne devint incontestablement l'étoile de notre petite troupe qui comprenait encore : Albert Lambert (le père actuel), qui devait faire sa carrière

Digitized by Google

presque entière à l'Odéon; puis un tout jeune comique, long comme un jour sans tabac, timide et déjà plein de talent, nommé *Leloir*, actuellement sociétaire de la Comédie-Française et professeur décoré du Conservatoire; puis les deux charmantes sœurs *Lynnés*, dont l'une, Marguerite, remplit à ce même théâtre, avec un talent reconnu, les rôles et les corsages de soubrettes; enfin votre serviteur qui, malgré son titre et ses appointements modestes de second violon, distillait, chaque soir de concert, un répertoire de fantaisies brillantes avec variations, dont le souvenir le fait frémir d'horreur!

Grand amateur d'équitation, je dépensais mes appointements et les petits cadeaux qui entretiennent l'amitié entre parents et fils, à louer des bidets, peu élégants de forme, mais solides de jarret, avec lesquels je parcourais le pays à toute heure de jour et de nuit.

Lorsque la nouvelle de l'arrivée de Jeanne et de sa mère nous parvint enfin, j'eus l'idée géniale d'aller à cheval à la rencontre de ces dames.

Digitized by Google

Comme le train s'arrêtait à Clermont dès cinq heures du matin, je partis du Mont-Dore à onze heures du soir, passant toute la nuit sur la route. J'avais à peine eu le temps de laisser souffler mon cheval, quand je vis arriver sur la place de Jaude la calèche contenant les voyageuses attendues avec impatience. Je refis donc la route en sens inverse, mais à la douce fraîcheur de la nuit avait succédé bientôt une chaleur torride ; le soleil tapait dur sur les routes dénudées de tout ombrage. Pendant six heures je trottai, genou contre portière ; aussi vis-je arriver avec joie le moment où, sautant de selle, je pus recevoir dans mes bras la jolie voyageuse, sous prétexte d'aider ses jambes de dix-huit ans à trouver le marche-pied de la voiture. Dans cette position nos deux visages devaient naturellement être très rapprochés. Tout à coup je vis les yeux si joliment myopes de Jeanne s'écarter démesurément, et j'entendis éclater le rire le plus fou, le plus frais, le plus joli qui soit jamais éclos d'une bouche rose. La cause de ce fou rire : *mon nez*. Oui,

Digitized by Google

mon nez, frappé d'insolations successives ; nez sans forme humaine, nez bouffi, cuit, poire phénomène à couleur d'aubergine. Jamais on n'avait vu de nez pareil.

Là finit mon roman ! Comment soupirer avec un nez qui ressemble à une trompe, nez qui pèle pendant huit jours, qui remonte jusqu'aux yeux et fait parler avec une voix de mirliton ?

Je suis resté l'ami dévoué de la pauvre Jeanne, un ami bien fidèle qui pousse encore souvent la porte du petit cimetière de Passy.

Digitized by Google

VIII

Gounod, qui avait été, à Courtavenel, dès ses débuts, ens ortant du séminaire, le commensal de la maison, est demeuré lui aussi l'ami fidèle à ses premiers souvenirs, ami toujours cher et toujours bienvenu.

Les deux familles, séparées par notre long séjour à Bade, partagèrent à Londres un sort commun. La rue de Douai continua de fraterniser avec la rue de La Rochefoucauld qu'habitait la famille Gounod, avant son installation dans le bel hôtel de la place Malesherbes.

Gounod, qui avait un fils de mon âge avec lequel j'étais très lié, me prit en affection. Je devins son violoniste ordinaire, l'interprète de

Digitized by Google

son *Hymne à sainte Cécile*, de sa *Vision de Jeanne d'Arc*, etc., ce qui me valut la bonne fortune de figurer dans les festivals donnés en l'honneur du maître et de jouer dans de grandes solennités religieuses, aux exécutions de la *Messe de Jeanne d'Arc*, de *Rédemption* et de *Mors et vita*. Gounod était comme sa musique, spirituel, passionné, mystique, charmeur. Bon et obligeant, il n'était pas ennemi d'une franche gaîté ; les histoires quelque peu grasses ne l'effrayaient nullement. Il tenait du saint Vincent de Paul et du joyeux curé de Meudon. Son esprit était inépuisable, sans malveillance aucune, même vis-à-vis des confrères ; sa mémoire était prodigieuse.

Que n'a-t-il laissé, lui, un volume de souvenirs, d'anecdotes, qu'il eût écrit de cette plume alerte, amusante comme son esprit ! Que de mots frappés au bon coin sont restés célèbres ! sans compter ceux qu'on lui a prêtés... mais on ne prête qu'aux riches. *Chérubini*, le grand contrepointiste, était devenu directeur du Conservatoire. Gounod avait gardé un souvenir précis

Digitized by Google

de cet Italien méticuleux, grincheux, jaloux, égoïste, dont la carrière artistique, entravée par une inexplicable antipathie de Napoléon, n'avait pu prendre son essor que très tard, après mille vicissitudes.

Deux anecdotes choisies entre cent donneront bien l'idée du caractère de cet homme ; je les tiens de Gounod lui-même :

On devait donner à l'Opéra un des derniers ouvrages de *Caraffa*, que Chérubini ne portait pas précisément dans son cœur. La répétition générale se traînait, morne, glacée ; on sentait la vieillesse, l'impuissance de l'auteur. A la fin d'un certain trio, plus faible encore que le reste, on vit Chérubini se dresser de son fauteuil et applaudir de toute la longueur de ses bras, en gueule de crocodile. *Paër*, son voisin, lui demanda tout étonné la cause de cet enthousiasme intempestif et obtint la réponse suivante : « C'est afin qu'on ne le coupe pas ! »

Un jour qu'il pleuvait à torrents, Gounod, en voiture, aperçut son directeur qui pataugeait

Digitized by Google

sous l'averse, mal garanti par un petit parapluie. Sauter de la voiture et y installer Chérubini fut l'affaire d'un instant ; mais quand il voulut emprunter le parapluie avec promesse formelle de le rapporter le lendemain au Conservatoire, il fut remercié par ces simples mots : « Mon cher, il y a deux choses qu'on ne prête pas, sa femme et son parapluie ! »

J'ai eu, grâce à mon grand ami, l'occasion d'approcher certaines personnalités qu'il ne m'eût jamais été donné de connaître sans lui. Je me souviens, entre autres, d'une grande solennité musicale qui eu lieu à Rouen, dans la cathédrale. On exécutait *Mors et vita* devant une réunion imposante d'évêques et de prélats que le cardinal-archevêque, Mgr Thomas, avait réunis en l'honneur du nonce du pape.

La cathédrale était somptueusement décorée. L'immense estrade qui supportait l'orchestre et les chœurs, descendait en gradins depuis le buffet de l'orgue jusqu'au milieu de la nef. Le haut clergé, en tenue d'apparat, assis en demi-

Digitized by Google

cercle des deux côtés du siège surélevé réservé au représentant du pape, emplissait tout le chœur et faisait une tache d'une richesse éblouissante, pourpre, violette et or.

Gounod dirigeait son œuvre. Après le solo de violon intercalé pour cette occasion, il ne put s'empêcher de m'envoyer quelques baisers du bout des doigts, selon son affectueuse habitude. Ce geste fut probablement aperçu, car un jeune vicaire vint me trouver au milieu de l'orchestre avant la fin de la cérémonie, avec mission de m'inviter à prendre part au grand dîner qui devait avoir lieu le soir à l'archevêché. Etant venu à Rouen incognito, je déclinai cet honneur, en alléguant la simplicité de ma tenue ; je ne pouvais vraiment pas me présenter au milieu de cette assemblée en veston de fantaisie. Mais le même vicaire revint une seconde fois pour me dire que Mgr Thomas comptait me voir à la sacristie après le salut. Je dus obtempérer, et, la dernière basse de l'orgue à peine éteinte, je me glissai dans la sacristie, très intimidé par la

Digitized by Google

solennité des vêtements d'apparat et par les longues traînes doublées d'hermine qui balayaient le parquet ciré de ces coulisses religieuses. Je me tenais dans un coin, honteux de mon veston court et de ma boîte à violon qui me dénonça, car je vis le cardinal s'avancer vers moi de toute la hauteur de sa grande stature ; il me tendit la main que l'intimidation me fit saisir et secouer au lieu de la porter à mes lèvres, et accompagna le plus aimable sourire de ces mots d'accueil : « Mon cher enfant, souvenez-vous que c'est surtout chez nous que l'habit ne fait pas le moine. »

Force me fut, dans ces conditions, d'accepter l'invitation à dîner, et je n'eus pas lieu de m'en repentir, car je n'ai jamais vu de spectacle plus curieux, plus imposant, plus coloré, que celui formé par cette réunion de hauts personnages, nonce, cardinal, évêques, chanoines, dominicains, assemblés dans la grande salle de l'archevêché de Rouen, le plus admirable décor gothique du monde.

Digitized by Google

La note gaie était fournie par le Père Monsabré, qui me fit l'effet d'un Renan en robe blanche ; pas d'un Renan calme, à tête penchée sur l'épaule, mais d'un Renan impétueux, bousculant, couvrant sans façon la voix mélodieuse du nonce, de sa voix de stentor ; gros enfant terrible qui disait, en se jetant au cou de Gounod : « Eh bien ! tu peux te vanter de m'avoir fait pleurer comme une vache ! »

Gounod était le roi des charmeurs ; il voulait plaire pour le désir de plaire, d'être aimé, et cela sans arrière-pensée ni motif intéressé. Ce désir de plaire ne portait aucune atteinte à sa dignité ni à sa franchise. Jamais il n'aurait donné du « cher collègue » à de petits barbouilleurs de chansonnettes. La louange était chez lui sincère, rare et précieuse. On l'a accusé parfois d'aimer à étonner par l'usage de mots inattendus ; je crois plutôt qu'il ne détestait pas se *payer* la tête de ses auditeurs. Son mot sur la musique *octogone* n'était qu'une plaisanterie, une moquerie spirituelle faite pour souligner les

Digitized by Google

phrases à effet d'une interlocutrice prétentieuse.

J'habitais, en garçon, un rez-de-chaussée de la rue Vintimille, lorsqu'eut lieu, dans le square du même nom, l'inauguration de la statue de Berlioz. Il faisait beau, et le petit jardin, vert par lui-même, était rendu encore plus vert que d'habitude par la quantité d'uniformes d'académiciens, se pressant autour du nouveau monument qui, s'il ne rend pas le côté génial du modèle, représente bien la tristesse de son caractère. On entendit de nombreux discours, Reyer entre autres poussa la note admirative jusqu'à ses plus extrêmes limites. Gounod assistait, naturellement, à la cérémonie. Une fois la statue remise à qui de droit et consacrée monument national, le flot des invités s'éparpilla. Je venais de rentrer, et je contemplais à ma fenêtre les grands hommes, futures statues aussi, lorsque Gounod vint à passer. Je l'invitai à se reposer un instant chez moi, ce qu'il accepta de la meilleur grâce; mais à peine entré, il se précipita sur

Digitized by Google

le piano ouvert, en me disant : Attends, attends, laisse-moi jouer un peu de Mozart !

Une des caractéristiques de Gounod, qui m'a toujours étonnée, était la facilité avec laquelle son esprit changeait de pôle. Les impressions les plus diverses se succédaient avec une surprenante rapidité, sans se nuire entre elles.

Je me trouvai un jour derrière lui à l'enterrement de l'enfant d'un ami commun. Très sensible, Gounod pleurait à chaudes larmes, sincèrement. A la sortie de l'église, après le long défilé et le serrement de mains traditionnel, il se retourna et m'aperçut ; aussitôt son visage s'éclaira, son œil encore humide prit un air malin, et il me glissa à l'oreille : « Eh bien ! mon petit Paul, les femmes, ça va toujours ! »

Je le rencontrai une autre fois à la gare Saint-Lazare. Il descendait l'escalier, l'air absorbé, triste. M'étant informé de la cause de cette tristesse inaccoutumée, il m'apprit que sa belle-mère, notre bonne vieille amie Mme Zimmermann, était malade à Montretout. Il avait le

Digitized by Google

chagrin de constater chaque jour la déchéance de cet esprit autrefois si vif, de cette haute intelligence ; et cette constatation alarmait toute la maison qui s'attendait à un dénouement prochain. « Figure-toi », me dit-il, « qu'elle passe à présent son temps à faire ramplanplan, planpan, ramplanplan, planplan ! » en imitant le tambour. Le rythme de ces ramplanplans pénétra dans la tête de Gounod ; il me quitta sans cesser de chanter ces ramplanplans, pour son propre compte, sur un motif de pas redoublé. Gounod dut à sa nature charmeuse par excellence d'être soumis, plus que tout autre, à de nombreuses tentations ; on ne pouvait l'approcher sans être conquis par sa grâce et par son esprit. Sa belle tête auréolée de gloire lui valut aussi bien des succès. Il faut excuser et pardonner ses faiblesses, car « il a beaucoup aimé ! »

Digitized by Google

IX

Je me souviendrai toujours de mon premier engagement, de mon premier déplacement pour cause de concert. Mon cousin Gustave Garcia, le fils de l'oncle Manuel, mort il y a peu d'années, centenaire, à Londres, se trouvait à Cannes, chez un ami commun bien connu des Parisiens, le Dr de Valcourt. Excellent baryton, professeur renommé, très apprécié de la société anglaise, Gustave avait suivi à Cannes quelques élèves qui comptaient y passer une partie de l'hiver. Le Cercle nautique lui ayant proposé de mettre sa jolie salle à sa disposition, dans le cas où il aurait donné un concert, il accepta l'aimable offre et me télégraphia de venir le rejoindre.

Ma valise ne fut pas longue à boucler, car

Digitized by Google

l'idée de rouler en chemin de fer, de connaître la Provence, de voir enfin ce pays de féerie, me transportait de joie. Je voulais savourer en gourmet toutes les délices du voyage ; aussi eus-je bien soin de choisir sur l'indicateur le train entre tous le plus *lent* : j'en voulais pour mon argent. Vraiment je n'ai pas été volé, car parti de Paris à six heures du matin, j'arrivais à Lyon vers minuit.

Ces dix-huit heures de trajet dans un compartiment de seconde toujours complet, sans couloir, bien entendu, empli de militaires, d'enfants malpropres, de mangeurs de saucisson à l'ail arrosé de litres de vin rouge, refroidirent considérablement mon enthousiasme pour les démocratiques trains omnibus ; j'étais moulu, courbaturé, exténué de fatigue.

A Lyon, le compartiment entier se vida ; resté seul maître de la place, je me proposais de terminer la nuit, confortablement allongé sur la banquette, lorsqu'au dernier moment pénétrèrent deux gendarmes !

Digitized by Google

Si le gendarme est sans pitié, au dire de l'ami Courteline, les miens furent au contraire d'excellente composition, car pendant tout le trajet de Lyon à Marseille, ils évitèrent toute intrusion de gêneurs, en mettant l'un ou l'autre la tête à la portière et en déclarant péremptoirement le compartiment « retenu pour cause de service » !

A Marseille, un petit groupe de curieux se forma devant notre wagon, pour voir descendre le « prisonnier ». J'étais sale, ébouriffé : « Il a une mauvaise tête », dit un homme. « Comme il est jeune ! » dit une femme. Grande fut la stupéfaction de tous, lorsqu'on nous vit tous trois entrer dans la buvette et trinquer ensemble le plus gaiement du monde.

Mon séjour à Cannes fut un rêve ensoleillé. Jamais je n'ai ressenti une aussi profonde joie de vivre qu'à cette époque bénie ; c'était un enchantement perpétuel. Je me souviens encore avec ravissement d'une messe en musique, sur le golfe Juan, à bord du *Richelieu*, alors bateau

Digitized by Google

amiral de la flotte, avec Mme Nilsson comme partenaire, en face des montagnes couvertes de neige ! C'était inouï de beauté !

Mais les années passent, mes débuts au concert Pasdeloup sont déjà loin, débuts terribles. Quel trac ! quelle émotion de se sentir le point de mire de cinq mille paires d'yeux ! Mais quelle agréable musique que les battements de cinq mille paires de mains !

La vie errante commence en même temps que la carrière de virtuose. Depuis mes débuts, le nom aidant, l'attention se fixe sur moi, les engagements et les offres des agents pleuvent. J'exporte du son un peu partout. Je parcours la France en tous sens avec Victor Maurel, avec Kowalski ; je visite la Hollande avec Ketten, le grand fou de génie, mort si jeune ; avec Hollmann, talentueux mousquetaire ; avec la jolie Zaré Talberg, accompagnée de sa mère, de son chien, de deux perroquets un peu gênants en chemin de fer, et d'autres seigneurs de moindre importance. Nous avons Ullmann comme bar-

Digitized by Google

num, Ullmann le dernier impresario de notre époque, tout au moins en Europe.

Cette tournée hollandaise fut brusquement interrompue par la mort du frère du roi. Nous nous trouvions alors dans le Nord, à Groningue, pays des patins et des casques aux tire-bouchons dorés recouverts de fines dentelles. Les concerts furent suspendus par ordre supérieur, pour cause de deuil national ; cet événement rentrait dans nos engagements sous la rubrique de « cas de force majeure » ; il n'y avait qu'à s'incliner et à rentrer chacun chez nous. Ullmann nous avait déjà précédés ; il avait pris le train et la caisse aussitôt la nouvelle officiellement connue, nous laissant entre les mains de son secrétaire nommé Strauss.

Ce Strauss vint me trouver, très ennuyé, me disait-il, parce que, ayant mal fait ses comptes, et chargé de rapatrier toute la troupe, il lui manquait cent florins pour parfaire la somme nécessaire à l'acquisition de nombreux billets de chemin de fer. Son embarras était grand,

Digitized by Google

notre départ allait être retardé, et patati, patata. Bref, il me demanda de lui prêter les cent florins manquants, ce que je fis de suite. Je restai assez longtemps sans entendre parler de restitution. Ullmann était toujours en route. Cet homme déjà très vieux, malade, toujours toussant et crachant, était infatigable. Un jour, le hasard me fit mettre la main dessus, entre deux trains, mais lorsque je lui réclamai la somme due, il m'affirma l'avoir remise à son secrétaire avec l'ordre de me la rendre de suite. Strauss était en Hongrie, où il préparait une tournée; il n'y avait qu'à attendre. Quelques mois plus tard, je le croisai sur le boulevard. Je n'en fus pas plus avancé, car il m'affirma n'avoir reçu d'Ullmann aucun dépôt de ce genre, et je n'ai jamais pu savoir au juste lequel des deux avait empoché mes cent florins; ce qui est certain, c'est que je ne les ai jamais revus : petites misères de métier; je devais en voir bien d'autres!

Une tournée de concerts que je fis en Espagne avec *Saint-Saëns*, compte parmi les souvenirs les

Digitized by Google

plus radieux de ma jeunesse, radieux autant par le soleil, dont je faisais vraiment connaissance pour la première fois (c'était au commencement de l'automne), qu'à cause de l'infinie bonté paternelle, de l'extrême simplicité de mon illustre compagnon de voyage. J'ai vécu en constante intimité avec le plus admirable des musiciens français, sans que jamais la moindre ombre ne se soit interposée dans nos relations de chaque instant.

Les dimanches, il y avait grand concert à Madrid, dans le vaste théâtre du « Principe Alfonso ». La matinée du samedi était consacrée aux répétitions, l'après-midi à de longues stations dans le magnifique musée dont les Vélasquez furent pour moi une intarissable source de joie.

Les autres jours de la semaine étaient occupés à battre la province. Nous donnions des concerts à droite, à gauche.

Nous eûmes la chance d'assister à Saragosse aux intéressantes fêtes, si souvent décrites, de la

Digitized by Google

Virgen del Pilar, mélange de processions et de courses de taureaux, de pénitences et de ripailles. Les célèbres toreros Frascuelo et Lagartijo étaient la coqueluche de toutes les *muchachas*, de tous les cœurs qui palpitaient sous les mantilles blanches ou noires.

A Pampelune, où nous eûmes un orchestre composé de gamins qui jouaient aux billes pendant les entr'actes, la famille de mon cher grand collègue Sarasate régala le maître d'une sérénade exécutée à merveille par une armée de guitaristes moustachus.

A Xérès de la Frontera, on nous fit les honneurs des caves énormes dans lesquelles s'entassent en fûts colosses les récoltes du vin précieux. L'atmosphère de ces caves est saturée traîtreusement de vapeurs d'alcool. Nous avions à peine goûté quelques larmes de vin doré, aussi fûmes-nous très surpris, en remontant au grand air, de nous sentir légèrement... troublés !

Le concert du soir n'en fut du reste que meilleur. L'étourdissement passager avait dis-

Digitized by Google

paru, ne laissant qu'une sorte de légère excitation qui ajoutait du brio au jeu. La salle était délicieuse à contempler.

Jamais je n'ai vu une aussi merveilleuse réunion de femmes toutes plus jolies les unes que les autres ! Cette particularité me fut du reste clairement expliquée : elle provient d'un croisement anglo-andalou. Les vins de Xérès appartiennent en majeure partie à des maisons Anglaises qui, après leur avoir fait subir une préparation alcoolique, les vendent à Londres sous le nom de sherry. Ces maisons envoient des représentants à Xérès ; ceux-ci, séduits par les grands yeux andalous, se marient avec les jeunes filles du pays ; de là ce rare produit, ces femmes blondes à l'œil noir, ces Andalouses longues au teint clair, ces Anglaises souples à petits pieds !

Notre tâche terminée, nous nous disposions à rentrer à l'hôtel, mais l'idée de retrouver nos chambres surchauffées nous fut insupportable.

Du reste, la nuit était splendide ; il devait faire

Digitized by Google

bon de déambuler *per amica silentia lunae*, à errer par les rues, vides maintenant, bordées de maisons à fenêtres grillagées, quelquefois surmontées d'un maigre palmier, venu en visite de la peu lointaine Afrique.

Un silence parfait régnait à cette heure tardive, silence coupé de temps en temps par le chant du *sereno*, le gardien de nuit chargé de troubler le sommeil de ses concitoyens, pour leur apprendre qu'il est minuit... ou deux heures trois quarts, que le temps ne laisse rien à désirer, qu'il n'y a pas d'incendie ; mélopée nasillarde toujours précédée d'une dédicace à la très sainte et très pure Vierge Marie : « Santa Maria purissima ! »

Toute ville espagnole qui se respecte, surtout en Andalousie, possède, dans un faubourg quelconque, une maison où l'on danse en buvant du mansanilla dans de minuscules gobelets : un *flamenco*. L'idée de rendre visite au *Lilas Pastia* de l'endroit nous vint naturellement, aussi entrai-je en pourparlers avec le premier sereno

Digitized by Google

dont la voix s'éleva dans la nuit ; celui-ci nous conduisit très obligeamment jusqu'au coin d'une petite plage sablonneuse entourée de linges séchant aux balcons de bois, non sans continuer à égrener en route ses « Santa Maria purissima ! »

Arrêté devant une petite maison blanche, le sereno frappe avec son trousseau de clés contre une jalousie verte qui se soulève légèrement et d'où émerge un bout d'accroche-cœur gras, une fleur de grenadier et l'étincelle d'une cigarette. Des chuchotements : « Señores extranjeros », etc., la jalousie retombe, la porte s'entr'ouvre, et nous pénétrons dans un patio plafonné de guirlandes d'oignons, de tomates et de piments ; les guitares grondent, les mains sèches frappent des rythmes compliqués, les jupes volent, cela sent l'œillet et la pommade rance ; nous nous amusons follement, tandis que s'éloigne et s'éteint la mélopée du sereno : « Santa Maria purissima ! »

Ce voyage si bien commencé eut une triste

Digitized by Google

fin. Nous avions fait à Madrid la connaissance d'un compatriote répondant au nom de M. de Zully, qui se donnait à nous comme correspondant de différents journaux parisiens et bordelais. Bavard et indiscret, ayant le talent de s'imposer, il trouvait régulièrement moyen de se faire inviter à dîner après les concerts.

Il me demanda un jour si je consentirais à prêter mon concours dans deux concerts qui devaient être donnés très prochainement à Bordeaux, à l'occasion de je ne sais quelle fête dont il se disait un des organisateurs. J'hésitai d'abord, mais les conditions étaient élevées, et sur le conseil du maître je finis par accepter, laissant mon cher compagnon de route filer tout seul pour le Portugal.

Le soir même, le faux de Zully partait pour Bordeaux où l'appelaient les préparatifs de la fête, non sans m'avoir emprunté deux cents francs, et je restai seul à Madrid, attendant la dépêche que M. Brochant, président de la Philharmonie de Bordeaux, devait m'envoyer, pour

Digitized by Google

me dire les jours des concerts. Les nouvelles tardant vraiment trop à venir, et de Zully ne donnant pas signe de vie, j'écrivis directement à M. Brochant. Trois jours plus tard, je reçus une réponse, et j'apprenais que M. de Zully était totalement inconnu, qu'aucun concert, qu'aucune fête n'était pour le moment en perspective, enfin que M. Brochant, le président dont j'avais un engagement signé en poche, était décédé depuis plus d'un an !

Force me fut, dans ces conditions, de rentrer à Paris, en jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus !

Digitized by Google

X

Mon grand ami *Nicolas Rubinstein* eut l'excellente idée de me faire engager pour quelques concerts en Russie : à Pétersbourg, Moscou, Varsovie et Riga, pour commencer. Je le connaissais depuis mon enfance, et j'aimais profondément ce colosse infatigable, ce grand artiste passionné, à l'âme enfantine.

Si Nicolas Rubinstein n'eut pas la réputation unique, universelle de son frère Antoine, c'est qu'il s'inclina volontairement, en cadet, devant son aîné : « Il ne faut pas deux Rubinstein », disait-il ; ausi ne quittait-il que rarement son poste de directeur du Conservatoire de Moscou, qu'il avait créé.

Digitized by Google

Pianiste incomparable, l'égal de son frère, il était aussi un merveilleux chef d'orchestre. Sa générosité et sa prodigalité étaient légendaires. Quand les fonds étaient par trop bas, les dettes trop criardes, il donnait un concert, sans fixer de prix aux places. A la fin du concert, on lui remettait la recette dans un récipient en argent. Cette recette monta jusqu'à quarante-cinq mille roubles!

Reconnu prodigieux artiste, adoré de tous, il était considéré aussi comme un grand enfant gâté auquel on passait n'importe quelle folie, et Dieu sait si les Russes savent en faire! On acceptait tout de lui avec une inlassable indulgence.

Lors de l'Exposition de 1878, il vint à Paris donner quelques concerts de musique russe au Trocadéro qui venait d'être construit. A Moscou, en se rendant à la gare, il aperçut le jeune Bartzewitch (alors encore élève du Conservatoire) qui rentrait chez lui, le violon sous le bras. Nicolas appela le jeune homme, le fit monter dans sa voiture et l'emmena à Paris.

Digitized by Google

Nicolas, comme son frère Antoine, descendait à l'hôtel du Helder. Dès neuf heures du matin, le salon était envahi par une foule de visiteurs, admirateurs, quémandeurs, artistes en herbe, vieux maîtres, auxquels Nicolas tendait sa grosse main affectueuse, avec une cordialité simple qui lui gagnait de suite tous les cœurs. A midi, le déjeuner était servi, et la foule des visiteurs, dont Rubinstein ne connaissait pas les noms, la plupart du temps, était invitée en bloc. Après le plantureux repas, Rubinstein conduisait ses invités place du Carrousel, et offrait une ascension générale dans le ballon Giffard, qui faisait ses délices. Ces ascensions coûtaient vingt francs par personne !

Il vint un dimanche soir à Bougival, à l'heure du dîner, amenant avec lui un convive supplémentaire, le grand-duc Alexis. Je fus chargé, dans la soirée, d'initier ces messieurs aux gaietés du bal des canotiers qui faisait alors fureur, bal présidé par l'illustre Markowski.

Ce bal des canotiers était charmant d'entrain

Digitized by Google

et de fantaisie. La pose n'y était pas plus admise que les faux-cols et les chapeaux à huit reflets. Mais les plus jolies femmes de Paris (je ne parle pas de celles du faubourg Saint-Germain) s'y donnaient rendez-vous et aimaient à tourbillonner dans les bras nus et brûlés de soleil de joyeux amateurs du canotage, ce sport charmant qui n'avait pas encore été détrôné par la bicyclette ni par la brutale et puante automobile. Assis à l'écart, Rubinstein et l'Altesse impériale prenaient grand plaisir à contempler les ébats de cette exubérante jeunesse qui fut grandement surprise, lorsque le champagne lui fut versé à flots, sans que personne ne pût savoir d'où provenait cette source de Moët et Chandon !

Ce fut donc sous les auspices de ce grand ami que je fis mon premier voyage en Russie. J'arrivais en pleine terreur nihiliste.

Dès la frontière, à Wirballen, je me sentis mal à l'aise, comme soumis à une force brutale. Des gendarmes se postent à chaque portière des

Digitized by Google

wagons et escortent les voyageurs à la douane, plutôt bureau de police, sans les quitter d'une semelle. Tout est fouillé, jusqu'à ma pacifique boîte à violon ; le passeport obligatoire longuement examiné, puis apostillé, vous est rendu comme à contre-cœur, avec un regard qui semble signifier : « Tâchez de ne pas recommencer ! » On se sent vaguement coupable, sans savoir exactement de quoi. Du reste, j'avoue que je n'ai jamais pu voir un magistrat dans ses fonctions, ni le bicorne d'un employé de la Banque, sans être pris d'une envie furieuse de me sauver.

Le train s'ébranle enfin, confortable et chaud, tandis que la locomotive, dans laquelle s'engouffrent d'énormes bûches de bouleau, souffle de la fumée sale, en traversant indéfiniment d'immenses plaines blanches alternant avec de maigres forêts de sapins.

Enfin Pétersbourg ! De nouveau le bruit d'une grande ville, les lumières; les petits traîneaux, qui glissent en tous sens, font un carillon de

Digitized by Google

clochettes. J'arrive à l'hôtel d'Europe où, installé devant une table, je me livre aux délices du sakouski et du caviar frais.

Au bout de peu de jours, je suis complètement russifié, grâce à l'accueil si chaleureux des bons artistes qui, séduits par ma grande jeunesse, m'adoptent en quelque sorte, et m'ouvrent toutes grandes les portes de la famille musicale.

Chaque soir, après les concerts et les représentations (on ne se couche jamais à Pétersbourg avant trois heures), il y a réunion dans un restaurant de la Perspective. J'y trouve le grand pianiste Brassin, Vierjbilovitch l'exquis violoncelliste, Engelbrecht le meilleur des collègues, quelquefois Davidoff, Auer, et d'autres dont les les noms m'échappent après tant d'années ! On pose sur la table un petit tonneau de bière excellente, et chacun se sert à sa guise, cela simplifie le service du garçon. Chacun paie le tonnelet à tour de rôle ; et l'on ne se sépare que quand il est vide.

Digitized by Google

Mes débuts en Russie ont lieu dans la grande salle de la noblesse (siège des beaux concerts symphoniques dirigés alors par l'excellent compositeur chef d'orchestre *Napravnik*), devant la cour et le public le plus aristocratique. Mon concours prêté au concert annuel donné au profit de la Croix-Rouge me vaut la haute protection de la grande-duchesse Hélène. Le grand-duc Constantin m'invite à venir chez lui, jouer quelques quatuors, et me garde à dîner. Il joue lui-même du violoncelle, mais comme il n'a pas les loisirs nécessaires pour étudier la mécanisme de l'instrument, il se fait seconder par son professeur, qui joue pour lui les passages gênants et le remet dans la bonne voie, quand il se trompe. La duchesse de Leuchtenberg, que j'ai connue ravissante jeune fille, sous le nom de Zina Skobeleff (sœur du général), alors qu'elle étudiait le chant avec ma mère, me mande aussi à son palais, et me reçoit par un charmant « Bonjour, Paul », qui me met immédiatement à l'aise; nous bavardons en vieux amis.

Digitized by Google

Aurais-je l'âme d'un aristo, moi, fils de républicain intransigeant? J'ai maintenant une façon dédaigneuse de laisser tomber ma pelisse entre les mains des serviteurs trop empressés qui vous baisent les doigts pour le moindre pourboire, ce qui me paraît du dernier chic; mon bonnet se visse sur ma tête. N'empêche que bonnet, pelisse et moi, nous n'ayons été fortement houspillés, un jour, par les agents de police qui ne détiennent, pas plus à Pétersbourg qu'ailleurs, le record de la douceur! Pourquoi aussi moi, homme élégant, auquel il ne manque qu'une chaînette d'or au poignet pour être du tout dernier cri, suis-je sorti à pieds, comme un simple moujik!

Survient une nuée d'agents qui refoulent brutalement les piétons dans les rues voisines. La grande artère reste vide, silencieuse. Tout à coup une trombe; la galopade effrénée d'un peloton de cosaques entourant un traîneau hermétiquement clos : c'est *Alexandre II* qui passe.

Un mois plus tard, au même endroit, deux bombes mettaient la voiture blindée en miettes,

Digitized by Google

écartelant hommes et chevaux, et le Tsar de toutes les Russies agonisait, le ventre ouvert, les cuisses brisées, le dos contre un mur !

J'avais eu l'honneur d'être admis à me faire entendre au Palais d'Hiver, quelques semaines avant l'attentat, et je me souviendrai toujours des difficultés obsédantes que j'éprouvai pour parvenir au salon de musique. Il fallait traverser un nombre considérable de salles ; à chaque porte on était arrêté par un cosaque à figure farouche, qui arrivait sur vous, sabre au clair ; il fallait montrer à l'officier de service l'invitation et le laissez-passer de la police. C'était à recommencer dans la salle suivante, indéfiniment ; aussi éprouvai-je un vrai soulagement en me voyant enfin introduit dans un joli salon luxueusement familial, et accueilli par un aimable sourire de l'empereur, auquel une belle tête blonde préposée au samovar, la princesse Dolgorouki, offrait le thé.

Pendant mon séjour à Pétersbourg, je fus encore une fois victime d'un escroc, mais d'un

Digitized by Google

artiste en escroquerie dont je ne puis qu'admirer le génie.

Je reçus un jour, à l'hôtel, la visite d'un monsieur très élégant se disant le secrétaire d'une comtesse *** habitant Viborg, en Finlande. Il était envoyé auprès de moi pour savoir quelles seraient mes conditions pour aller à Viborg, prêter mon concours à un concert donné au profit d'une œuvre patronnée par la comtesse ***, qui voulait profiter de ma présence, de ma jeune notoriété, etc., etc., pour faire rentrer une somme respectable dans la caisse de son œuvre. J'avais déjà joué à différentes reprises pour des Croix-Rouges et autres œuvres de bienfaisance ; mon temps était en outre très pris, et la perspective d'un assez long voyage ne me souriait guère. Je fixai donc un prix assez élevé. Le secrétaire m'assura qu'il allait télégraphier à la comtesse, et qu'il me rendrait la réponse le plus tôt possible. En effet, la réponse ne se fit pas attendre. Le chiffre était accepté avec cette condition toutefois : c'est que je paierais de ma

Digitized by Google

poche l'accompagnateur et les voyages. J'acceptai.

A la date convenue, je prenais le train avec l'ami Cor-de-Lass, un des rois de l'accompagnement, et nous débarquions assez tard à Viborg, par une affreuse tourmente de neige.

Le concert eut lieu devant une salle comble et enthousiaste, mais le programme me parut plutôt bizarre! En fait d'exécutants, il n'y avait que Cor-de-Lass et moi, plus une maigre jeune fille qui chantait avec une petite voix des Lieder allemands. La comtesse faisait modestement les choses.

Rentré à l'hôtel, je retrouvai le blond secrétaire, qui paraissait tout ravi du chiffre de la recette, quatorze cents roubles, me dit-il. La comtesse ***, souffrante et habitant un château lointain, avait dû partir, sans pouvoir, à son très vif regret, me faire ses compliments. « Il vaut mieux, dans votre intérêt, » continua-t-il, « que je ne vous remette votre argent qu'à Pétersbourg; je n'ai ici que des marks finlandais qui perdent

Digitized by Google

au change du rouble, nous ferons demain la route ensemble. » Le lendemain, personne à la gare. Comme il était très tôt, je supposai que le dormeur n'avait pas été réveillé à temps, et je ne m'inquiétai pas davantage de son absence; je réglai l'accompagnateur et, rentré en ville, la vie agitée reprit de plus belle. Les soirées, les théâtres, les parties de troïka aux îles me font oublier que le temps passe et que le secrétaire de la comtesse ne se presse guère. Un beau jour, je reçus une lettre à peine polie, écrite en allemand, dans laquelle on me réclamait cinquante roubles. Ne me connaissant aucune dette, j'écrivis au signataire, en le priant de venir s'expliquer à l'hôtel ; je vis arriver un monsieur âgé qui me réclamait le cachet de sa fille, pour le concert de Viborg. Oh ! ma tête ! J'écrivis de suite au propriétaire de l'hôtel de cette ville, en lui demandant des explications au sujet du concert, de la comtesse et de son secrétaire. Hélas ! la réponse fut stupéfiante : on ne connaissait aucune comtesse *** dans les environs, le soi-

Digitized by Google

disant secrétaire avait en effet organisé le concert, non pas au profit d'une œuvre charitable, mais bel et bien *en mon nom*, se donnant pour mon agent; il avait filé, aussitôt la recette encaissée! J'avais donc voyagé pendant deux journées, joué toute une soirée, payé un accompagnateur et deux billets de chemin de fer, passé pour un voleur aux yeux d'une pauvre jeune fille et de son père, tout cela pour remplir les poches d'un filou de génie!

Je quittai Pétersbourg pour Moscou, où m'attendait une nouvelle bien pénible. Mon grand ami Nicolas était très gravement malade; mal mystérieux résultant d'un drame intime que je ne crois pas devoir dévoiler. Celui que j'avais connu si fort, si puissant, colosse invincible, je le retrouvai, mais dans quel état! vieilli de vingt ans, maigri, courbé en deux, sans souffle, sans voix, les yeux cernés par la douleur physique.

Toujours bon, toujours dévoué, il voulut,

Digitized by Google

malgré son état, conduire le concert où je jouais ; on le porta sur un fauteuil ; il dirigea assis. Ce fut la dernière fois que sa main tint la baguette. Quelques mois plus tard, les docteurs lui ordonnèrent une cure en France, quelque part dans les Pyrénées. Il partit, mais il avait trop présumé de ses forces, car il mourut dès son arrivée à Paris, à l'hôtel du Helder, seul. Ses amis parisiens étaient tous en villégiature ; j'arrivai trop tard aussi. Son frère, appelé en toute hâte, ne put que ramener à Moscou la dépouille mortelle. La ville lui fit des funérailles pompeuses que suivirent des milliers et des milliers d'admirateurs accourus des quatre coins de la Russie.

Quoique intéressé par la vue si pittoresque de la capitale des tsars, de son immense et dramatique Kremlin, de sa mer de toits verts étincelants sous la neige, je ne restai à Moscou que peu de jours. Les éternelles sonneries, tintant du haut de tous les clochers surmontés de la croix byzantine, me portaient sur les nerfs et me fai-

Digitized by Google

saient penser à un glas prochain. La santé du maître, de plus en plus malade, ne lui permettait de me recevoir que de cours instants; je partis pour Varsovie où m'appelaient des engagements, puis pour Riga, d'où je dus fuir au plus vite à la nouvelle de l'horrible crime, l'assassinat de l'empereur, qui venait à nouveau d'ensanglanter Pétersbourg.

En traversant Berlin, j'aperçus sous les « Linden » un vieux, très vieux monsieur qui conduisait lui-même une petite charrette anglaise; un simple valet de pied l'accompagnait; les passants saluaient discrètement. En m'approchant, je reconnus l'empereur Guillaume, qui faisait tranquillement sa promenade matinale.

Digitized by Google

XI

Avec le temps, mes doigts avaient fini par découvrir une moustache naissante, le rasoir du coiffeur râclait quelque duvet le long de mes joues; j'avais acquis le certitude que les jupes n'étaient pas des cloches naturellement fournies par la nature; j'affrontais le public, je gagnais de l'argent, j'avais du succès.

Passant la majeure partie du temps en voyage, mes séjours à Paris étaient plutôt des récréations. Je profitai de ces moments inoccupés, pour apprendre la vie en commençant, bien entendu, par le mauvais côté. Lancé dans le monde des joyeux fêtards, j'eus la chance de ne me sentir aucune disposition ni pour le jeu ni

Digitized by Google

pour les courses. Bien entendu, j'ai passé des nuits, par chic, étendu sur les canapés de cuir des cercles et bâillant à me décrocher la mâchoire, tandis que des camarades engraissaient les cagnottes de leurs mensualités, mais j'eus vite assez des conversations sur le tirage à cinq et sur les favoris ou outsiders du jour; les cabinets particuliers à cinq francs la pêche et à cinq louis la dame, ne me disaient pas grand chose non plus; ma nature ne se prêtait pas à la singerie du jeune blasé, du revenu de tout; mes dents au contraire ne demandaient qu'à mordre, et ma foi! elles sont encore solides malgré leur long usage.

Je tournai mon gouvernail d'un autre côté, recherchant de préférence les intellectuels, ou plutôt les intelligents, peu importe qu'ils fussent bohêmes, sans le sou, le veston râpé, le pantalon en spirale, les cheveux peu cultivés. A cette époque, Paris en général, et Montmartre en particulier, possédaient encore une quantité de futurs grands hommes de

Digitized by Google

tout âge, quelquefois grands hommes pour de bon, qui se moquaient de la mode et vivaient au jour le jour, à la bonne franquette, sans penser au lendemain. Tous aimaient l'art et adoraient en parler, beaucoup ne firent même qu'en parler toute leur vie ; mais tous avaient l'étincelle sacrée qui devait quelquefois allumer de superbes feux d'artifice, quand elle ne se consumait pas inutilement. En tous cas, ratés ou non, tous possédaient cette admirable fleur de jeunesse : l'enthousiasme. Pauvre fleur qui dépérit de plus en plus, tuée par l'indifférence et le snobisme, étouffée par la puanteur des automobiles et par l'insociable bridge, assassins de la conversation, de même que la carte postale si commode a tué la longue lettre affectueuse, si chère aux êtres séparés.

Nous étions enthousiastes à fond, un peu fous même, dignes de la cour d'Ubu roi ; mais que la vie semblait belle ! et comme elle ressemblait peu à celle de nos jeunes gens actuels, si peu aimables, si graves ou si violents, quand il s'agit de

Digitized by Google

se labourer les tibias à coups de pieds, ou à se faire saigner la figure à coups de gants de boxe !

Quand j'étais à Paris, j'habitais chez mes parents, rue de Douai. Tout naturellement, j'allais chaque jour à la brasserie Fontaine, à deux pas de chez moi. J'y retrouvais mon cher maître Léonard qui, une fois sa journée de leçons terminée, aimait à y faire sa partie de domino avec son inséparable Sivori (quand celui-ci n'était pas en Amérique, en Australie ou ailleurs) et quelques vieux amateurs du double blanc. La partie de la brasserie qui donnait sur la rue Fontaine offrait l'aspect d'un honnête café de province, blanc sale et or déteint. Là régnaient le domino, le jaquet, le bézigue, l'impériale et le piquet, mais une fois passée la cloison qui séparait cette section vertueuse de l'établissement, c'était une autre paire de manches. Par une entrée donnant rue Pigalle, pénétraient toutes les demoiselles de Montmartre qui éprouvaient le besoin de tuer le temps inutilisé par leur commerce.

C'était un vacarme assourdissant, une criaille-

Digitized by Google

rie perpétuelle, souvent suivie de crépage de chignons, la brune Mathilde ayant calotté la blonde Lisette, parce qu'elle avait souri à la grande Irma, etc. ; le tout se terminait par un rams, jeu importé de Suisse : le Rams des vaches ! Les billards étaient toujours occupés par des joueurs flegmatiques, insoucieux du tapage. Tout à fait dans le fond de la vaste salle, se réunissaient les adeptes d'un nouveau jeu récemment importé d'Amérique : *le pocker*. C'était le lieu sacro-saint, celui qu'aucune personne du sexe n'osait approcher, même pour quémander une cigarette. Les enjeux, en rapport avec les moyens des joueurs, étaient bien minimes, mais la passion n'eût pas été plus grande, s'il se fût agi de risquer les trésors de Golconde contre les galions retrouvés de l'*Invincible Armada*.

Il y avait là des quasi-professionnels et des oiseaux de passage. Les premiers arrivaient à heure fixe, comme au bureau ; ils jouaient avec calme, évitaient les bluffs, et gagnaient régulièrement leur petite matérielle. L'un d'eux était

Digitized by Google

brocanteur, marchand d'antiquités de son état, nez crochu, crâne chauve, vastes favoris en éventail. Ses poches étaient toujours bourrées d'objets les plus hétéroclites : bagues, pommes de cannes, boîtes à poudre dentifrice, boucles de ceinture, fume-cigarettes, etc. Quand la veine se faisait tirer l'oreille, il faisait un tour dans la salle et trouvait toujours moyen de vendre quelque bibelot, ce qui lui permettait de reprendre la partie de plus belle.

Un autre portait un des plus beaux noms de France. Membre d'un des plus aristocratiques cercles de Paris, il s'était vu forcé de s'exiler à Montmartre, à la suite d'une vilaine affaire de jetons, un moment de folie.

Correct, impeccable, charmant homme au demeurant, il apportait la même distinction de manières, en faisant une relance de cinq sous contre un rapin dépenaillé ou un marchand de vin en gilet tricoté, qu'il eût apporté en tenant un banco de mille louis à un descendant des Montmorency.

Digitized by Google

Un des habitués se faisait remarquer par sa guigne persistante. Affligé d'un tic facial, ce tic se doublait d'un violent reniflement, chaque fois que le hasard lui mettait de belles cartes en main. Naturellement personne ne tenait le coup.

Un autre, dont la bourse de jeu était fort minime, ne se départissait de sa prudence de Sioux que lorsqu'il avait des cartes formidables ; si le tapis exigeait plus que ne contenaient ses poches, il déposait ses cartes à la caisse, traversait la rue, et engageait sa redingote chez un fripier, dont l'enseigne représentait une tête de femme posant l'index sur ses lèvees : « Au silence ». Il revenait en manches de chemises, reprenait ses cartes à la caisse et tenait le coup. Cela lui réussissait souvent, mais pas toujours ; il en était quitte pour se promener jusqu'au lendemain en tenue de garçon coiffeur. Quelques artistes, des peintres en rupture d'atelier venaient aussi faire risette au « *flosh royal* ». Plusieurs sont devenus de grands personnages, voire des acadé-

Digitized by Google

miciens bel et bien mariés. Je ne veux pas les exposer à une scène de ménage, les piliers de café ne devant être en effet qu'en fonte, exclusivement.

Outre les placides joueurs de domino, les amateurs de billard et les amants de la dame de pique, la clientèle de la brasserie Fontaine comptait aussi les désœuvrés, ceux qui venaient tout simplement pour s'amuser ou pour conter fleurette, pour rire et faire les fous. Le quartier, du reste, semblait n'être habité que par de gais compagnons, les artistes y pullulaient ; chaque maison eût pu conter son histoire joyeuse.

La plus curieuse, sans contredit, se trouvait située dans le haut de la rue de La Rochefoucauld, à l'intersection de la rue Pigalle. C'est dans cette maison qu'habitait *Richepin*, alors qu'il travaillait à sa « Chanson des Gueux », revêtu d'une ample robe de chambre de drap rouge, des bagues de cuivre aux orteils, flanqué de deux grands molosses danois. *Alexandre Georges* y porta ses pénates, à peine débarqué de l'école

Digitized by Google

Niedermeyer, déjà aussi jeune au moral et au physique que maintenant.

Ovide Musin, le plus voyageur des violonistes, professeur actuellement au Conservatoire de Liège, y vécut quelques années. Les frères *Bouchor* l'habitèrent longtemps, sans parvenir à déflorer l'adorable délicatesse de leurs poésies et de leurs toiles ; cette maison enfin eut l'honneur de servir de refuge à l'ineffable *Cabaner*, un des types les plus étranges de cette époque.

Cabaner était tout petit, tout mince, d'une maigreur ascétique; l'étroite poitrine de phtisique supportait une longue barbe grisonnante terminée en pointe ; jamais il ne riait, il parlait très lentement, d'une voix doucement voilée ; un fort zézaiement ajoutait une note enfantine à un ensemble monacal, souligné par la cagoule de bure qu'il portait toujours chez lui.

Cabaner était musicien, car il possédait un orchestrion, sorte d'harmonium à physionomie rébarbative, laissant échapper de toutes parts des pavillons de cuivre menaçants.

Digitized by Google

Il était musicien, puisqu'il gagnait sa vie bien modeste, en accompagnant les horreurs chantées dans un petit café-concert des environs de l'école militaire ; il était musicien, puisqu'il avait mis en musique des poésies de *Charles Cros*, entre autres les « Vieux papillons » et le « Hareng saur », celui qui est si sec... sec... sec... et qui pend au bout d'une ficelle longue... longue... longue... Quand l'auteur arrivait à ce passage, ses mains, partant du milieu du clavier, s'éloignaient en un simple arpège qui se terminait aux extrêmes limites de l'instrument. « Hein ! est-elle assez longue ? » demandait-il !

Ce bon Cabaner, qui habitait en premier lieu dans les environs de son café-concert, eut un jour l'idée de déménager. A cet effet, il loua une voiture à bras et deux déménageurs, deux forts gaillards, qui n'eurent pas grand'peine à hisser l'orchestrion, une malle, deux chaises, un panier de livres et de musique, un vieux fauteuil et un petit lit de fer sur leur voiturette. Quand ils

Digitized by Google

demandèrent où il fallait transporter le tout, Cabaner leur répondit simplement, de sa voix douce et zézayante : « Mais je ne sais pas, nous allons voir. » Alors commença une longue course à travers Paris ; on vit le trio déjeunant à Grenelle et dînant dans les Batignolles ; enfin à la nuit tombante, le hasard les amena rue La Rochefoucauld, devant la susdite maison ; il y avait un petit pavillon à louer habité autrefois par *Félicien David*. La concierge, connue sous le nom de mère Duhamel, ne fut pas autrement surprise par le singulier aspect de ce déménagement ; elle monta demander conseil à Bouchor, et le nouveau locataire put enfin remiser son orchestrion en lieu sûr.

Peu de temps après, le pavillon de Cabaner était devenu le centre de réunion de toute la bande artistique du quartier.

Ces réunions étaient exclusivement nocturnes, après les théâtres et les concerts. Les dames en étaient rigoureusement exclues. Les conversations, les théories les plus abracadabrantes,

Digitized by Google

avaient toutes rapport à l'art, les affaires et la politique étaient chose inconnue.

Comme rafraîchissement on buvait de l'eau, mais de l'eau contenue dans une collection de fontaines de cuivre, de grès, de faïence, de verre ou de porcelaine, que notre amphitryon était parvenu à constituer, en fouillant les recoins du marché aux puces, cette foire originale qui se tient chaque dimanche sur les trottoirs de l'avenue Michelet, foire où s'entassent tous les objets de rebut, depuis les vieux cadres jusqu'aux vieilles clés, les globes sans pendule, les vases dépareillés, toutes les râclures des ventes après décès, faillites, etc. — Il est vrai qu'une bouteille de Pernod était à la disposition des raffinés qui désiraient ajouter quelques gouttes d'opale à une eau souvent impure et généralement tiède. Le maître de céans ne prenait que rarement part aux conversations enflammées de ses visiteurs, mais quand il ouvrait la bouche, il en sortait toujours des phrases stupéfiantes. Parlant du siège de Paris, il demanda si c'étaient toujours

Digitized by Google

les mêmes peuples qui avaient cerné la capitale !

Une autre fois, la famille fut mise sur le tapis, ce qui lui fit commencer un récit par ces mots : « Mon père était un type dans le genre de Napoléon, mais en moins bête. »

Il n'avait de sincère admiration que pour Wagner et ... Hervé !

Malgré ces ridicules, Cabaner avait une qualité qui effaçait tous ses défauts, bien innocents du reste : la bonté. Personne, ni saint Martin, ni Vincent de Paul, n'a été bon comme lui ; il était bon jusqu'à la bêtise la plus attendrissante.

Rentrant de voyage, je frappai un matin aux persiennes encore closes du pavillon. Aussitôt introduit par Cabaner qui m'ouvrit sa porte, un doigt sur la bouche, j'aperçus dans la pénombre deux hommes moustachus qui ronflaient côte à côte dans le petit lit de fer. La cagoule jetée aux pieds du vieux fauteuil témoignait de la hâte que son possesseur avait mise à se lever.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dis-je.

Digitized by Google

— Fsst! zézaya Cabaner tout bas, je ne sais pas, c'est deux cuirassiers en permission, que Michel (un ami peintre) m'a amenés, il y a huit jours !

Je constatai en outre que les murs étaient complètement nus.

— Et nos fontaines?

— Il fallait bien les nourrir?

Un autre jour, le joyeux Michel, surnommé Gueule d'Or, à cause de ses cheveux et de sa barbe bouclés, de ses yeux bleus et de ses lèvres rouges, un Richepin blond, vint frapper chez Cabaner, en lui demandant de lui prêter vingt francs pour calmer un huissier par trop indiscret.

— Je ne peux pas, dit Cabaner désolé, nous sommes aujourd'hui le dix-huit, et, comme tu vois, je n'ai plus que vingt-sept francs soixante, pour finir mon mois.

— Tant pis, tant pis, mon vieux, n'en parlons plus, et voilà le toujours joyeux Michel descendant à grands pas la rue Notre-Dame-de-Lorette,

Digitized by Google

à la recherche d'un ami tapable, lorsqu'une course précipitée et une respiration haletante le fit se retourner; c'était Cabaner qui se dépêchait tant qu'il pouvait et qui tendait un louis en disant : Tiens, tiens, je ne veux pas être égoïste !

Digitized by Google

XII

Boulevard Rochechouart, venait de s'ouvrir un tout petit café, le « Chat Noir ». Ce café fut l'ancêtre des innombrables cafés artistiques (!) qui devaient pousser comme des pustules dans tous les sens de la butte Montmartre. Ce n'était pas encore l'époque des cabarets moyen-âgeux, des culs de bouteilles, des simili-tapisseries, mais une ravissante verrière, signée du nom encore inconnu de Willette, éclairait d'une lumière douce un véritable musée d'objets de toutes sortes, bois sculptés, armes, poterie, et surtout de dessins originaux dont les auteurs sont tous devenus des célébrités.

Le propriétaire de ce café s'appelait Rodolphe

Digitized by Google

Salis, ex-peintre ; ses anciens camarades artistes créèrent une première clientèle qui, agrandie des amis des amis, forma bientôt une réunion d'intelligences tout à fait particulières.

Les après-midi du vendredi, les portes se fermaient devant le *vulgum pecus* ; une fois les volets clos, les artistes restaient entre eux ; chacun venait, qui, réciter des vers frais pondus, qui, chanter sa dernière mélodie. *Rollinat* y inaugura ses séances d'épouvante, en mimant et déclamant « Tropmann » et « la Dame en cire ». *Goudeau* nous donnait la première de sa « Revanche des bêtes » et des « Fleurs de bitume », *Jules Jouy*, *Mac Nab*, *de Sivry*, *Tinchant*, et tant d'autres, montaient à tour de rôle sur le tremplin. Ce premier Chat-Noir n'eut rien de commun avec le second de nom, celui de la rue Victor-Massé, duquel les Philistins ne furent jamais exclus, au contraire ; seulement, ils y étaient consciencieusement plumés.

Rodolphe Salis était bien le prêtre rêvé pour faire la parade devant un tas de messieurs en

Digitized by Google

habit noir, et de dames endiamantées ; il savait se moquer d'eux avec un esprit d'enfer et un aplomb formidable. Ayant accidentellement assommé un de ses garçons en lui laissant tomber une table de marbre sur la tête, il fut traduit en police correctionnelle pour homicide involontaire. Ne se présenta-t-il pas devant la cour dans sa longue redingote jaune, précédé de son suisse hallebarde au poing ? Il continua sa parade habituelle au palais de Justice, appelant les juges : Messeigneurs... et fut acquitté.

Salis se retira, après fortune faite, dans son manoir de Chatnoirville, mais il ne put jouir longtemps de sa retraite dorée ; son organisme était trop démoli par les nuits passées dans une atmosphère étouffante et par l'effroyable mixture qu'il faisait avaler et qu'il consommait lui-même sous forme de bière. Il laissa ses biens à sa veuve, qui l'avait vaillamment aidé à faire fortune et qui épousa en secondes noces le proviseur d'un lycée de province.

De cette époque date l'agonie de Tortoni, de

Digitized by Google

Tortoni, ce dernier refuge des boulevardiers de la fin de l'Empire, de ceux qui ne quittaient jamais Paris, qui ne marquaient la différence des saisons que par la couleur de leurs guêtres, de drap l'hiver, de toile blanche l'été ; de ceux qui, en parlant de la campagne, disaient avec horreur : « Cet endroit où l'on voit des oiseaux tout crus ! »

Ce coin si *parisien* était fréquenté par la fine fleur de l'esprit : Aurélien Scholl (de Bordeaux), Albert Wolff (de Hambourg), etc. Aurélien Scholl y tint ses assises jusqu'au jour de la fermeture. Il siégeait, de cinq à sept, toujours à la même place, entouré d'une cour d'admirateurs avides de recueillir les mots d'esprit qui lui venaient tout naturellement à la bouche... souvent à leurs dépens.

Un journaliste fraîchement décoré vint un jour se mettre à sa table en lui donnant du « cher maître » par-ci, du « cher maître » par-là. Quelqu'un fit remarquer au nouveau légionnaire que le ruban était sur le point de glisser

Digitized by Google

de la boutonnière trop large. « Laissez donc, dit Scholl, il y a des boutonnières qui ne peuvent s'empêcher de rire. »

J'allais quelquefois contempler le grand chroniqueur, mais malgré sa grande amabilité à mon endroit, j'avais de la méfiance, et je me contentais d'écouter sans ouvrir le bec, laissant à l'ami Paul Robert le soin de répondre à une fusée par un soleil.

Le grand événement pour notre cercle d'amis fut l'ouverture de la brasserie Pousset. Tous nous étions plus ou moins férus de *Villiers de l'Isle-Adam*, qui venait de faire jouer une féerie au Théâtre historique et terminait *Axël*, transcrit pour le théâtre avec musique de scène d'*Alexandre Georges*; aussi étions-nous tout imprégnés de légende allemande, de couvents mystérieux, de châteaux féodaux, de forêts dramatiques, de rose-croix, etc. La création d'une brasserie, aux murs recouverts de tapisseries, aux fenêtres de vitraux sombres, d'une brasserie dans laquelle de l'excellente bière authentiquement muni-

Digitized by Google

choise était servie dans des brocs de grès, rentrait absolument dans le cadre de nos aspirations. Pousset lui-même était un homme des plus sympathiques. Rien n'avait fait prévoir en lui un futur limonadier. Ayant occupé pendant treize ans les fonctions d'administrateur du prytanée militaire de Yokohama, il y gagna une certaine fortune. Il revint alors en France, mais par le chemin des écoliers, chemin peu banal et qui témoignait d'un écolier singulièrement dégourdi, car il rentra par Wladivostock et la Sibérie, alors qu'il n'était, bien entendu, nullement question du Transsibérien, ni des routes relativement confortables actuelles. Il lui fallut six mois, en traîneau le plus souvent, pour parcourir cette longue étape. Rentré à Paris, il loua une luxueuse garçonnière qu'il orna de véritables merveilles rapportées de ses voyages, se préparant à vivre tranquillement de ses rentes, lorsqu'il se crut obligé de porter secours à son frère, propriétaire d'une brasserie boulevard Sébastopol, qui, ayant fait de mau-

Digitized by Google

vaises affaires, allait être déclaré en faillite. Pousset sauva la mise à ce frère; mais l'idée lui vint alors de créer un café d'un nouveau genre. La taverne Pousset du faubourg Montmartre devint très vite le rendez-vous des artistes et des critiques. Notre groupe avait un coin spécial, et ce n'était pas le moins bruyant, car on y continuait avec véhémence les conversations artistiques ébauchées chez Cabaner, dont l'âme avait été depuis peu emportée au paradis des braves gens. *Villiers de l'Isle-Adam* était naturellement très écouté; il parlait d'une façon charmante, quoique un peu décousue, passant facilement d'une ardente profession de foi (c'était un croyant convaincu) à son sport favori, la boxe, ou à son roman alors sur le chantier, l'*Ève future*. La boxe était sa marotte, il y revenait toujours avec plaisir, racontant à tout venant combien il était parvenu à envoyer de coups à la minute dans le ballon d'entraînement accroché au mur de sa chambre. Cependant il était physiquement petit et mal tourné, l'homme le

Digitized by Google

moins fait pour les sports violents. Un jour, il lui prit la fantaisie, dans sa salle de boxe, de faire assaut avec un gros lourdaud qui n'avait jamais encore boxé de sa vie, mais qui du premier coup lui cassa deux dents de devant. Comme ce vide ne fut jamais bouché, il en résulta une prononciation un peu confuse, mais nous en étions quittes pour tendre l'oreille davantage.

Notre groupe, que je retrouvais avec joie après chaque absence plus ou moins prolongée, était fort nombreux. Il me serait difficile, à l'heure actuelle, de me souvenir de tous ceux qui furent des amis de passage, mais je dois à cette époque de solides amitiés, de ces amitiés de jeunesse qui sont les plus durables. Cette amitié comporte une pointe d'égoïsme ; on constate qu'on n'est pas seul à engraisser, à blanchir, à vieillir en un mot ; on reporte sur le camarade, jadis frais et jeune, un peu de l'attendrissement que l'on a pour soi-même, en vérifiant chez l'ami les stigmates indélébiles du temps.

Hélas ! combien ont disparu de notre bande

Digitized by Google

joyeuse ! Encore un sillon à creuser dans le cimetière ! — Mort le comte d'Osmoy, l'homme charmant qui soignait autant ses paroles et ses manières qu'il négligeait sa forme périssable. Sénateur inamovible du département de l'Eure, habitant l'hiver un hôtel rue Saint-Lazare, l'été son délicieux château d'Aptot, il ne se plaisait, malgré ses graves fonctions de *pater conscriptus*, que dans la société des artistes.

Littérateur et poète, il avait collaboré avec ses amis d'enfance Flaubert et Bouilhet. Comme Flaubert, le comte d'Osmoy était un passionné amateur de musique. Un beau matin, il vint me trouver chez moi et ne me surprit pas médiocrement en m'expliquant l'objet de sa visite : il venait me demander des leçons de violon ! Quarante-neuf ans avant cette visite, le comte avait reçu en son château d'Aptot le nouveau curé de sa paroisse ; la réception avait été des plus cordiales, et lorsqu'au dîner le comte prit la parole pour souhaiter la bienvenue à son hôte, il lui exprima le vœu de le recevoir encore à la même

Digitized by Google

table dans cinquante ans, en lui promettant de faire son possible pour être lui-même fidèle au rendez-vous, et même de jouer sur le violon un offertoire à la messe qui célébrerait ce cinquantième anniversaire. Les années avaient fui, le curé continuait à veiller sur ses ouailles, le comte, sur les destinées de son pays .. le moment de tenir parole approchait, et voilà pourquoi le comte d'Osmoy, sénateur septuagénaire, me demandait des leçons de violon.

Il se prit d'une belle passion pour son instrument, et travailla même avec une ardeur telle que la comtesse le supplia d'aller étudier dans le grenier de l'hôtel. La messe eut lieu, l'offertoire fut exécuté au contentement de tous, et obtint un succès aussi flatteur pour l'élève que pour le professeur.

Mort aussi *Yveling Rambaud*, l'exquis causeur, qui racontait souvent des nouvelles sensationnelles sorties toutes chaudes de son imagination; mais, véridiques ou non, il les disait si bien que l'on était sous le charme.

Digitized by Google

Mort *Simon Boubée*, le dernier défenseur du trône et de l'autel, le principal pilier de la *Gazette de France*, jusqu'à la mort du comte de Chambord. Après le décès de « son roy », la politique lui parut dépourvue d'intérêt. Il fit pourtant, pendant quelques semaines, partie d'un grand journal anti-républicain; mais le directeur de ce journal lui ayant fait observer qu'il devait suivre la ligne politique de sa feuille ou signer sa démission : « Je la signe », lui répondit Boubée, « et des deux mains, comme vous vous battez ».

Mort *Mercier*, qui voulut toute sa vie terminer une traduction sensationnelle de Shelley.

Mort aussi le brave *Mirès*, si bon et si laid! Quand sa grande forme ataxique se dessinait dans la porte, les impitoyables gamins barbus que nous étions se mettaient à chanter en chœur sur l'air de *Mireille* :

Mirès-se ne sait pas encore
Le doux charme de sa beauté.

Mort encore, ce cher *Georges Street*, cet ami

Digitized by Google

charmant, spirituel et fin, qui travaillait le violon, autrefois, en même temps que moi avec Léonard, et qui déserta la musique pour le journalisme, malgré son remarquable talent de compositeur!

Mort *Bois-Glavy*, le plus bourru et le meilleur des hommes. Il lui arriva une histoire bien cocasse : Étant un soir chez Pousset avec son amie, un vieux collage, un monsieur assis à quelque table de là fit parvenir à celle-ci, par l'entremise d'un garçon, un billet vivement crayonné, d'où fureur compréhensible de Bois-Glavy, tapage, injures et échange de cartes. Le lendemain matin, nous nous rendions, de Roddaz et moi, dûment redingotés, chez la personne en question, avec mission de demander une explication du fait inconcevable de la veille, et au besoin la réparation habituelle en ces sortes d'affaires. Le monsieur nous reçut fort poliment, mais grand fut notre embarras, lorsqu'il nous assura ne rien comprendre à la colère de notre client, la dame étant *sa* maîtresse depuis plu-

Digitized by Google

sieurs années. La voyant assise avec des amis inconnus de lui, il n'avait pas voulu, par discrétion, se mêler à la société et l'avait simplement avertie de sa présence, et priée de venir le rejoindre quand elle pourrait quitter son monde.

Parmi les survivants de notre bataillon sacré, bien disséminé, depuis que la mort de Pousset nous a éparpillés de côté et d'autre, je retrouve avec joie, mais trop rarement, hélas ! l'ami *Capelle*, la bonne humeur, et le bon appétit fait homme.

Connaissez-vous son mot du canard?

Etant un soir invité à dîner et se sentant la dent longue, Capelle vit passer, après deux cuillerées de soupe, de ces petites bouchées ornées, au sommet, d'une queue de crevette... une fraise dans la gueule d'un loup. Il escomptait déjà la pièce de résistance, le filet de bœuf souhaité, le gigot confortable, ou même le rôti de veau croustillant à point, lorsqu'il vit apparaître sur la table un très petit canard rôti qui avait les deux pattes en l'air !

Capelle, comprenant alors que le sort en était

Digitized by Google

jeté, et se résignant à attendre les œufs à la gelée réparateurs de Pousset, se tourna, de l'air le plus souriant, vers la maîtresse de maison en lui disant : « Ne trouvez-vous pas, chère Madame, que ce canard avec ses pattes en l'air semble dire : Mon Dieu! que de monde! que de monde! »

Bel et bien vivant, l'ami *de Breyer*, le plus ancien Wagnérien de France. A l'époque où nous commencions, chez Pasdeloup, à entendre quelques bribes du maître, de Brayer connaissait déjà toute son œuvre par cœur, orchestration comprise. Par quel mystère, n'ayant jamais eu la moindre fortune, avait-il pu se procurer et étudier des partitions introuvables chez nous? C'était du reste un enthousiaste peu banal. Ayant obtenu, grâce à un ami journaliste, une passe jusqu'à la frontière, il continua sa route vers Bayreuth *à pied*. Aimablement accueilli à la villa Wahnfried, il y connut Wagner, et resta, depuis, un familier et un correspondant de Madame Cosima Wagner.

Digitized by Google

Paul Robert, *Yveling Ram Baud*, *Georges Duval*, *Montjoyeux*, *Gustave Charpentier*, *Montégut*, *Raoul Ponchon*, *de Grammont* et tant d'autres auteurs et artistes connus, faisaient aussi partie de notre cénacle. *Catulle Mendès* venait montrer sa cravate blanche après chaque première; *Bergerat* l'accompagnait souvent; toutes les opinions, tous les journaux étaient représentés. La brasserie Pousset était vraiment la foire aux dernières nouvelles.

On rentrait bien quelque peu tard chez soi; le : « Messieurs, on ferme! » nous trouvait généralement au complet, à deux heures du matin, mais ces soirées de causerie étaient délicieuses, et j'étais heureux de les retrouver, chaque fois que mon métier d'artiste errant me permettait de me retremper dans ce milieu de camaraderie intelligente.

Digitized by Google

XIII

De tous les pays européens, c'est la Suède qui me laisse les souvenirs les plus charmants. C'est en Suède que j'ai trouvé l'accueil le plus affectueux, c'est en Suède que j'ai mes amitiés les plus rares, les plus chères. J'en aime tout, les habitants, les calmes paysages poétiques, les chants nationaux. J'ai parcouru bien souvent la Suède et la Norvège, soit seul, soit en compagnie de Raoul Pugno, ou d'Henri Marteau, j'ai toujours quitté les pays scandinaves avec regret, avec l'espoir d'y retourner encore. C'est aussi à la Suède que se rattache le souvenir de mon premier voyage important. Reçu à Göteborg (Gothembourg), dans une famille

Digitized by Google

amie, la famille Valentin, dont Karl Valentin, le compositeur de talent doublé d'un critique musical d'une rare compétence, est actuellement le chef, j'y passai un mois, gâté, choyé ; les recettes des concerts gonflaient mon portefeuille neuf. Je ne savais pas encore que les billets de banque sortent de leur enveloppe de cuir bien plus facilement qu'ils n'y rentrent ; j'étais donc riche, heureux, bien portant, mes doigts commençaient à taquiner quelques poils de moustache ; j'étais mon maître : j'avais dix-huit ans !

Appelé à Stockholm par des engagements, je fus, cette fois, l'hôte d'un homme charmant, simple et bon, M. Tysselius, alors ministre de l'Intérieur. Ce grand (et gros) personnage habitait un appartement confortable dans une des principales rues de la ville, la Regeringsgatan, avec sa femme et ses trois filles, trois beautés.

La première fois que je sonnai à sa porte, M. le ministre vint m'ouvrir lui-même, la bonne étant en courses et les dames en promenade. Une des jeunes filles possédait une splendide voix de

Digitized by Google

contralto qui, doublée de sa beauté personnelle vraiment extraordinaire, lui aurait valu gloire et fortune, si sa position sociale ne lui eût interdit de suivre la carrière théâtrale. Le roi Oscar, grand amateur de tous les arts en général et de la musique en particulier, venait souvent le soir, en intimité, prendre le thé et chanter des duos.

L'excellent chef d'orchestre compositeur, *Normann* (le premier mari de la grande violoniste *Mme Normann Neruda*, qui épousa *Charles Halle* en secondes noces), dirigeait les concerts symphoniques. Je connus plus tard ses successeurs, *Denthe* et *Norquist*, tous deux parfaits musiciens.

Je parvins un jour, après bien des efforts inutiles, à décider *Raoul Pugno* à faire une tournée avec moi en Scandinavie. Pugno menait à Paris une vie sédentaire partagée entre son orgue de l'église Saint-Eugène et la composition d'opérettes généralement trop bien écrites pour obtenir le succès qu'elles méritaient.

Il n'avait pas encore parcouru le monde en triomphateur (comme il s'est rattrapé depuis !), et

Digitized by Google

l'idée de s'absenter quelques semaines de Paris lui donnait d'avance la nostalgie.

Il y a différentes façons d'aller en Suède : la plus courte, par Hambourg et Copenhague, et la plus longue, par l'Angleterre et la mer du Nord. Ayant toujours eu un faible pour le chemin des écoliers, je choisis la plus longue; cela me permettait de faire les honneurs de Londres à mon compagnon de route. Après trois jours passés à parcourir la capitale, nous partions pour Hull, où nous devions nous embarquer sur un des bateaux de la « Wilson line », à destination de Göteborg. Un accident survenu au train qui nous précédait, retarda le nôtre de plusieurs heures, ce qui nous fit arriver à bord à onze heures du soir, affamés littéralement, car nous n'avions pas pu dîner en route.

Hélas ! l'inflexible règlement refusait impitoyablement de servir aucune nourriture avant le départ du bateau, qui ne devait se mettre en route qu'à cinq heures du matin ! Nous voilà déambulant par les rues noires et solitaires de

Digitized by Google

la ville, à la recherche d'un restaurant, d'un bar. Tout était clos. De guerre lasse, l'estomac grondant, nous traversions tristement les docks, pour regagner nos cabines, lorsque la Providence nous montra, de son doigt unique, une taverne de matelots encore éclairée. Commander et faire mettre sur le feu une énorme grillade fut l'affaire d'un instant, mais quand il fallut la manger, notre hôtelier s'aperçut qu'il ne restait plus à la maison ni une miette de pain, ni une épluchure de pomme de terre ! Force nous fut d'engloutir cette viande saignante à l'état nature, ce qui nous obligea à l'arroser de copieuses rasades de stout.

La mer était forte, le roulis fatigant ; est-ce la faute de la grillade dévorée trop vite et sans pain ? est-ce la faute de la mer ? ou celle de la bière ? je ne l'ai jamais su au juste ; ce qui est certain, c'est que nous fûmes tous deux pitoyablement malades !

Cette première semaine de notre séjour en Suède mit aussi nos estomacs à une rude épreuve.

Digitized by Google

Je connaissais tout Göteborg de longue date; Pugno charmait ou enthousiasmait tous ceux qui l'approchaient et l'entendaient, comme de simples abonnés du Conservatoire. Aussi les invitations pleuvaient-elles dru.

Le Suédois, si parfait sous d'autres rapports, était encore, à cette époque, un terrible buveur ; il marchait en tête de toutes les statistiques de l'alcoolisme. Le cognac, la bénédictine, sans compter le vin, étaient les importations françaises préférées ; mais le terrible punch suédois, si innocent au premier abord, si doux, si frais, si traître, faisait plus de victimes, à lui seul, que tous les *fils* normands et bretons.

A présent tout cela a changé, de par la volonté du roi Oscar, qui a, d'une simple signature, interdit la vente de l'alcool au détail, au petit verre. En Suède, le débitant n'est pas un vase d'élections comme chez nous ! Cette excellente mesure et la création de sociétés de tempérance, ont définitivement terrassé le démon de l'alcool.

Autrefois, tout était motif à beuveries ; le mot

Digitized by Google

skâl, qui se dit en cognant deux verres l'un contre l'autre, était le mot le plus usité de la langue suédoise. Faisait-on de la musique, chaque morceau était suivi d'un *skâl* enthousiaste ; jouait-on au whist, chaque levée devenait un motif à trinquer. Un schelem : *skâl!* une levée composée uniquement de petites cartes : *skâl!* si toutes les cartes étaient couronnées : *skâl!* Au noble jeu de quilles, si toutes les quilles étaient renversées : *skâl!* s'il ne restait que celle du milieu : *skâl!* si au contraire elle était seule abattue : *skâl!* Nos pauvres estomacs demandaient grâce !

Notre arrivée à Stockholm fut naturellement également fêtée, mais une aventure unique, humiliante, et que je raconte avec contrition, nous poussa à pénétrer résolument dans le droit chemin de la vertu et de la sobriété, sourds à toutes les tentations.

Invités à souper, le soir même de notre arrivée, Pugno fut mis au piano. L'enthousiasme trop ardent, et le punch trop glacé ne purent probablement pas arriver à s'entendre, aussi la route

Digitized by Google

de notre hôtel nous parut-elle singulièrement longue et peu rectiligne. La statue de Gustave-Adolphe, qui s'érige solitaire au milieu d'une place, nous devint subitement antipathique. Invité à « descendre de son cheval », et bombardé de boules de neige, le grand monarque ne voulut rien savoir et continua à nous tourner le dos. Froissés de cette attitude un peu méprisante, nous suivîmes notre route ; le grand suisse galonné nous ouvrit la porte. Roides et nous tenant par le bras, nous fîmes une entrée majestueuse, en nous dirigeant vers l'escalier... dont nous manquâmes tous deux la première marche !

Depuis ce jour, les habitants de Stockholm purent contempler, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, deux hommes vertueux dans un état de sobriété inconnu jusque-là dans le pays.

Digitized by Google

XIV

Il y a trente ans, Stockholm était déjà une ville délicieuse, unique par sa situation, une sorte de Venise, à cheval entre l'admirable lac Mélar aux rives boisées, aux îles innombrables, et le long golfe qui aboutit à la haute mer, à la Baltique ; une Venise entourée d'arbres majestueux, de forêts, de verdure, un vrai paradis ; une Venise où l'on patinait, l'hiver, par les nuits de lune, au son des musiques militaires, en avalant des grogs brûlants.

Il y a trente ans, Stockholm était, comme maintenant, un jardin fleuri entouré d'eaux bouillonnantes ; le palais royal emplissait, à lui seul, une partie de l'horizon de sa masse impo-

Digitized by Google

sante; des vaisseaux venaient des quatre coins du monde s'amarrer à ses quais riants, mais bien des quartiers n'existaient pas encore, ou ne se composaient alors que de maisonnettes en bois. Un gaz rougeâtre clignotait, le soir, dans de rares réverbères, la bise glacée faisait le vide dans les rues sombres et tristes. L'eau qui entoure tout, que l'on devine partout, paraissait morne, par les nuits pluvieuses, et si, en été, les promenades, éclairées par le reflet du soleil de minuit, ne paraissaient pas devoir finir, on ne se sentait à son aise, une fois la belle saison passée, que dans les appartements avec doubles fenêtres bien closes, auprès de l'immense poële de faïence, à la douce chaleur, ou, pour les noctambules, dans les brasseries enfumées de cigares, rendez-vous des artistes, à la sortie des théâtres et des concerts.

Les Français étaient les bienvenus; on aimait leur genre d'esprit, leur art, leur littérature, leur langue; on buvait leurs vins.

Depuis trente ans, tout a changé, matérielle-

Digitized by Google

ment et moralement. Stockholm est devenue une ville admirable. Les anciennes maisons de bois ont fait place à de véritables palais, à des constructions gigantesques, aux portes renaissance, aux tourelles sculptées, en pierre rose ou grise, voire en marbre, qui se succèdent le long des quais, sans interruption. La fée électricité a de son côté changé le décor. La lumière ruisselle, c'est un éblouissement. Les grands steamers blancs reposent sur une nappe étincelante, avec mille serpents d'or mouvant incessamment, traversée par de rapides bateaux-omnibus qui la parcourent en tous sens, tandis que le long des rives, sur les larges avenues, glissent, brillamment éclairés, des tramways électriques qui ajoutent leur éclair à toute cette symphonie de lumière.

La ville s'est splendidement embellie ; un luxe peut-être exagéré a remplacé l'honnête simplicité d'autrefois. L'industrie nationale fournit des ameublements d'un confort et d'une somptuosité que nous ignorons à Paris. L'abonnement télé-

Digitized by Google

phonique coûte une quarantaine de francs, et vous pouvez, de votre lit ou de votre salle à manger, communiquer non seulement avec les bureaux, les amis, les fournisseurs, les stations de voiture, mais aussi avec les villages les plus éloignés du royaume, et cela sans perte de temps, sans vaine attente, sans rage rentrée; c'est un rêve!

Le modern-style règne en maître; tout ce que l'on voit, tout ce que l'on touche vise à l'objet d'art. Il est vrai que tout a triplé de valeur, et que le verre servi par un maître d'hôtel, correct dans sa livrée à boutons d'or, sur une table de forme dangereuse pour les genoux, ne peut pas coûter le même prix que l'ancien « Seidel » apporté par la blonde servante aux manches courtes, du temps jadis malgré le petit plongeon révérencieux dont il était accompagné.

Les appartements, avec loyers exorbitants, sont devenus de vrais musées, par les objets d'art qui les remplissent; l'ancien plancher de

Digitized by Google

sapin, lavé le samedi à grande eau de savon, s'est recouvert de tapis d'Orient. Nos logements parisiens ordinaires danseraient à l'aise dans une seule des pièces de ces constructions monumentales qui alignent orgueilleusement des douzaines de fenêtres en façade.

Il faut que la richesse ait singulièrement augmenté depuis trente ans, pour qu'un changement pareil soit compréhensible. Il paraît que des mines nouvellement découvertes et exploitées sont pour beaucoup dans cet accroissement de fortune ; mais il paraît aussi que la constitution rapide d'un certain nombre de fortunes considérables n'a pas été sans nécessiter une contre-partie désavantageuse. Tout le monde n'a pas de fonds à placer, tout le monde ne possède pas d'actions, les emplois ne sont pas augmentés... les billets de concerts non plus ; et le prix de la vie devient chaque jour plus considérable ; les frais augmentent dans une proportion incessante. Aussi les maîtresses de maison gémissent-elles à qui mieux mieux, les hommes s'in-

Digitized by Google

quiètent. Il semblerait que le passage de la vie simple au raffinement le plus coûteux ait été trop brusque; le retour en arrière est impossible; aussi le « *struggle for life* » devient-il âpre, il a fait disparaître l'ancienne bonhomie qui est devenue un besoin de faire des affaires, coûte que coûte : le Suédois se fait Yankee.

Dans ces conditions, il est tout naturel que la France ait perdu de son prestige. Elle ne fait presque pas d'affaires avec la Suède; le Français voyage si peu, que la génération suédoise actuelle ne le connaît plus. En revanche, l'Allemand pullule, il faut qu'il place tout ce que fournit son immense industrie; il est voisin par Hambourg, Brème, etc.; aussi apporte-t-il peu à peu l'esprit de sa race, sa manière de voir, ses admirations et ses antipathies. Il s'expatrie facilement, et se fixe là où les affaires l'appellent, quitte à se faire naturaliser. Le Français, l'œil fixé sur le clocher de son village, ne peut pas déraciner ses talons du sol natal, si bon, si généreux, si beau; aussi ne faut-il pas s'étonner outre

Digitized by Google

mesure si, en 1903, la Suède, qui se préoccupait de la réorganisation de son enseignement secondaire, vit son gouvernement déposer sur le bureau des Chambres un projet de loi dont le Parlement adoptait les conclusions. Il s'agissait de justifier la nécessité dans laquelle se trouvait la nation, de sacrifier la langue française à l'enseignement plus complet de la langue allemande. Ceci fut fait dans des termes fort peu courtois à notre égard.

La langue française n'est donc plus la langue étrangère la plus usitée à Stockholm, loin de là. Avec l'allemand et l'anglais, on se tire d'affaire; avec le français, sauf dans la classe des gens du monde de la cour, l'existence devient difficile et quelque peu pénible, car le Suédois ne tient plus le moins de monde à être traité de « Français du Nord »... au contraire. Il le répète, il ne connaît plus la France, il ne s'intéresse plus à elle, et comme son esprit est grave et que la plaisanterie le désoriente, il croit pour tout de bon que nous ne produisons plus que des journaux pornogra-

Digitized by Google

phiques ; un dessin du *Rire*, signé Abel Faivre, lui fait supposer que nous aimons le déshabillé de vieilles dames ; il prend un livre nouveau au hasard, et du coup il se fait une idée inébranlable de notre littérature.

Certainement il y a en Suède des esprits d'élite, des intellectuels, qui sont au courant, autant sinon plus que nos compatriotes les plus avides d'art, de tout ce qui paraît et se fait chez nous ; mais nous avons perdu la sympathie de la masse.

En musique, la situation est encore pire, la germanisation est complète et touche à la gallophobie. On ne connaît pas notre école nouvelle, et ceux qui daignent en faire connaissance, la considèrent comme non existante. La critique subit l'influence d'un farouche wagnérien, compositeur plagiaire du maître, qui sent sa plume se remplir de fiel, chaque fois qu'un nom français se présente. C'est à crever de rire, quand on considère la pauvreté actuelle de l'école suédoise, qui, à part trois ou quatre exceptions de valeur,

Digitized by Google

n'offre que platitude, rengaine, et vraiment nullité. Je ne parle, bien entendu, pas de l'école norvégienne, qui possède des représentants de tout premier ordre ; mais depuis la séparation de la Suède avec la Norvège, il est impossible de réunir ces deux pays, même à un point de vue artistique. Ce sont deux frères ennemis, aux haines irréparables.

Malgré ces travers, un peu humiliants pour les Français, la Suède est un pays adorable, poétique, une source de joies pour l'artiste. Quiconque la connaît, désire y retourner ; il y a vraiment quelque chose d'enivrant dans son air frais, dans ses eaux pures ; les êtres y sont doux et forts, polis et aimables dans le fond ; elle traverse une crise actuellement, c'est certain, crise morale causée par un violent froissement d'amour-propre, mais tout passe... Un voyage de quarante-quatre heures n'est pas pour effrayer nos Parisiens, qui ne savent souvent pas où diriger leur vol. Eh bien ! qu'ils aillent là-haut refaire la conquête morale de ce pays si beau, si

Digitized by Google

pittoresque ; ils feront une excursion admirable, et ils contribueront en même temps, pour leur plus grand plaisir, à la reprise des relations affectueuses entre la France et un pays qui a pour roi un descendant de Bernadotte.

Digitized by Google

XV

L'hôtel Dieudonné, à Londres, situé dans Ryder Street, une des nombreuses petites rues qui aboutissent à l'avenue de Saint-James où se trouvent groupés tous les principaux cercles, n'offrait extérieurement rien de particulièrement remarquable. C'était une maison ressemblant aux maisons voisines, bâtisses de briques enfumées, trouées de fenêtres à guillotine, d'un aspect plutôt rébarbatif.

Cet hôtel, peu engageant à première vue, était cependant un centre de gaieté, un coin unique en son genre, le rendez-vous de tous les artistes de marque que les hôtels franco-italiens des environs de Leicester square ne tentaient guère

Digitized by Google

plus que les immenses caravansérails luxueux et dispendieux de Charing-Cross ou de Savoy.

J'y ai vu réunis, dans la modeste salle à manger, la plupart des grands noms artistiques de l'époque : Hans de Bulow, Wieniawski, Max Bruch, Saint-Saëns, Sarasate, Annette Essipoff, Mme Montigny-Rémaury, Vera Timanoff, Alph. Duvernoy, Breitner, Tagliafico et Henri Ketten, qui disait, avec la modestie touchante qui lui était naturelle, en lisant un article du *Times*, dans lequel Davidson le traite de « Rubinstein français » : « Si j'étais arrivé le premier, on aurait dit Rubinstein le Ketten russe ! »

J'allais fréquemment à Londres, et chaque fois je retrouvais avec plaisir l'hôtel, sa propriétaire, la *belle* Mme Dieudonné, et ses fidèles habitués.

Après mes heureux débuts à la Société philharmonique, dirigée alors par *Cusins*, je fus invité à me faire entendre à Marlborough-house, chez le prince de Galles. Le souvenir de cette soirée me plonge encore maintenant dans la consternation, quand j'y songe, car j'y commis la gaffe la plus

Digitized by Google

phénoménale que puisse commettre un jeune homme encore inexpérimenté.

Introduit, par des portes et des couloirs spéciaux, dans le salon réservé aux artistes, sans avoir eu l'occasion de jeter un coup d'œil sur la salle des fêtes, dans laquelle se pressait la fine fleur de l'aristocratie anglaise, j'y trouvai réunies toutes les célébrités musicales dont les noms se promenaient en énormes caractères sur le dos et sur le ventre des hommes sandwich qui circulent dans Piccadilly et dans Regent Street. Mme Trebelli, la cantatrice bien connue, était du nombre.

Après quelques instants de causerie, elle me pria de lui faire apporter un verre d'eau. Avisant alors un personnage à favoris blancs, en culotte courte, portant une torsade sur l'épaule gauche, je ne doutais pas un instant que j'avais affaire à un domestique, et je lui fis part de la requête de Mme Trebelli. Il sortit et revint au bout d'un instant portant sur un plateau le verre d'eau demandé, qu'il présenta à la

Digitized by Google

chanteuse, qui s'exclama aussitôt : « Oh ! cher duc, comme vous êtes aimable ! » J'avais pris pour un larbin le duc de W..., chambellan de la reine ! ! ! Lorsque mon tour vint de pénétrer dans la salle des fêtes, je pus constater que tous les lords appartenant à la maison royale portaient cette même tenue de cour, de même que toutes les dames avaient la chevelure surmontée de trois plumes d'autruche blanches.

La princesse de Galles, infiniment gracieuse, occupait le centre de la salle ; à sa gauche était assis le prince Frédéric, « notre Fritz », qui devait laisser le nom de Frédéric le Noble ; à sa droite, le jeune prince Napoléon, qui mourait l'année suivante au Cap, sous les sagaies des Zoulous !

Rubinstein descendait aussi à l'hôtel Dieudonné, qui devenait alors le centre musical de Londres.

Tout le monde sait que Rubinstein a été le plus grand pianiste des temps passés et présents.

Digitized by Google

Non content de cette réputation incontestée, il avait voulu être encore considéré comme le plus grand compositeur de son époque. Il laissa certes un nombre considérable d'œuvres fort remarquables, opéras, oratorios, musique de chambre, concertos, etc., mais le grand flot wagnérien, qui emportait alors tout sur son passage, détourna le goût du public d'une foule d'œuvres de valeur, qui passèrent de ce fait au second plan. Rubinstein essaya de lutter, en écrivant un livre contre les tendances wagnériennes, rien n'y fit. Son opéra *Néron*, qui devait être donné à l'Opéra de Paris, dut s'effacer devant *Lohengrin*; il n'en fut plus question.

Rubinstein donnait à Saint-James's hall des auditions de ses œuvres de musique de chambre, sans compter naturellement les récitals qui lui faisaient gagner chaque année une fortune. J'eus l'honneur, dont je suis particulièrement fier, d'être choisi par le maître pour ces auditions. C'est ainsi que je jouai la 3e Sonate et le Quintette avec piano sur le manuscrit.

Digitized by Google

Mes souvenirs londoniens se reportent encore sur les *promenade-concerts* où je fus engagé. Ces concerts se donnaient en automne dans la vaste salle de Covent-Garden, sous la direction d'Arthur Sullivan. Ils tenaient beaucoup du music-hall, tant par les nombreux bars établis tout autour de la salle ainsi qu'au fond de la scène complètement dégarnie de décors, que par la catégorie indubitable d'un certain élément féminin qui se promenait, entre les morceaux, autour des fauteuils d'orchestre. Les programmes étaient des plus sérieux, l'orchestre ne pouvait pas être meilleur ; on se serait cru chez Colonne ou chez Lamoureux, tant le public écoutait recueilli et silencieux, n'eût été la pétarade intempestive de quelque bouchon de champagne qui faisait exprès de partir juste au milieu de l'Adagio du *Concerto* de Beethoven. Les plus grands virtuoses ont, du reste, apporté leur concours à ces concerts.

Le mercredi soir, les artistes étrangers avaient congé ; cette soirée était réservée à l'art anglais

Digitized by Google

et s'appelait *english night* ou *ballad night*. Ce jour-là, l'orchestre était renforcé par la musique militaire des *Cold Stream Guards*, qui exécutait, à grand renfort de grosse caisse et de cymbales, d'interminables « sélections », sur les dernières opérettes de Sullivan ou de Jacobi. Les uniformes rouges aux lourdes broderies d'or faisaient fort bel effet, en haut des gradins de l'orchestre. A cet indigeste vacarme succédait un nombre indéfini de « ballads » et de « songs », tous les « sweet little bird », les « let me dream again », du répertoire des poétiques misses en mal de musique, que venaient chanter à tour de rôle tous les chanteurs en vogue de l'Angleterre. J'y ai encore *vu* le vieux *Seems Reeves*, car je ne puis dire l'avoir entendu. Aucun son ne sortait plus de sa bouche, depuis des années, mais le public anglais, si fidèle, était satisfait de la simple vue de sa vieille idole et ne lui ménageait pas les acclamations les plus enthousiastes.

Le samedi était consacré à la musique classique, « classical night » ; c'était la soirée des

Digitized by Google

longs concertos, des grands airs de Haendel ; le même public qui avait écouté, le mercredi, une fantaisie pour ophicléide sur *Her Majesty's ship Pinafore,* de Sullivan, assistait avec recueillement à l'exécution des symphonies les plus graves.

Le dimanche, jour du Seigneur qui, comme chacun le sait, n'aime pas la musique anglaise, relâche générale. (J'ai manqué de me faire écharper en Écosse, parce que je jouai du violon un dimanche). Tout le monde s'envole et s'éparpille hors de Londres, loin des fumées de charbon de la capitale. Un ami vient me chercher à l'hôtel et m'invite à faire avec lui la promenade de Gravesend, située à l'embouchure de la Tamise. Un bateau à vapeur, spécialement aménagé pour transporter le plus grand nombre possible d'excursionnistes, quittait à heure fixe Londonbridge. Le hasard voulut que nous hélâmes un cab dont le cheval poussif, chose rare à Londres, mit plus de temps qu'il ne fallait pour nous conduire à destination; bref, on

Digitized by Google

retirait les passerelles quand nous arrivâmes, et force nous fut de rester sur le rivage.

Le soir, ce même bateau, *La princesse Alice*, était coupé en deux par un charbonnier australien. Il y eut 700 noyés sur 750 passagers.

Digitized by Google

XVI

En passant un jour de flânerie devant les bureaux de la compagnie des Messageries maritimes, je me mis à lire une affiche annonçant, pour le 25 mai suivant, le départ de *l'Équateur* pour Lisbonne, Dakar, Pernambouc, Bahia, Rio-de-Janeiro, Montevideo et Buenos-Ayres. C'était trop tentant ; j'entrai retenir une place, et quelques jours plus tard, nous embarquions à Pauillac, mon violon et moi. C'était mon premier voyage sérieux. J'avais de charmants compagnons de route, le temps était magnifique. L'escale à Dakar fut un ravissement ; je voyais des pirogues, des noirs pour tout de bon ! un peu trop de soleil, par exemple. J'ai tout de-

Digitized by Google

suite compris les beautés de l'administration que le monde nous envie, en contemplant le marché de Dakar. Autrefois ce marché se composait d'un vaste bâtiment ombreux, paillote protectrice contre les rayons du soleil. Les vieilles négresses y fumaient leurs courtes pipes dans une fraîcheur relative, en vendant du poisson et des noix de kola. C'était scandaleux et indigne d'une colonie française! On démolit la paillote et on construisit sur son emplacement une halle en fer et en verre, de sorte que personne ne peut plus pénétrer dans le marché sans risquer l'immédiate insolation, et que les vieilles négresses, réfugiées sous des parapluies, cuisent au soleil *autour* du bâtiment neuf.

A Rio-de-Janeiro, nous trouvons déjà une température plus clémente. J'employai les trente-six heures que durait notre escale, à parcourir la ville et les environs avec le commissaire du bord, un garçon charmant qui avait une frayeur terrible des serpents. Quel admirable pays! Comme je voudrais y retourner et y

Digitized by Google

passer quelque temps! Grâce à un chemin de fer à crémaillère, nous pûmes monter au sommet du Corcovado, la montagne la plus élevée parmi celles qui entourent la baie unique de Rio. On y trouve un hôtel, un dîner confortable et un lit entouré d'une moustiquaire propre. Après le dîner, nous faisons une promenade dans les grands bois, mais le propriétaire nous court après pour nous rappeler à temps que nous ne sommes pas dans la forêt de Saint-Germain. Les lianes sont habitées par des serpents qui, attirés par la lueur d'une cigarette, se laissent choir sur le promeneur paisible. Mon compagnon tombait bien! Inutile de dire qu'il ne fut pas long à rentrer, ses rêves durent être peuplés cette nuit de zouroucoucous et de serpents-minute!

Je trouvai alors en Buenos-Ayres une très grande ville bâtie en forme d'échiquier, par « cuadros », carrés de maisons qui donnent à l'aspect général une désespérante monotonie. Un assemblage d'élégance et de saleté me paraît être la note dominante du pays à civilisation relative-

Digitized by Google

ment moderne. On y rencontre le jeune fashionable trop bien mis, aux bottines trop vernies, aux doigts trop bagués, et le gaucho sauvage, mangeur de viande séchée, venu en ville, du fond des pampas, pour acheter un couteau ou une selle. L'avenue de Mayo, qui traverse en ligne droite une partie de la ville, venait seulement d'être percée et n'était alors qu'une trouée à travers des maisons éventrées, des décombres, des amas de plâtre et de poutres. D'élégants candélabres éclairaient déjà ces horreurs. La rue Florida, rue étroite et sans caractère, qui est devenue, on ne sait pourquoi, le rendez-vous du high-life, est enjambée par une sorte de pont lumineux sur lequel est écrit en flammes de gaz une réclame : *Aqui se cura la sarna*, « Ici l'on guérit la gale ! » Les agents de la police (d'ailleurs admirablement faite) et les servantes, sont recrutés parmi les Indiens, les indigènes du pays ; gens petits, au crin raide, très bronzés, aux yeux retroussés à la chinoise, à la figure aplatie du Mongol. Ils ne se sont pas mélangés aux

Digitized by Google

conquérants espagnols. Ceux-ci, reniant leur ancienne patrie, ne peuvent même pas admettre qu'ils parlent espagnol : ils parlent « el idioma nacional ! » La ville, luxueuse par endroits, possède des quartiers non pavés, boueux, infects. Il y a de beaux hôtels, surtout dans les parages de Palermo, le simili Bois de Boulogne, planté uniquement de palmiers, mais combien de maisons basses, de rues sales ! Il y a des cercles, des journaux importants, des restaurants excellents où l'on mange de la très bonne cuisine française à laquelle s'ajoutent quelques plats du cru, tels que le tatou cuit dans sa carapace et mangé froid à la sauce mayonnaise ; les fruits sont rares, le gibier à plume foisonne.

Parti sans lettre d'introduction, sans connaître âme qui vive, il me fallut naturellement quelque temps pour forcer l'attention ou plutôt l'inattention générale. Grâce à des personnes de bonne volonté, dévouées, je parvins à me faire présenter à quelques personnalités haut placées et aux principaux musiciens de la ville. J'eus assez de

Digitized by Google

mal à me faire ouvrir les portes du monde musical. Apre au gain (on n'est pas à Buenos-Ayres pour s'amuser), il craint toujours de voir le nouveau venu s'installer dans le pays, d'une façon définitive, demander sa part du gâteau. Annonce-t-on un concert pour un jour déterminé, aussitôt un artiste aimé du public en donne un le même jour, ou bien c'est un des conservatoires qui donne le même soir une audition d'élèves et qui invite tous les amateurs de musique. Il faut louvoyer, éviter des écueils, ne froisser aucune susceptibilité, faire des visites sans nombre et surtout montrer ostensiblement son billet de retour, prouver d'une façon péremptoire que l'on est simplement de passage. Si avec cela vous avez du talent, de l'énergie, si vous ne *voulez* pas vous laisser rouler, si le change ne vous est pas défavorable, si les bruits de guerre avec le Chili n'accaparent pas l'attention générale, vous pouvez espérer ne pas perdre trop votre temps.

Digitized by Google

En somme, la musique n'est appréciée que par les colonies allemandes et anglaises ; elles ont leurs salles, leurs concerts particuliers. La colonie française, à part les exceptions qui confirment la règle, était loin de représenter, lors de ma visite, il y a quinzaine d'années, la fine fleur de notre pays. L'extradition n'existant pas encore entre la France et la République argentine, notre colonie était composée en grande partie d'aigrefins ou tout au moins de citoyens ayant de bonnes raisons pour mettre quelques milliers de lieues d'eau salée entre eux et la mère-patrie. Je retrouvai là bien des noms parisiens disparus du boulevard, à la suite de scandales divers, généraux impliqués dans des affaires de décorations, hommes d'affaires véreux, laissés pour compte de grands cercles, trop grands amateurs de jetons de nacre, etc. Dans ces conditions tout nouveau venu inspire une juste méfiance, et il est assez naturel qu'on le mette dans l'obligation de montrer patte blanche; on m'affirme que tout cela est changé depuis, tant mieux.

Digitized by Google

Les artistes de valeur sont rares; comme pianistes j'ai connu *del Monte*, déjà vieux, *Thibaud*, un des frères du violoniste, et surtout *Delgouffre*, qui a été pour moi un excellent ami et conseiller; c'est avec lui que j'ai donné mes concerts à Buenos-Ayres et dans quelques villes de province. *Diaz Albertini* tenait la corde comme violoniste, *Palmaerts*, qui dirige un des conservatoires de la ville, donnait quelques concerts avec orchestre, auxquels je pris part.

Les piastres, les sourires, les fleurs vont tous aux chanteurs. Il y a une fort belle saison théâtrale italienne, à laquelle les plus grandes célébrités européennes sont appelées à prendre part, grâce à d'irrésistibles arguments. Je trouvai le regretté Tamagno en tête de tous les grands noms des théâtres de Londres et de New-York. Ces représentations deviennent le « great event » de la courte saison d'hiver, c'est-à-dire des mois de juin, juillet et août, qui sont dans cette hémisphère les mois les plus froids, tandis que l'on grille en décembre, janvier et février.

Digitized by Google

Toute famille se considérant comme faisant partie du tout Buenos-Ayres se croirait déshonorée, si elle n'avait pas sa loge au théâtre Italien. Les places sont effroyablement chères ; aussi leurs prix dévorent-ils les économies des neuf autres mois de l'année. Un simple fauteuil d'orchestre coûte à l'abonné dans les cinq mille francs ! Mais que ne paierait-il pas pour faire partie de la fine fleur de la société argentine, pour regarder en musique les fort jolies femmes, trop couvertes de bijoux, trop parfumées, trop voyantes, et pour se faire admirer, lui, ses boutons de chemise, sa canne à pomme d'or, ses cheveux noirs à raie impeccable ! Les entr'actes se passent en visites, les *rrr* roulent, les éventails s'agitent avec grâce, l'abonné est dans son élément, dans le temple de l'ostentation. Demain il se retirera dans son estancia lointaine, au milieu des plaines infinies, tristes et sans caractère, les célèbres pampas trop vantés, pour faire une cure d'économie, recoudre les trous du portefeuille, en attendant le moment de ressortir

Digitized by Google

de sa chrysalide, beau papillon brillant et inutile.

L'Argentin aime Paris avec passion, mais non toutefois sans lui en vouloir un peu de ne pas laisser à Buenos-Ayres la première place parmi les capitales du monde. Ce sentiment se retrouve à chaque instant, quand un Argentin est mis en présence d'un Parisien. Il vous fera remarquer que l'avenue « de Mayo » est plus longue que l'avenue de l'Opéra, qu'il n'y a pas de palmiers au bois de Boulogne comme à Palermo. Il éprouvera même un certain sentiment de supériorité en constatant que le colonel de son pays porte six galons sur sa manche, tandis que son collègue français ne peut en compter que cinq!

Je ne voudrais pas quitter ce pays lointain sans mettre en garde les compositeurs exposés à se voir pillés sans vergogne et sans recours légal et possible. La propriété artistique n'est nullement sauvegardée, aucune loi ne la défend.

Digitized by Google

Ayant joué un soir en *bis* une berceuse de ma composition qui fit beaucoup d'effet, je constatai en rentrant qu'elle ne se trouvait plus parmi les autres morceaux. Quinze jours plus tard, elle s'étalait revêtue d'une jolie couverture à vignettes chez tous les marchands de musique; elle avait trouvé un nouvel éditeur à peu de frais.

Les virtuoses aussi doivent user de circonspection. Engagé, ainsi que *Delgouffre*, pour un concert à Rosario, notre impresario ne voulut-il pas me payer avec un « pagare », sorte de billet à ordre! Après une scène assez violente, je lui déclarai que je ne le quitterais que quand j'aurais touché mon dû en espèces. Je passai la nuit dans sa chambre. Le lendemain, voyant qu'il ne se débarrasserait pas de moi, il se souvint fort à propos qu'il avait de l'argent déposé à la banque. Je l'y accompagnai et lui fis mes adieux, après avoir touché quelques billets crasseux mais de bon aloi. Je n'ai pas vu une pièce de monnaie pendant tout mon séjour en Argentine;

Digitized by Google

il y a des billets de banque d'*un* centavo, le sou du pauvre. Ces billets sont des nids à microbes et devraient contaminer tout le pays, tellement ils sont crasseux, gras et dégoûtants; les sous de cuivre argentins ne se trouvent plus qu'en France, où ils font le désespoir des conducteurs d'omnibus et des ménagères distraites.

Le 14 juillet, je prêtai mon concours aux fêtes françaises qui motivent l'apparition de drapeaux tricolores à une quantité de fenêtres, chose flatteuse par elle-même pour notre amour-propre républicain si d'autres drapeaux de couleurs différentes ne se montraient pas également à dates fixes, les jours de fête nationale italienne, allemande, anglaise, etc., sans compter les fêtes du pays qui pavoisent toute la ville de blanc et de bleu. Ces fêtes françaises ne brillent pas spécialement par leur distinction. Après une visite officielle chez le ministre, la colonie processionne, drapeaux, fanfares, bannières en tête, et se tasse enfin dans un vaste hall qui sert d'ordinaire de lieu d'exposition et de vente

Digitized by Google

publique, pour y brailler *la Marseillaise* (en passant, comme partout, le temps qui précède le : « Aux armes, citoyens ! ») et pour avaler l'inévitable punch d'honneur poisseux. L'après-midi, concert français sous la direction du pauvre Ismaël, un transfuge de chez Colonne, dans un petit théâtre français (opérettes et mauvais vaudevilles) ; le soir, feu d'artifice, banquet populaire, re-*Marseillaise*, toute la lyre !

Un des membres les plus influents du comité des fêtes était vénérable de la loge franc-maçonnique. Peut-être me prit-il pour un F.·., ce qui n'est nullement le cas (il ne me posa du reste aucune question à ce sujet) ; n'empêche que, grâce à un certain mot d'ordre, j'eus l'agréable surprise de constater, au concert que je donnai quelques jours après les fêtes, la présence d'une quantité de compatriotes, tous les F.·. de la capitale. Mais les jours passent, le départ approche, de charmants amis français et belges me font les honneurs d'un banquet d'adieu... la cloche sonne, l'hélice se met en marche ; il faut

Digitized by Google

encore partir, tourner un nouveau feuillet, tiraillé entre le regret de quitter les uns et l'espoir de retrouver les autres. Vingt-quatre jours de mer, puis Paris, les leçons, le collier de misère...

Digitized by Google

XVII

L'Allemagne est de tous les pays celui où l'on broie le plus de musique, chacun sait cela ; les villes y possèdent une salle de concert avant d'avoir une crèche. La décentralisation a créé une quantité de capitales artistiques d'une égale importance, d'où il résulte qu'un auteur a le même intérêt à se faire jouer à Leipzig ou à Weimar, à Dusseldorf ou à Munich, tandis qu'en France toute œuvre donnée ailleurs qu'à Paris est considérée comme non avenue. De là l'effroyable quantité de nouveautés paraissant chaque année en Allemagne. Je crois cependant pouvoir affirmer que la valeur moyenne de toutes

Digitized by Google

ces productions est plutôt faible, et que le goût musical allemand me semble prendre une fausse route, bien différente toutefois de celle que suit une partie de notre nouvelle école française, route remplie d'ornières et de marécages, au bout de laquelle pourrait bien se trouver Bicêtre ou Charenton.

Le pays par excellence de la musique a perdu, sinon son amour de l'art, tout au moins beaucoup de ses belles traditions, et le respect dû aux œuvres des maîtres. Semblables aux estomacs fatigués qui, blasés par une chair trop bonne, trop copieuse, n'aiment plus que les mets compliqués, épicés, souvent malsains, les oreilles trop saturées de musique arrivent aussi à chercher des sensations nouvelles, obtenues en altérant les traditions, en changeant les mouvements, en un mot en dénaturant les œuvres.

L'Allemagne exporte actuellement des canons, des articles de Paris, mais aussi une quantité de chefs d'orchestre qui, pour se faire remarquer, pour étonner le public, cuisinent les sympho-

Digitized by Google

nies des maîtres classiques, en leur ajoutant des sauces de leur invention.

La recette est bien simple : ralentissez sans raison un certain nombre de mesures, précipitez-en d'autres, saupoudrez de points d'orgues inutiles, ajoutez un bouquet d'effets de mèches et de manchettes, servez chaud !

L'auditeur Gogo et Gaga déguste une ratatouille sans nom et sans forme, sorte d'arlequin tzigane, dans lequel surnagent quelques morceaux vaguement reconnaissables de la *Symphonie héroïque* ou de l'Ouverture de *Léonore*.

Ces commis-voyageurs en articles frelatés parcourent le monde, à la plus grande joie des *snobs*, ces éternels pervertisseurs du goût.

Elles sont loin, ces admirables exécutions d'antan dirigées par de Bulow, le grand disciple de Beethoven ! Strauss et Weingartner sont des compositeurs d'un grand mérite. Qu'ils présentent leurs œuvres avec la fantaisie la plus échevelée, rien de plus naturel ; mais au nom du ciel ! ne leur permettez pas de déranger les

Digitized by Google

œuvres sacrées, de transporter le tabernacle au Moulin-Rouge. C'est à quoi nous assistons chaque hiver.

Pourquoi ne se contente-t-on plus des saines traditions de Mendelssohn, qui était un grand chef d'orchestre, des Richter, des Bulow, des Reinecke, sous la baguette duquel j'eus l'honneur de jouer?

L'ancienne salle du Gewandhaus de Leipzig existait encore; c'était une salle peu élégante, construite en bois, toute en longueur, les auditeurs étaient assis de profil comme dans un omnibus, mais quelle admirable acoustique! Elle pouvait rivaliser à ce point de vue avec notre salle du Conservatoire, condamnée, hélas! à disparaître prochainement. Le public, très conservateur, de ces célèbres concerts, était, lui aussi, assez réfractaires aux œuvres nouvelles, mais les exécutions, dirigées par Reinecke, ne laissaient rien à désirer. Ces concerts du Gewandhaus étaient redoutables pour les solistes, ils étaient la pierre de touche d'après laquelle on évaluait le

Digitized by Google

talent de l'exécutant; ils ouvraient ou fermaient la porte de la réputation.

Tout opposé était l'esprit musical de la petite ville de Weimar, la petite capitale du petit grand-duché de Saxe-Weimar, le véritable berceau de la musique moderne allemande, la pépinière des pianistes du monde entier. Habitée une partie de l'année par *Liszt*, elle était une sorte de Mecque pour les jeunes musiciens, de même qu'elle avait été un centre littéraire, à l'époque de Gœthe et de Schiller.

Le défunt grand-duc *Charles-Alexandre*, beau-frère de Guillaume de Prusse, tenait à conserver à sa capitale le prestige artistique dû à ses illustres hôtes, mais s'il était le grand-duc de ses Etats, *Liszt* en était le roi.

J'ai eu la bonne fortune de pouvoir encore approcher du grand homme, d'être reçu chez lui. Rien ne peut donner l'idée du charme, de la haute distinction, de l'infinie bonté du maître, encore peu apprécié en France, où le gros public ne connaît guère de lui que ses agaçantes *Rapso-*

Digitized by Google

dies qui ne constituent pas plus la note dominante de son génie que les *Danses hongroises* tant serinées ne représentent un échantillon marquant de l'œuvre de Brahms.

Liszt, dont la grandeur d'âme était sans limites, a passé son existence à aider ses collègues, à faire leur réputation, à se créer des concurrents redoutables. *Tannhäuser* et *Lohengrin* virent le jour au théâtre de Weimar. C'est par centaines qu'il faudrait compter les œuvres montées à Weimar, grâce à l'influence du maître qui ne connaissait en art ni intérêt ni nationalité. Si l'*Oratorio* de Saint-Saëns, *Samson et Dalila*, a passé à l'Opéra, c'est à Liszt qu'on le doit ; il entrevit la possibilité scénique de l'œuvre et, pour s'en rendre compte, il la fit monter au théâtre ; la suite se devine !

Peu de villes offrent en temps ordinaire un aspect aussi provincial, aussi rentré, aussi silencieux que Weimar, qui ne possède ni industrie ni commerce importants. Les 28.000 habitants vivent groupés autour du château grand-ducal,

Digitized by Google

grande bâtisse sans style ni caractère. Quelquefois une voiture de la Cour, respectueusement saluée même à vide, trouble le silence des rues; c'est calme, engourdi, ennuyeux.

Dès l'arrivée de Liszt, la ville se transformait du tout au tout, elle devenait une ruche bourdonnante, des essaims de pianistes chevelus accouraient des quatre parties du monde, pour profiter des conseils du maître, qui ne faisait jamais payer ses leçons!

Une ordonnance de police défendait de jouer en laissant les fenêtres ouvertes; on avait constaté une sensible augmentation des cas de rage chez les chiens! Une activité fébrile remplaçait l'atonie précédente; partout on montait des œuvres nouvelles, au théâtre, à l'église; Lassen, le charmant compositeur, chef d'orchestre du grand-duc, était sur les dents. Mais l'amour de l'art réveillait toutes les énergies; l'orchestre donnait l'exemple d'un zèle inlassable; les chanteurs oubliaient d'être enroués! Liszt passait en souriant la revue de ses troupes, il était dans son élément.

Digitized by Google

Appelé de Paris, pour jouer à un concert de la Cour, juste au moment du *Künstlerfest*, fête musicale qui dure trois jours et a lieu chaque année dans une des six villes allemandes qui se partagent cette mission, j'arrivai, le soir de la première journée de ces fêtes artistiques, et je trouvai réunis à « l'hôtel de Russie » les interprètes et les membres de l'orchestre qui venaient de terminer leur rude besogne et se reposaient en buvant quelques chopes bien gagnées.

Voici quel avait été le programme de cette première journée : le matin, à la cathédrale, le *Messie* de Haendel sans coupures; l'après-midi, concert symphonique, 9e Symphonie, etc.; le soir enfin, au théâtre, la *Sainte-Elisabeth* de Liszt, en costumes.

La soirée tirait à sa fin lorsque Kömpel, le violon-solo, concertmeister de l'orchestre, vint me trouver chargé d'une mission, celle de me demander si, malgré les fatigues d'un long voyage, je consentirais à jouer un quatuor !

A une heure du matin, Kömpel, l'excellent vio-

Digitized by Google

loncelliste Grutzmacher, un altiste dont j'ai oublié le nom, et moi, nous attaquions bravement le 10e de Beethoven. Mes collègues avaient leurs instruments en main depuis neuf heures du matin !

Certes, l'amour de la musique existe toujours, et l'Allemand ne se passerait pas plus de son art favori que de sa boisson favorite; les concerts font rage, de nouveaux théâtres se créent (l'Opéra-Comique de Berlin); mais cette passion tient plutôt du glouton que du gourmet. Les oreilles des auditeurs absorbent indifféremment *Le Postillon de Longjumeau*, *Carmen*, *Le Crépuscule des Dieux*, *Jessonda*, *Les Huguenots*, *L'Ondine*, *Le Trompette de Säckingen*.

Oh ! ce *Trompette !* Il a été en grande partie la cause de la démission de Lassen, écœuré de constater qu'après plus de trente années d'efforts ininterrompus, de luttes ardentes, le goût du public en était arrivé à s'engouer de ce *Trompette* plus que de n'importe quel chef-d'œuvre. Ce ramassis de fades mélodies sentimentales, de romances pleurardes, motivait la création de

Digitized by Google

trains spéciaux qui amenaient, les soirs de représentation, une foule enthousiaste accourue d'Erfurt, d'Iéna et des environs. Jamais succès pareil n'avait été obtenu dans ce théâtre qui avait vu naître tant de grandes et belles œuvres !

Actuellement, Weimar est bien déchue; le grand-duc régnant abandonne les nobles traditions de ses aïeux et ne s'occupe que de chevaux. Lassen a suivi de près le maître dans la tombe ; l'impulsion a cessé, la ville de Gœthe, de Schiller et de Liszt n'est plus qu'une capitale insignifiante, sans vie et sans intérêt.

J'ai fait bien des tournées, donné bien des concerts en Allemagne, et j'ai toujours pu constater que le goût du public en général est loin de valoir ce que nous supposons : il n'est pas affiné. N'ai-je pas eu dernièrement à me gendarmer contre l'intrusion d'un *gramophone* sur le programme d'un concert où mon nom figurait ! Ayant offert de choisir entre le gramophone et moi, la mécanique disparut, mais je suis convaincu qu'on me trouva un bien mauvais carac-

Digitized by Google

tère, et que je passe encore pour un poseur.

Le public allemand respecte, certes, la musique classique la plus sévère, et s'intéresse aux œuvres modernes les plus avancées, souvent sans les comprendre, du reste ; mais il pousse vraiment l'éclectisme jusqu'à ses dernières limites, en admettant, avec la même facilité, les vieilleries les plus démodées, les œuvres les plus élevées et les banalités les plus désespérantes. Le virtuose chevelu sévit toujours, il continue à faire tourner la tête et battre le cœur des *Gretchen* trop sensibles aux arpèges, aux trilles et aux pizzicati. J'ai encore connu un *Posaunenvirtuos*, virtuose du trombone, et une bassetaille qui faisait courir le monde en annonçant qu'il chantait l'air du Grand-Prêtre de la *Flûte enchantée* « un ton plus bas » qu'il n'était écrit ! Les agences de concerts sont envahies par des milliers d'artistes en quête d'engagements, mais le métier devient de plus en plus difficile ; il faut avant tout se faire une réputation, et c'est à Berlin seulement que l'on peut l'obtenir ; non

Digitized by Google

pas que Berlin soit une ville plus musicale que bien d'autres, mais la mode le veut ainsi. Or les concerts y *coûtent* fort cher, car il y a longtemps que tout espoir a été abandonné de trouver un seul auditeur payant sa place. Tout le talent de l'impresario consiste à fournir aux artistes un public souvent récalcitrant quoique gratuit ; aussi les agences distribuent-elles des imprimés contenant le prix exact des concerts, prix qui varie selon la salle louée, selon que tel ou tel orchestre accompagne, prix toujours élevé, toujours ruineux. Une fois ce premier sacrifice fait, si les deux ou trois bonzes de la critique ont daigné parler de lui ou tout au moins citer son nom, le jeune artiste peut se lancer à la conquête des maigres engagements offerts par les sociétés musicales, les *Vereine*, les philharmonies, sociétés innombrables, chaque ville de l'empire en possédant plusieurs, mais sociétés encore trop peu nombreuses pour la quantité des pauvres artistes affamés qui se disputent ces cachets, tristes victimes de la pédale ou de la colophane.

Digitized by Google

XVIII

Puisque, contrairement à ce que je m'étais promis en commençant ces lignes, je viens de m'écarter du simple récit, pour faire l'école buissonnière à travers les sentiers épineux de la critique, puisque j'ai traversé la frontière, je me hâte de regagner la mère-patrie, en essayant de montrer où le bât la blesse à son tour.

Si l'Allemagne dégénère, à ce qui me semble, par pléthore, par suralimentation musicale, si elle souffre de dyspepsie, d'une indigestion de double croches, notre cas, notre maladie à nous Français, me paraît plus grave. Le besoin d'arriver quand même, de briller, d'être en vue, de gagner de l'argent, pousse les uns vers la folie

Digitized by Google

des grandeurs, les autres vers la folie des persécutions; le résultat est le même.

Les grandes idées d'égalité prônées par la Révolution sont de plus en plus en vigueur : le petit veut être l'égal du grand, le pauvre veut aussi être riche, avoir son automobile, sa loge à l'Opéra. Je souhaite à tous la réalisation de ce rêve ; mais si, avec de la chance, on peut arriver à faire du soixante à l'heure et à acheter une loge, il est plus difficile d'acquérir le goût musical contre de l'argent. Le nouvel arrivé peut être dépourvu de cette qualité, mais il ne veut pas en convenir, paraître moins malin que son voisin; aussi admire-t-il sans conviction, sur commande; il entre dans la famille des *snobs*.

La musique est atteinte d'un mal grave, elle a son microbe, son *micrococcus* qui, prolifique comme ses collègues, envahit peu à peu la victime, s'insinue entre les tierces et les quartes, démolit les robustes accords parfaits, ronge l'honnête dominante, pond des accidents dièses ou doubles bémols à tort et à travers, détruit les

Digitized by Google

mesures et fait enfin de la malheureuse une bouillie « modern style » sans fond, sans forme, sans valeur, sans agrément, consternation de l'auditeur sain d'esprit, gloire et œuvre du *snob* prétentieux, ignorant, poseur, nuisible et impuissant.

Le *snobisme* est une sorte de folie des grandeurs, une hypertrophie de la vanité.

Est *snob*, celui qui veut paraître comprendre, celui qui fait exprès de se pâmer, quand ses voisins se bouchent les oreilles, qui tombe en extase en entendant une note de cor bouché ou de trompette en sourdine. Est *snob*, celui qui trouve plus simple, n'ayant aucune éducation musicale à son actif, de cacher cette infériorité relative, en méprisant en bloc tout le passé, ce qui lui épargne la peine de le connaître, et qui emboîte le pas derrière ceux du dernier bateau, les plus contestés, parmi lesquels peuvent se trouver des gens de génie encore méconnus, mais gens que lui, *snob*, est le dernier à pouvoir découvrir.

La musique, plaisir de gourmet, était autrefois un art réservé aux grands de ce monde ; elle

Digitized by Google

demande une éducation affinée. Les régiments ne jouaient pas, sur le mail, des fantaisies avec variation obligatoire pour piston, à la plus grande joie du percepteur, de l'agent-voyer, de leurs dames et de leurs demoiselles. Des milliers de citoyens porteurs d'instruments de cuivre costumés en colonels péruviens, en mineurs ou en chefs de gare, n'envahissaient pas périodiquement des villes innocentes, dans le but de rapporter chez eux des prix d'éloignement ou de bonne volonté (de la part du jury), représentés par des palmes en simili-vermeil et des médailles en simili-bronze... Mais le roi avait ses violons, mais Bach était, à dix-huit ans, attaché à la chapelle de la Cour de Saxe-Weimar, à soixante, l'hôte vénéré du grand Frédéric ; mais Haydn était le compositeur attitré des Esterhazy ; mais Beethoven était pensionné par l'électeur Maximilien d'Autriche et par le prince Liebnovski !

Après la Révolution, la musique resta longtemps encore un art fermé au gros public. La

Digitized by Google

Carmagnole et la *Marseillaise* avaient, de leur côté, froissé les oreilles délicates des ci-devant. Il fallut la volonté opiniâtre d'Habeneck, pour ramener dans la salle du Conservatoire, récemment inaugurée, les amateurs encore récalcitrants. Bien des jabots furent taquinés, par des doigts impatientés, de pichenettes rageuses, lorsque ce vaillant chef imposa à son public les « incompréhensibles symphonies de M. de Beethoven ».

L'abonné d'alors était la contre-partie du snobisme actuel. Essentiellement conservateur, il regrettait la musique du bon temps ; il aimait à donner son avis, parlait de son expérience : « Plus de ces casse-tête, Monsieur Habeneck, écrit l'un d'eux, plus de ces symphonies, donnez-nous les *Moutons* de Martini ; une perle même petite est toujours une perle ! » Il lui fallait des bergeries, des douceurs, et il gardait rancune au brutal violon, d'avoir détrôné la douce viole. Toute œuvre puissante l'effrayait ; selon lui, l'admirable Alleluia du *Messie* « est un chant qui ne vient pas du cœur ! » Le *Psaume de Marcello* est

Digitized by Google

« détestable ». La *Symphonie Cantate* a épuisé ses facultés d'auditeur ; il réclame *Plaisir d'amour* ou *la larme* de Lafont !

L'exagération du piano était fort goûtée ; plus l'orchestre jouait doucement, plus l'abonné était satisfait, il dodelinait de la tête et disait à son voisin qui se plaignait de ne plus rien entendre : « Môssieu n'est probablement pas abonné ! » Tout ce qui le sortait de ses habitudes l'inquiétait. L'arrivée de deux harpes sur la scène du Conservatoire, harpes nécessaires à l'exécution du *Rouet d'Omphale* de Saint-Saëns, fit émettre à un des habitués cette curieuse remarque : « Voilà bien ces jeunes compositeurs, avec leurs instruments baroques ! »

La création et la vogue des concerts Pasdeloup plongèrent l'abonné dans le marasme. Il se croyait un être incontestablement supérieur, infaillible dans ses jugements ; aussi fut-il surpris, froissé, de constater qu'il pourrait exister de par le monde une autre opinion que la sienne. De conservateur qu'il était, il devint alors volon-

Digitized by Google

tairement arriéré, traitant de fous ou d'imbéciles tous ceux qui ne partagaient pas ses idées et ses goûts ; mais au moins il *aimait* quelque chose avec sincérité et connaissance de cause. La cohue nouvelle passa sur le corps de l'abonné, sans s'occuper de ses lamentations, pour se ruer boulevard du Temple, au Cirque d'Hiver. L'éducation musicale se faisait petit à petit, mais la transformation ne s'opérait pas chez tous de la même façon. Rapide chez les uns, elle était lente ou nulle chez d'autres. Tous voulaient cependant détenir la vérité, avoir raison ; de là luttes, batailles, enthousiasmes, colères. En somme, belle époque de passion.

Comme rien n'arrêtait la marche ascendante de la musique ; comme Saint-Saëns continuait à écrire des poèmes symphoniques, malgré les siffleurs ; comme Wagner soulevait des délires, malgré les protestations des chauvins et des marmitons, les incompréhensifs finirent par se dire qu'ils avaient peut-être tort, et qu'en continuant à vouloir marcher contre le courant, ils

Digitized by Google

risqueraient fort de passer pour des imbéciles! Cette pensée hanta douloureusement certains cerveaux de vaniteux; d'un bond, les malins sautèrent alors par-dessus leurs convictions ou leurs secrètes sympathies, et l'élan fut si vigoureux qu'ils tombèrent à l'extrême bout, à l'avant-garde, où grouillent pêle-mêle l'incompris, le toqué, le dévoyé, le monteur de coups, souvent le génie en herbe. Là, voulant se faire bien voir, le nouveau venu admire tout à tort et à travers, il se fausse le goût et les oreilles; il fait partie de l'armée des *snobs*.

Le *snobisme* n'est pas d'invention récente, il n'a même pas le mérite de l'originalité, car de tous temps il y eut des gens qui voulurent se faire passer pour des malins plus malins que d'autres malins, des gens qui chantèrent plus haut que leur lyre, qui coupèrent la queue de leur chien, et qui ne réussirent en somme qu'à rester de simples geais, malgré les plumes de paon dont ils s'ornaient pour la galerie; cependant jamais leur nombre ne fut plus grand, plus

Digitized by Google

envahissant que maintenant ; ils deviennent une menace, un danger, car le bon public commence à hésiter, à se demander s'il est toujours dans le vrai en cherchant dans l'art la joie la plus élevée, la consolation, l'enthousiasme, alors que le soi-disant connaisseur réclame tout ce qui lui paraît ennuyeux, laid, tout ce que Chabrier appelait : « la musique que c'est pas la peine », et méprise toutes les œuvres qui enfiévrèrent et embellirent sa jeunesse, qui l'initièrent à la contemplation de la beauté.

Il y a quelques années, le danger n'était pas grand ; l'armée des *snobs* n'était formée que d'une avant-garde composée de femmes à bandeaux plats, accompagnées de jeunes gens fatigués se donnant le nom d'esthètes, couples maigres et chevelus. Cette descente de la courtille d'un nouveau genre n'offrait prise qu'au ridicule, mais le besoin de parader, d'*épater* le bourgeois se répandit parmi les bourgeois mêmes, et les immortels principes aidant, tous les hommes devant être égaux, l'on vit des gens faits

Digitized by Google

pour métrer du calicot ou pour compter des pains de sucre, ce qui est parfaitement honorable en soi-même, trancher des questions artistiques, élever des idoles de leur cru, ou donner des coups de pieds d'âne à des réputations indiscutables.

On vit s'élever des chapelles ayant leur dieu spécial, leurs prophètes, tous adeptes de l'adoration, non mutuelle, mais personnelle, entraînant à leur suite d'impuissants arrivistes qui, ne pouvant percer la croûte de leur médiocrité par leur talent ou par de la patience, préfèrent prendre place dans les rangs des snobs lanceurs de poudre aux yeux, et glaner des miettes sous forme d'exécutions publiques dans lesquelles ils ne servent que de repoussoirs aux habiles chefs des nouvelles communautés.

Le grand mouvement wagnérien donna naissance au snobisme musical. Une fois définitivement classé grand homme, Wagner *devait* être compris de tous, comme si l'apanage du génie

Digitized by Google

ne consistait pas justement à n'être compris de prime abord que par des élus dignes de le comprendre. Tout le monde voulait être de ces élus, et cette présomption donna lieu à l'éclosion de stupéfiantes bêtises.

En 1893 eurent lieu à l'Opéra deux matinées dans lesquelles fut exécuté *l'Or du Rhin* accompagné sur deux pianos tenus l'un par Raoul Pugno, l'autre par Debussy. Ces auditions étaient précédées d'une remarquable conférence dite par Catulle Mendès, avec le talent qu'on lui connaissait. J'entendis une « belle madame » prononcer les mots suivants en quittant sa loge : « Comme c'est dommage que monsieur Wagner n'ait pas pensé à orchestrer tout ça ! » Quand les gens du monde s'en mêlent, à eux le pompon !

Lors des sublimes représentations de *Tristan*, dirigées par Lamoureux au Nouveau-Théâtre, je me trouvai un soir être voisin de fauteuil de deux messieurs, si bien mis ! De si belles bagues à tous les doigts caressant de si longues moustaches blondes ! Des yeux si suavement mornes !

Digitized by Google

oh ! combien !... Dès la première note, ce furent des exclamations, des pâmoisons, des adjectifs ruisselants d'inouïsme, des effondrements. Au milieu du premier acte, ils n'en pouvaient plus ; au second, ils reprirent des forces en dormant de tout cœur ; au troisième, ils avaient disparu !

Berlioz eut à son tour l'honneur contestable de la déification snobique, gare la réaction ! Actuellement, c'est *César Franck* qui détient le record, César Franck... et *Palestrina*, ou *Hucbald*, ou *Goudimel*, ou d'autres vieux pas *gênants*.

Le *snob* parisien mérite pourtant quelques circonstances atténuantes ; il se peut que, les oreilles fatiguées d'entendre toujours les mêmes œuvres (je parle du *snob* qui suit les concerts), il recherche des nouveautés, des impressions même désagréables, comme les palais blasés recherchent les brûlures du piment. Mais le mouvement a gagné aussi la province, le microbe y exerce également ses ravages, et véritablement

Digitized by Google

en ce cas il n'y a pas d'excuses possibles. Certaines villes ne possèdent que depuis peu d'années un orchestre admissible, le public commence seulement à être initié aux beautés des œuvres classiques ; mais le brave *snob* veille, dans la personne d'un président ou sous la forme d'une commission, il va plus vite que les violons ; avec une ardeur de néophyte, il élabore des programmes à l'instar des programmes parisiens, sans se soucier de la différence de l'éducation de la majeure partie des auditeurs encore incapables de s'assimiler déjà les œuvres admirables, du reste, des Franck, des d'Indy et d'autres compositeurs de haute valeur ; d'où affolement du goût du public qui prend sa revanche en acclamant un ténor de passage qui donne l'*ut* de poitrine, au risque de se faire sortir les yeux de la tête, et en se ruant au café-concert pour se remplir les oreilles d'une confiture de valse bleue, grise ou verte.

L'amateur capable de tenir convenablement une partie d'alto dans un facile quatuor de

Digitized by Google

Haydn ou de Mozart, se croit obligé de jouer les œuvres les plus modernes dont il ne peut faire une note ; d'où admiration factice, mensonge, pose, *snobisme*.

Si l'honnête père Bach revenait sur la terre, comme il chasserait tous ces vendeurs du temple, comme il les pulvériserait en leur lançant ses œuvres complètes à la tête ! L'horizon musical devient de plus en plus sombre ; il faudrait une nouvelle révolution pour rétablir l'ère du bon sens, pour enrayer ce besoin de paraître, pour faire renaître la sincérité ; et alors, comme nous faisons tout en France avec excès, peut-être nos fils verront-ils triompher à nouveau les *Moutons* de Martini ou les *Plaisirs d'amour*, ce qui serait tout aussi stupide.

Digitized by Google

XIX

« Comment ? Au Transvaal !

— Oui, au Transvaal.

— Mais pourquoi faire ?

— Pour y donner des concerts, pour voyager, pour voir du nouveau.

— Mais vous n'y pensez pas ! Ce doit être un pays sauvage, inculte. Enfin, puisque vous êtes décidé, envoyez-nous des nouvelles d'Amérique !

— Pardon, d'Afrique.

— Ah ? Ça ne fait rien. Allons, bonne chance, rapportez beaucoup de pépites ! »

Tel fut, à quelques variantes près, le dialogue qui se répétait une douzaine de fois par jour, pendant le mois qui précéda mon départ. Le

Digitized by Google

Parisien, peu instruit en géographie, du moment qu'il s'agit de pays plus lointains que le Parc des Princes ou Courbevoie, confondait le Transvaal avec le Klondike, à cause des mines! C'était avant la guerre anglo-boër, peu de mois, hélas! Et puis, c'est si loin de la Madeleine!

Depuis quelque temps, j'étais hanté par l'Afrique du Sud; j'avais lu tout ce qu'on pouvait lire à son sujet; je savais que des artistes sérieux tels que Mme Norman-Neruda et son mari le pianiste Charles Halle, que Remenji, que Mme Albani y avaient fait de fructueuses tournées. J'étais persuadé qu'il y avait dans ces pays neufs et riches de quoi utiliser mon activité un peu trop réduite à Paris à celle d'un écureuil en cage. Connaissant l'Europe à fond, une première fringale de voyage m'avait déjà poussé à visiter une partie de l'Amérique du Sud; cette fois j'étais attiré par le continent noir à peine entrevu à Dakar. Bref, le 26 mai 1899, je me trouvais sur le quai de la gare du Nord, où mon camarade de voyage, le pianiste Fernand Lemaire, vint me rejoindre;

Digitized by Google

nous cherchions à nous caser tant bien que mal dans le train bondé de voyageurs, lorsque j'aperçus la chevelure d'Absalon, le nez de Déroulède, les moustaches de d'Artagnan, surveillant avec des anxiétés de mère la mise au fourgon d'une superbe boîte à violoncelle. Ce ne pouvait être que l'ami *Hollmann*, l'homme le mieux vu de la Compagnie du Nord, après le baron de Rothschild. Un instant après nous sommes enfermés tous trois dans un coupé-lit réservé, où nous nous livrons à la plus folle gaieté. A Boulogne, nous trouvons une mer plutôt marâtre; Lemaire pâlit et se cramponne. « Es-tu malade? » « C'est le déjeuner d'Amiens qui ne passe pas! » Il ne passe bientôt que trop, le misérable. Nous rions de plus belle; à Londres, nous faisons scandale. Tant pis, nous sommes bien portants, solides, et nous partons demain pour l'inconnu. Vive la joie!

Le lendemain, en effet, nous montons à Southampton à bord du *Norham Castle* de la *Castle*

Digitized by Google

line. Une heure après, nous descendons majestueusement la large baie aux rives ornées de châteaux et de villas, nous longeons la verdoyante île de Wight, et nous entrons enfin dans la mer véritable, sensiblement adoucie depuis la veille, pas assez cependant pour éviter un va-et-vient de cuvettes portées par des employés ou *stewards*, dont quelques-uns ont une lyre brodée sur la manche ; cette lyre m'intriguait.

A six heures, un des *stewards* ainsi lyré monte sur le pont et pousse à trois reprises différentes une sonore fanfare de piston qui évoque chez moi de vagues souvenirs de fêtes de Neuilly, de Folies-Bergère, de Bayreuth ! Que veut ce piston en face de l'immensité? Tout simplement prévenir les passagers qu'il est temps d'endosser le *smoking* pour les uns, le corsage échancré pour les autres, afin de paraître en tenue correcte dans la grande salle à manger toute brillante d'electricité, d'argenterie et de fleurs. Trois fois par jour, cet excellent piston réunira autour des mêmes tables une soixantaine de voyageurs

Digitized by Google

affamés par le grand air. Au bout de peu de jours, il n'est plus question de mal de mer, plus de chaises vides, on a pris contact, les groupes sympathiques se sont formés.

Lemaire se taille un succès personnel dans le salon des dames muni d'un piano (à queue, s'il vous plaît), sur lequel il soupire des nocturnes et tonitrue des rapsodies. Une dame âgée fend le groupe des admiratrices et profite du moment où l'artiste éponge la noble sueur de l'inspiration, pour lui dire d'une voix douce : *Now play us William Tell!* Lemaire, qui ne parle pas anglais, ne comprend pas qu'on lui demande de « jouer Guillaume Tell », il salue, sourit et sort. Cette demande sera répétée journellement et avec le même résultat, à ma très-grande joie.

Le soleil profite de la permission d'être tropical, aussi les ponts se couvrent-ils de toiles protectrices qui enveloppent tout le navire et lui donnent l'aspect d'une grosse côtelette de veau

Digitized by Google

en papillote. Pour éloigner l'ennui, on organise des réjouissances sportives, courses d'obstacles, prix de disque et de palets ; le pont n'est plus qu'une arène grouillante d'une foule revêtue de flanelles multicolores. Après trois journées entières consacrées aux matches les plus divers, les fêtes se terminent par une distribution de prix solennelle présidée par le capitaine, et par un dîner de gala suivi d'un concert, suivi lui-même d'un bal. Les *stewards* lyrés forment un orchestre, ma foi, très acceptable, composé de plusieurs violons, d'altos, de violoncelles, de deux contrebasses, du fameux piston, d'une flûte, d'une clarinette et d'un ophicléide. C'est le sommelier qui dirige. Jusqu'au matin tout le monde danse et s'amuse, les dames en décolleté, les messieurs en habit, tandis que deux gentlemen américains, improvisés barmen, fabriquent avec art des cocktails inédits, terribles sous une forme suavement inoffensive.

Pendant le dîner, un incident. L'hélice qui

Digitized by Google

accompagne les conversations et les bouchons de champagne de sa pédale invisible, ralentit son mouvement et finit par s'arrêter tout à fait. Inquiétude générale, la salle est désertée, tout le monde est sur le pont... Quoi? Que se passe-t-il? Il fait encore un peu jour, ce qui permet d'apercevoir un petit voilier faisant des signes de détresse. Un maigre canot s'en détache et nage vers notre monstre tout trépidant d'étonnement d'être forcé de s'arrêter ainsi en pleine mer. Le petit canot disparaît dans des vallées, grimpe sur des voûtes et finit par nous accoster. Ce sont des Espagnols partis du cap Blanco pour Ténériffe ; une tempête les a privés de leur boussole et d'une partie de leurs vivres, ils errent depuis quinze jours sur l'océan! Une demi-heure plus tard, l'obscurité nous empêchait de les voir; que seraient-ils devenus?

Notre bon capitaine Rendall, malgré la réputation qu'ont les Anglais de ne pas être très compatissants sur mer, leur donne la direction et fait descendre par des cordes des provisions,

Digitized by Google

conserves, biscuits, deux tonnelets d'eau, etc. Les voyageurs envoient des cigares. Les pauvres êtres, hâves, mais heureux maintenant, disparaissent bientôt dans le noir ; le dîner reprend de plus belle et ce petit coin de drame devient un motif *so exciting !* de conversation générale !

Les jours passent, la chaleur diminue ; l'existence insouciante, sans journaux, continue, réglée par les sonneries du piston et par la périodique mélancolie des dimanches anglais qui jette sur tout le bateau la poussière grise de l'ennui. Les romans et les magazines font place à la Bible, les valses aux psaumes chantés si faux !

Dans deux jours nous arrivons au Cap, la cordialité des relations diminue, chacun repense à ses affaires en bouclant sa valise. Nous avons à bord des officiers, jeunes gens charmants qui vont rejoindre leurs garnisons à Ladysmith, à Pietermaritzburg. Où sont-ils maintenant ?

A cinq heures du matin, le *Norham Castle* se

Digitized by Google

range définitivement contre le quai des docks de Capetown. Il fait un temps affreux. Une foule de nègres lamentablement boueux envahit le pont si net d'habitude, et en fait aussitôt un cloaque. Quelques coups de poing accompagnés de jurons bien anglais, résultat de mon éducation londonienne, me font rentrer en possession de nos bagages, et nous parvenons sans encombre à l'hôtel, après un court arrêt à la douane, pour la forme. La pluie tombe avec rage, on n'y voit goutte ! Le voilà bien le soleil d'Afrique ! Nous nous risquons quand même dehors, mais impossible de se rendre compte de quoi que ce soit. Si on lève les yeux, c'est une cataracte en pleine figure et l'on risque d'enfoncer jusqu'aux rotules dans une boue rougeâtre et gluante, d'autant plus que nos jambes, déshabituées du sol immobile, ont des velléités d'indépendance qui doivent nous faire ressembler à un couple d'ataxiques.

Eclaboussés, inondés, imprésentables, nous rentrons donc à l'hôtel ; à demain courses et

Digitized by Google

visites ! Je profite de ce repos forcé pour me renseigner sur la situation, en parcourant les journaux. Elle n'est pas rassurante, la situation, elle est même déplorable ! Je savais bien, avant de quitter la France, qu'il y avait un cheveu dans les affaires de l'Afrique du Sud, mais des gens bien placés m'avaient affirmé que le tout se résumerait en un coup de Bourse, un bluff de manieur d'or.

Il paraît que c'est beaucoup plus sérieux ; on attend de jour en jour un ultimatum. En une semaine, six mille personnes, femmes et enfants, ont quitté Johannesburg pour se réfugier dans les colonies anglaises. Allez donc jouer des sonates dans ces conditions !

On m'assure pourtant que cela peut encore s'arranger. Si le monocle de Chamberlain lance des éclairs, leur éclat est atténué par le sourire de lord Salisbury ; *l'oncle Paul*, comme on appelle Kruger, et ses bouviers, seront bien obligés de s'incliner, et la formidable Albion aura une fois de plus intimidé le monde en mon-

Digitized by Google

trant ses longues dents entre lesquelles pointent des gueules de canons chargés à la lyddite.

Le lendemain, un délicieux rayon de soleil me fait courir à la fenêtre, au risque d'offusquer les passants par la légèreté de mon costume ! Quel changement d'aspect ! Le temps est bleu, lumineux, la « Montagne de la Table » étale son immense plateau ; « la Tête du Lion » dessine sur le ciel pur son majestueux profil et porte à la hauteur des narines un léger nuage, tel un fin mouchoir de batiste, seul indice des ondées de la veille. La ville se réveille à peine à l'ombre de ses gardiens géants ; au loin, la mer scintille, caressée par la brise matinale.

Qui parlait donc de difficultés, de découragement ! Il fait clair, doux, l'air entre à flots par la fenêtre ouverte, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Je tambourine à la porte de mon compagnon. Encore quelques instants nécessaires à une apparition décente, et je vais vous le présenter :

Digitized by Google

Lemaire, *Fernand*, remarquable pianiste bientôt célèbre pour sa jolie voie de ténor. Né à Reims, de parents aisés, quoique honnêtes, mais sans attache aucune avec le monde des arts ; un courant d'air déposa sur lui, encore tout jeune, le microbe de la musique, qui le contamina au point de lui faire remporter, à l'âge où les enfants jouent au cerceau, un brillant 1er prix au Conservatoire de Paris. A fait depuis, et même depuis ce voyage en commun, des progrès qui l'ont classé parmi les meilleurs pianistes-chanteurs.

Au physique : assez petit, les traits fins, dépourvu de moustache et de barbe, cheveux nombreux, blonds et bouclés au besoin.

Signes particuliers : ne sort jamais sans gants et porte des chapeaux trop grands, des redingotes trop longues et des cannes trop hautes.

Etant de mon côté grand, large d'épaules, barbu, nous formons un couple d'inséparables peu banal.

Digitized by Google

Les boutiques ouvrent à peine. Nous coudoyons des nègres aux chapeaux inénarrables, des Indiens coiffés de turbans, roulant des yeux blancs dans une figure maigre, la bouche sanglante de bétel, la foule des métis passant des tonalités de café au lait clair à celles du tan le plus noir, des Anglais matineux, courte pipe au bec, complets à carreaux, bottines jaunes, Anglais d'Oxford Street, des policemen. Au milieu des rues stationnent des cabs capotés de blanc, des tramways électriques.

Nous nous rendons chez le principal marchand de musique, qui nous explique que le moment est aussi défavorable que possible pour les concerts, la saison théâtrale absorbant tout l'élément musical de la ville. Je vois en effet des affiches annonçant des représentations du *Tannhäuser*, des *Pagliaci*, de *Lucie*, de la *Cavaleria rusticana*, de *La Fille du régiment*. Bref, l'honnête commerçant nous conseille de reprendre le premier bateau, ou bien, si nous voulons risquer la partie, de filer le plus vite possible sur Johan-

Digitized by Google

nesburg, quitte à revenir au Cap au retour, une fois la situation politique calmée et la saison théâtrale terminée. — Première douche !...

De là, visite au Consulat de France, tout au bout de la ville, dans un faubourg. J'entre, tenant en main une chaude lettre de recommandation... Le consul est en congé. — Deuxième douche !...

Nous rentrons à l'hôtel pour le lunch ; là, nous retrouvons quelques passagers du *Norham* ; tous sont consternés. Il paraît que cela ne va pas mieux dans leur *partie* que dans la nôtre... Bast ! nous noyons nos peines dans quelques bouteilles de vin du Cap, en trinquant à une meilleure chance, à un revoir problématique. Les uns retournent de suite en Europe, les autres partent pour la Rhodesia ou le Bechuanaland. Quant à nous, Lemaire et moi, le train nous emportera le soir même et nous déposera dans trois jours à Johannesburg, quoique le retour me paraisse problématique, car si la guerre éclate pendant notre séjour là-haut, les

Digitized by Google

communications seront certainement interrompues. Bah ! A la guerre comme à la guerre !

La gare de Capetown ressemble à toutes les gares anglaises. L'extérieur est d'un bel effet, mais l'intérieur, en bois, est tout enfumé par l'haleine des locomotives. Elle est remplie d'une foule bariolée ; des soldats, jugulaire sous le nez, bombent leurs torses rouges ou kaki ; des boutiques de journaux exposent la caricature grossière de Kruger ; des *barmaids* blondes tournent des robinets en levant le petit doigt.

Nous prenons place dans un wagon peu élégant, mais confortable. Chacun a son lit, moyennant la faible redevance de deux shillings six pence (un peu plus de trois francs) pour tout le voyage — trois nuits — soixante-deux heures.

La machine, précédée d'un énorme chasse-pierre, attend, haletante, le signal du départ. Nous nous réjouissons déjà à l'idée d'être seuls ; les portières se ferment, lorsque pénètre dans le compartiment un homme énorme, barbu jus-

Digitized by Google

qu'aux yeux, propriétaire d'une paire de grands pieds chaussés de grandes bottes, d'un sac de voyage en tapisserie, et d'un fusil renfermé dans une gaine de cuir. Notre trouble-fête s'étale tout de son long sur la banquette, non sans avoir tiré de sa poche une grosse pipe, une grosse blague, et se met à remplir, consciencieusement béat, l'atmosphère d'une fumée telle que Lemaire me fait l'effet d'un tout jeune abbé au milieu d'un nuage d'encens. Dans le compartiment voisin on mène une vie infernale en vidant des bouteilles de whisky, l'alcool que l'on retrouve dans le monde entier, partout où le sol porte l'empreinte d'une botte anglaise. Il paraît que ces fêtards sont des Boërs, comme notre compagnon de route ; je l'apprends, le lendemain, en causant avec lui dans un langage moitié anglais, moitié allemand. Ce très brave homme a, par exemple, deux défauts, celui de poser ses énormes chaussures sur la table qui tient le centre du compartiment, et celui de cracher au hasard, à droite, à gauche ou en l'air. Il a été au Cap,

Digitized by Google

pour y acheter des graines nécessaires à ses cultures, et un fusil en prévision d'événements possibles.

Malgré le tapage des voisins de plus en plus gais et les ronflements de notre Boër, nous nous endormons du sommeil du juste, tandis que notre train grimpe, contourne des montagnes, abandonne les contrées civilisées, plantées et semées, pour gagner les solitudes, le *veldt*, immenses espaces entourés de monts rocailleux et pelés, repaires de reptiles, de fauves et d'aigles, seuls maîtres de ces pays désolés.

Pendant trois longues journées passées la majeure partie du temps sur la plateforme du wagon, je contemple ce paysage monotone. Partout la couleur rouge domine, rouges les rochers, la terre, le sable. Le soleil couchant vient ajouter sa symphonie rouge, c'est une fournaise, une incandescence. La nuit seule parvient à éteindre le brasier au milieu duquel, petite salamandre noire, notre train serpente, monte toujours en crachant de la fumée.

Digitized by Google

Le lendemain de notre départ, après avoir traversé le pont métallique jeté sur le fleuve Orange, nous sommes sur le territoire de l'ex-Etat libre. Le pays est moins désolé, les rochers font place à des pâturages, des troupeaux d'autruches au cou bleuâtre fuient devant notre locomotive comme des poules. Nous apercevons de grands chariots boërs, traînés par huit paires de bœufs aux grandes cornes, avançant au pas vers des destinations souvent très lointaines.

Le soir, arrêt à *Bloemfontein*, la capitale de l'Etat libre d'Orange. En même temps que nous, mais venant dans le sens contraire, arrive un train composé d'un wagon luxueux dans lequel se prélasse tout seul un gros homme barbu, M. *Steijn*, le président de la République, qui vient de conférer à Prétoria avec son collègue du Transvaal, *Kruger*.

Nous sommes accueillis par un atroce charivari : c'est l'Armée du Salut qui sévit dans la gare et fait des prosélytes à grand renfort de grosse caisse. Je retrouve les mêmes pauvres

Digitized by Google

jeunes filles vêtues de bleu, coiffées de chapeaux Helyett, qui vendent sur le boulevard les numéros du journal *En avant*; elles sont accompagnées d'hommes de mauvaise mine, coiffés de casquettes rouges, qui font un vacarme étourdissant pour attirer l'attention du public qui me paraît plutôt indifférent.

Le lendemain, arrêt à la douane du Transvaal, pas pour rire, celle-là. Chaque voyageur passe séparément dans les mains d'employés polis mais méticuleux, qui le tripotent et le tâtent en tout sens. Mon revolver inoffensif (il n'a jamais été chargé) donne lieu à une vive discussion; on veut me le confisquer ou du moins me le garder jusqu'à ce que je repasse la frontière; je proteste, ne sachant pas par quel chemin je reviendrai; enfin je rentre en possession de l'objet, grâce à ma carte de correspondant du *Figaro*. Mon pacifique violon qui, dans son enveloppe de cuir, offre une vague ressemblance avec un fusil dans sa gaîne, excite à son tour la méfiance. Tout se termine à souhait, et nous

Digitized by Google

remontons dans le train qui roule maintenant à plat dans des déserts de sable rouge. Nous sommes à dix-huit cents mètres de hauteur ; l'air est d'une pureté idéale. Si l'or n'avait pas été découvert dans ce sol couleur de sang, la solitude des grands plateaux transvaaliens ne serait encore troublée que par le bond des antilopes et les cercles majestueux des grands aigles. Une fois l'homme à la piste de l'or, tout change. Le *Rand*, ce vaste territoire aurifère, n'était traversé que par de rares chariots boërs ; à présent, une vie intense, une véritable fourmilière humaine agite ces anciennes solitudes. Des hommes de toutes les nationalités, de toutes les races, sont arrivés dans cette contrée. Des milliers de nègres ramassés aux quatre coins de l'Afrique, quittent leurs villages (leurs *kralls*), leurs cases, leurs femmes, descendent sous terre, quelquefois à huit cents mètres, respirent un air raréfié, se laissent parquer dans des *compounds*, comme les bestiaux, pour rapporter, monnayées, quelques parcelles de l'or qu'ils extraient...

Digitized by Google

quand ils ne meurent pas poitrinaires à l'hôpital.

Le train longe maintenant la succession ininterrompue des mines qui se suivent en ligne droite, au nombre de cent cinquante environ. Plus nous approchons de la capitale de l'or, plus l'intensité du travail paraît augmenter. Les pilons qui broient la dure pierre blanche dont on extrait l'or par des procédés chimiques, font un formidable bruit de mâchoires ; des jets de vapeur fusent de toutes les fissures, des puits pénètrent dans le sol, tandis que des centaines de cheminées souillent la pureté bleue du ciel de leurs vomissements de charbon. Des nègres nus s'agitent dans cet enfer, usine longue de trente kilomètres, laboratoire de la cupidité humaine.

Encore quelques stations de plus en plus rapprochées, portant des noms de mines connues, comme on passe en Bourgogne devant les noms de crus célèbres, et nous entrons dans *Parkstation,* l'élégante gare centrale, en fer et en ver-

Digitized by Google

rières, où l'on trouve des cabs, le long des trains, comme à Londres, des omnibus d'hôtels, comme en France, des chasseurs polyglottes à casquettes dorées, comme en Suisse.

Nous étions arrivés à Johannesburg, exactement vingt-deux jours après avoir quitté Paris.

Digitized by Google

XX

Johannesburg, la ville de Johann !

Quel Jean a bien pu donner son nom à ce temple du veau d'or, à cette Mecque de la spéculation, à ce beau champignon vénéneux poussé comme par enchantement dans un désert de sable ? Entassement de palais, de bâtiments à coupoles et à clochers, de boutiques dignes de Regent-Street et de la rue de la Paix, de banques, d'agences, de théâtres, de prisons, d'innombrables bars, d'élégants restaurants. Au centre : la Bourse.

L'habitation du milliardaire touche à la masure sordide construite en boîtes de conserves ; la chaussée n'est pas encore pavée et les

Digitized by Google

pieds s'enfoncent dans une lamentable épaisseur de poussière ou de boue, selon le temps.

Dans Commissioner-Street, l'artère principale de la ville, c'est un mouvement incessant de voitures, de tramways et de rikshahs, voiturettes à deux roues traînées par de grands diables noirs, de robustes Zoulous au chef orné de perruques de crin blanc, de cornes noires, de panaches de plumes. Des chariots boërs chargés de légumes arrêtent la circulation ; des cavaliers, des bicyclettes, la foule européenne cosmopolite, puis les colorés, Indiens, coolies ; enfin la triste tourbe noire à peine sortie de l'esclavage, tendant le dos à toutes les lanières, n'ayant aucun droit, aucun nom, aucun état civil, ne pouvant ni marcher sur les trottoirs, ni monter en tramway, ni sortir après neuf heures du soir sans un permis écrit et signé par le maire, le *boss*. Les Européens vivent en général à l'anglaise : ils ont leur bureau en ville et leur habitation en dehors, dans les quartiers bas et boisés de *Dornfountain,* ou sur le plateau élevé de *Belgravia*.

Digitized by Google

En s'écartant de la ville et des régions minières, le promeneur ne trouve plus que le désert rouge, de vagues ornières tracées par les roues des chariots, des poteaux télégraphiques et des carcasses de chevaux ou des mulets abandonnées au bec des vautours.

Une fois les bureaux fermés, les rues se vident comme par enchantement. L'électricité répandue à profusion n'éclaire plus que des avenues désertes au milieu desquelles les petites lanternes de couleur des rikshahs, en quête de clients nocturnes, font des taches mouvantes de lucioles.

Johannesburg est une ville de travail et de plaisir. En temps ordinaire, quand les affaires marchent, le mouvement de l'argent est considérable, la notion de sa valeur n'existe plus, c'est une orgie de dépense ; les artistes gagnent des fortunes.

*M*me *Albani*, bien qu'ayant dépassé l'âge incertain, a trouvé moyen de piquer deux cent mille francs à la pointe de ses notes aiguës. *Rememji*, le violoniste tzigane à la figure d'abbé, séjourna

Digitized by Google

trois années en Afrique du Sud. Des troupes théâtrales de huitième ordre font salle comble ; les *barmaids* portent des diamants aux oreilles.

Hélas ! tout est bien changé ! La peur, la consternation règnent en maîtresses ; toute l'attention est portée sur Chamberlain et sur Kruger ; la cité se vide ; restent seuls les hommes obligés de monter la garde auprès du coffre-fort.

La colonie française est la plus brave ; contrairement à celle de Buenos-Ayres, elle est formée vraiment d'une élite de gens du monde et de commerçants. Elle est encore presque au complet, quelques dames n'ont même pas fermé leur salon.

N'empêche que je n'étais pas sans inquiétude, d'autant plus que je voyais diminuer chaque jour la caisse de l'association Viardot-Lemaire sans compagnie.

Munis de mes lettres de recommandation, nous quittons l'hôtel *North-Western*, et nous voilà déambulant par la ville, en file indienne, moi en avant, gros Don Quichotte, masquant

Digitized by Google

de la hauteur de ma taille et de la largeur de mes épaules le grand chapeau et la longue redingote du petit Lemaire-Sancho.

Dans Commissioner-Street, une main se tend vers moi, et je reconnais avec joie une connaissance parisienne, Georges Aucoc, à la tête d'une succursale de son père, le grand bijoutier de la rue de la Paix. Commerçant doublé d'un artiste de talent (il possède une charmante voix de baryton), son concours précieux ne sera pas le moindre attrait de nos concerts, de même que sa connaissance parfaite de la société de Johannesburg facilitera sensiblement nos débuts.

Mis en rapport par l'obligeante maison Pleyel avec son représentant Mackay qui se charge de l'organisation de nos concerts, nous donnons notre première audition, le 24 juin, dans la grande salle de la loge maçonnique où ont lieu toutes les réunions *selects*, et le succès artistique et pécunier dépassant de beaucoup notre attente, nous en annonçons de suite un second. Entre temps, nous faisions la connaissance des notabi-

Digitized by Google

lités de la charmante colonie française. Grâce à l'ami Aucoc, dont nous étions devenus les hôtes, dans sa villa de Belgravia, et à notre aimable consul M. Colomiès, toutes les portes s'ouvrirent devant nous. La colonie allemande, toujours accueillante pour les artistes, s'en mêla aussi; les Anglais, attirés par la grosse caisse de journaux savamment jouée sous forme de biographies, de portraits, d'interviews, etc., suivirent le mouvement, de sorte que notre arrivée devint l'événement du jour, primant l'affaire Dreyfus dont le monde entier s'occupait, et même l'installation d'un cirque américain. Nous remportions une victoire éclatante sur des éléphants savants, comble de la gloire pour des artistes!

Un chef d'orchestre suédois, M. Himmelstjerna, le Colonne de Johannesburg, nous engagea trois dimanches de suite; nos affaires allaient donc pour le mieux.

C'était le plein hiver, fin juin; de grandes rafales de vent élevaient des trombes de sable rouge et égrenaient en pluie molle les boules

Digitized by Google

laineuses des mimosas. Nous courons le pays dans la petite voiture d'Aucoc conduite par le brave Tom, un Basuto de race pure, qui devait mourir peu de mois après, victime de la guerre.

Drôle de corps, ce Tom, qui devint mon professeur de langue noire! Je lui demandais par exemple le nom d'un objet en touchant cet objet du doigt et en prononçant son nom en français; il me le nommait à son tour en basuto. Le lendemain, ce mot était sorti de ma mémoire, mais Tom se souvenait fort bien du substantif français qu'il me répétait en montrant de contentement toutes ses dents blanches. Il est vrai que le basuto n'est pas commode. Le chapeau, par exemple, se dit : *Isinncôco*, le premier *c* est plutôt un claquement de langue; on a beau connaître ses racines grecques et latines, ce n'est pas facile à retenir.

Dans la journée, je passe la majeure partie du temps à visiter la ville sous tous ses aspects. Un jour c'est une descente dans la *Ferrera* ou dans

Digitized by Google

la *Robinson,* mines situées dans la ville de Johannesburg même, où l'on me fait voir les cuves de mercure et les effarantes provisions de cyanure de potassium ; ou bien j'assiste à une séance du tribunal. Très curieux, le juge en simple veston perché sur un siège élevé couvert d'une sorte de ciel-de-lit en reps vert, la guérite du témoin, généralement un pauvre nègre flanqué d'un interprète chargé de traduire en hollandais de bizarres langages agrémentés de claquements de langue, pauvre diable noir emprisonné en même temps que l'accusé, pour l'avoir sous la main. De là ces longues processions de nègres qui traversent la ville, sous la garde de policemen armés, pour se rendre de la prison au Palais de Justice.

Une autre fois, c'est une excursion avec le principal détective de la ville, un petit Danois terrible d'audace et de malice. Il s'agit de prendre sur le fait des buveurs de boissons illicites, car il est expressément défendu de vendre aux nègres des boissons alcooliques. Ces affreux

Digitized by Google

alcools leur sont vendus des prix fous par des marchands juifs polonais, les mêmes au physique que l'on rencontre à Wilna ou à Dunabourg, revêtus des mêmes houpelandes crasseuses, des mêmes casquettes recouvrant des bouclettes tombant en *repentirs* devant les oreilles, des mêmes bottes éculées. Ils circulent dans de misérables carrioles et rôdent autour des *compounds* où sont parqués les travailleurs des mines.

Les buveurs se réunissent dans un endroit secret, généralement un hangar abandonné, en plaques de tôle ondulée, et là, dans l'obscurité et dans le silence, ils font circuler de main en main et de bouche en bouche des petites fioles d'un alcool innommable fabriqué en Allemagne ; alcool qui revient au débitant à huit pence le litre (!) et qu'il revend au pauvre nègre victime de sa passion, à raison de six shillings la petite bouteille d'un quart de litre. La majeure partie de l'argent péniblement gagné au fond de la terre (trois livres sterling, soixante-quinze francs

Digitized by Google

par mois) passe de la sorte dans la poche de ces débitants frauduleux.

Une fois le lieu de réunion découvert, mon détective sépare deux plaques de tôle, et nous faisons irruption au milieu des nègres effarés qui se sauvent en faisant sur le sol avec leurs pieds nus le bruit d'un troupeau de moutons en fuite. En un clin d'œil la bouteille, pièce à conviction nécessaire, est arrachée des mains du noir qui la portait justement à ses grosses lèvres en souriant d'avance avec béatitude, et le buveur, ainsi qu'un malheureux « témoin », avait les menottes aux mains. Nos captifs, très philosophes, nous indiquent eux-mêmes la prochaine station de police où nous les déposons en mains sûres. Le débitant a naturellement filé, aussitôt la vente effectuée, mais on le retrouve toujours ; il est condamné à une amende pouvant monter à mille livres, vingt-cinq mille francs, ou à un nombre respectable de mois de prison au choix. Chose curieuse et qui prouve bien que, malgré les aléas forcés, l'affaire est bonne,

Digitized by Google

l'amende est toujours payée et le *bedit gommerce* continue de plus belle.

Au point de vue artistique : néant. Je n'ai vu ni un tableau ni une statue ; l'art culinaire a seul jusqu'à présent droit de cité. Les dîners de *Frascati* valent ceux des meilleurs restaurants de Paris. Les théâtres sont au-dessous de toute description. J'ai assisté à la représentation d'une adaptation anglaise des *Trois Mousquetaires*. Vous imaginez-vous un d'Artagnan aux cheveux courts bien pommadés surmontés d'une toque de donneur d'eau bénite, portant des guêtres noires à l'instar des grenadiers de la Grande Armée !

Je profite des loisirs que nous laissent nos concerts hebdomadaires, pour organiser un concert à *Pretoria*, la capitale politique, le Washington du Transvaal, fort peu distante de sa grande sœur cadette, Johannesburg, à peine deux petites heures de chemin de fer. Je quittai donc momentanément les cheminées d'usines, clochers fumants de la ville de l'or, pour descendre vers une contrée moins rude.

Digitized by Google

Pretoria est située au milieu d'une sorte de cuvette dominée par de hautes collines. La végétation est déjà plus riche, l'air moins desséchant. L'aspect des habitants n'est pas le même, la tourbe cosmopolite des gratteurs d'or, des sans-patrie, des juifs polonais, des mineurs noirs, a fait place à de grands Boërs placides, barbus, coiffés de vastes chapeaux de feutre gris, qui leur donnent un air de brigands doux, fermiers ou députés, à de silencieux Indiens marchands de légumes, à de mystérieux Chinois enfermés dans de sombres petites boutiques.

Au centre de la ville se trouve une vaste place non pavée sur laquelle campent une quantité de chariots autour desquels dorment ou ruminent les bêtes de l'attelage. Au milieu de la place, une église rouge quelconque. A droite, un vaste bâtiment, rouge aussi, surmonté d'une disgracieuse statue de république : le Palais du Parlement. A gauche, une autre construction blanche et rose, celle-là (stuc et faux marbre), le nouveau Palais de Justice.

Digitized by Google

Cette place sépare en deux tronçons inégaux l'artère principale de la ville. Le plus court contourne l'église et aboutit aux champs de courses dont les baraquements serviront plus tard de domicile aux officiers anglais prisonniers. La dernière maison de cette avenue est habitée par le président Kruger et sa femme. L'autre tronçon, boulevard des Italiens de Pretoria, conduit au petit pont qui enjambe la rivière des Singes, généralement à sec, au delà duquel commence le quartier fashionnable où habitent, dans la fraîcheur de leurs jolis villas, les richards de la ville. D'autres avenues parallèles à la rue principale charment les yeux par la grâce des verdures, bananiers et figuiers mêlés aux mimosas, aux chênes, aux pins parasols; petit Vésinet africain.

J'eus, dès mon arrivée, la bonne fortune de voir l'oncle Paul, comme tout le monde appelle ici le vénérable Kruger. Il y a un peu d'agitation devant le Palais du Parlement, oh! bien peu. Le Président est en conférence avec M. Hof-

Digitized by Google

meyr, le représentant du gouvernement du Cap. Une foule de Boërs emplit le hall, tous ont la pipe au bec et crachent à qui mieux mieux. Un peloton de *troupe de police*, carabine aux pieds, cartouchière en sautoir, casquée de blanc, attend avec placidité.

Il est impossible de voir dans ces fumeurs calmes, dans ces fermiers bonasses, les farouches vainqueurs de Majumba, les ardents défenseurs de la liberté.

Un petit remous, le président sort. Il porte un chapeau haut de forme, démodé, une redingote boutonnée sous la cravate, ce qui fait ressortir l'ampleur de l'abdomen. La figure est épaisse, le nez gros et lourd, la paupière fatiguée, la lèvre inférieure légèrement pendante, mais une volonté formidable se dégage du regard calme.

Je me découvre, il me rend mon salut, descend lourdement les quelques marches du péristyle et pénètre dans sa voiture des grands jours, la voiture de gala !

Cette voiture ! Tout un poème !

Digitized by Google

En voici le signalement : Vaste siège étoffé en drap bleu clair, écussons criards trop grands, où le vert domine. Sur le sommet, à chacun des quatre coins, une urne argentée surmontée d'un aigle aux ailes éployées. Sur le siège, un cocher moustachu à livrée verte, couleur de drap de billard neuf, galons d'or, chapeau à cocarde, pantalon de toile blanche. Derrière la voiture se tient un valet de pied en livrée pareille.

Vingt minutes plus tard, je passe en flâneur devant la modeste habitation du président. Il est assis sous la véranda à côté d'une vieille femme à bonnet, son épouse, et pérore d'une voix de stentor, écouté avec gravité par quelques compatriotes groupés autour de lui. La voiture de gala est remisée sous un hangar ouvert à tous les vents.

La ville ne possédant pas de salle de concert, je dus me contenter de la salle à manger du Transvaal-Hôtel, neuf et confortable. Grâce à la protection de l'aimable consul de France, M. Aubert, et à l'infatigable dévouement de sa char-

Digitized by Google

mante fille, tout alla pour le mieux. Nous eûmes comme auditoire tout le corps consulaire et le gratin de Pretoria, et la soirée se termina le plus gaiement possible chez notre compatriote, l'ingénieur Léon (grièvement blessé pendant la guerre), qui nous offrit l'hospitalité la plus gracieuse.

J'avais eu pourtant des craintes sérieuses devant le chiffre des frais qui dépassait toutes mes prévisions : la location du piano, cinq livres, cent vingt-cinq francs ! L'accord du susdit, deux livres, cinquante francs ! Et ainsi pour tout le reste. Le résultat dépassa aussi mon attente heureusement, de sorte que nous pûmes donner un second concert la semaine suivante, avec un succès analogue.

A Johannesburg, nous eûmes encore la chance de prendre part aux fêtes françaises du 14 juillet ; ces fêtes se composaient :

1° De l'inauguration d'un asile de nuit fondé sous les auspices de la Société de bienfaisance française, présidée par M. Duval, le sympathique directeur de la Banque française, administrateur

Digitized by Google

de l'admirable hôpital, subventionné par l'Etat et puissamment soutenu par des dons particuliers qui l'agrandissent chaque année, modèle de commodité et de propreté. Entouré d'un vaste parc, il est formé d'un certain nombre d'élégants bâtiments indépendants, quelques-uns réservés aux malades nègres (poitrinaires la plupart), dont les pauvres visages d'ébène sortent frileusement des chaudes couvertures de laine rouge.

2° D'un concert de charité qui devint notre concert d'adieu.

3° D'une réception dansante chez notre aimable consul Colomiès.

Les nouvelles devenaient de plus en plus alarmantes ; je dus abandonner le projet d'aller à *Kimberley*, la ville des diamants, et de monter jusqu'à *Buluwayo*, le pays des grandes chasses, terminus de la ligne transafricaine, en attendant qu'elle aille rejoindre Le Caire. Si la guerre était déclarée, toutes les communications étaient interrompues, et nous n'avions aucun moyen de retour ; cette idée ne me déplaisait pas par elle-

Digitized by Google

même, mais j'avais charge d'âme. La majeure partie de la société de Johannesburg ayant été se réfugier à Durban, dans le Natal, le mieux était d'aller l'y rejoindre. Après deux jours de visites d'adieu, nous prenions le train à la même Parkstation qui avait vu notre modeste arrivée, accompagnés cette fois par une foule qui salua notre départ par des acclamations et des agitations de mouchoirs.

Il y a toujours quelque chose d'angoissant dans un départ. Pendant plus d'un mois, nous avons vécu en intimité avec des personnes devenues des amis. Leurs visages nous étaient devenus familiers, leurs poignées de mains sympathiques. Tout à coup un monsieur à casquette souffle dans une petite trompette, aussitôt le piston de la machine se met à fonctionner et tout disparaît; l'on se trouve de nouveau isolé, emporté à travers la nuit, ailleurs, plus loin, vers l'inconnu craint et désiré. Il faudra voir de nouvelles figures et rester le cœur à nu tant que la petite araignée de l'affection ne lui aura pas

Digitized by Google

tissé à nouveau une frêle mais bienfaisante couverture.

Nous sommes vraiment seuls cette fois dans notre compartiment réservé, mais nous causons peu, chacun revivant en pensée le temps si vite écoulé depuis notre départ d'Europe.

Johannesburg communique avec l'océan Indien par deux voies différentes, celle de Lourenço-Marquès et celle de Durban. Vingt-cinq heures suffisent pour faire ce dernier trajet. La ligne traverse tout l'Etat du Transvaal. Nous passerons, sans pouvoir nous en douter, par les contrées que la guerre rendra tristement célèbres.

Pendant toute la nuit, nous roulons à travers des régions montagneuses; ce ne sont que rochers, précipices, circuits sans nombre dans des vallées arides. Nous trouvons le thé du matin servi à Ladysmith sur territoire anglais, comme le prouvent les uniformes rouges ou khakis qui flânent sur le quai, venant du camp important des environs. Il y a un départ de

Digitized by Google

trains bondés de nègres, proie des mines; il est curieux de voir des êtres demi-sauvages, à moitié nus, couverts d'anneaux et de verroteries, monter tranquillement en wagon, comme si c'était pour eux la chose la plus naturelle.

Le train file à présent à travers des contrées encore accidentées, mais de plus en plus cultivées; les kralls indigènes étalent leurs huttes rondes. De vastes prairies déroulent à perte de vue leurs molles ondulations; quelques-unes sont en flammes, incendies volontaires allumés pour détruire les mauvaises herbes et fumer le sol. Les plantations de bananiers, de canne à sucre, les champs d'ananas se succèdent, et la nuit nous surprend, les yeux écarquillés, éblouis par les grandes flambées des prairies qui illuminent tout sur notre passage.

A neuf heures, nous faisions notre entrée dans une superbe gare très éclairée, d'où un omnibus nous conduit au royal hôtel de *Durban*.

Digitized by Google

XXI

J'ai gardé de *Durban*, la Nice de l'Afrique du Sud, le plus exquis souvenir. Le climat, la végétation, l'océan, le pittoresque, tout vous tient sous le charme. L'hôtel est d'une élégance et d'un confort qu'envieraient les premiers hôtels de la Corniche. Une merveille, la salle à manger, dans laquelle circule sans bruit une armée de serviteurs indiens vêtus de blanc sous les ordres d'un patriarche barbu, maître d'hôtel peu banal. Partout des petites tables fleuries, étincelantes d'argenterie et de cristaux. Les chambre à coucher donnent sur une série de petites cours fleuries et rafraîchies par des fontaines, qui me rappellent les patios andalous. De grands Zou-

Digitized by Google

lous en maillots rayés font les gros ouvrages.

La ville par elle-même n'offre rien de bien particulier; une seule belle construction, le *Townhall*, la salle des fêtes dans laquelle auront lieu nos concerts; vaste salle pouvant contenir deux mille personnes, munie d'un grand orgue, bel instrument de facture américaine, et d'une large estrade faite pour supporter un orchestre et des chœurs.

A Paris, Colonne dirige dans les décors des *Pilules du Diable;* Lamoureux et Pasdeloup virent leurs têtes menacées par des trapèzes ou des cerceaux de papier. La musique, l'aïeule, n'a pas encore de domicile légal. Ce *Townhall* est placé à peu près au centre de la rue principale qui mène d'un côté à la plage, l'océan Indien dont les vagues, tumultueuses et dangereuses à la barre, viennent mourir doucement sur des kilomètres de sable fin; de l'autre à la *Berea*, haute colline, véritable Eden parsemé de villas, de cottages luxueux, de *boarding-houses* et d'hôtels enfouis dans des jardins merveilleux,

Digitized by Google

collections des fleurs et des plantes exotiques les plus rares. La rue, large, pavée de bois, serait quelconque, n'était la foule toujours en mouvement qui y fourmille.

Rien ne peut donner l'idée du mélange des races qui s'y poussent et s'y coudoient ; c'est une succession de types et de costumes des plus divers. Au Natal, tout le monde est libre ; la main anglaise, si rude quand il s'agit d'acquérir, sait adoucir son étreinte et relâcher les doigts une fois la proie en sa possession. La mosquée s'élève à deux pas du temple protestant ou du couvent catholique, aux seuils desquels un sorcier indigène vend des gris-gris et donne des consultations, sans crainte d'être poursuivi pour exercice illégal de la médecine.

La majorité de la population est indienne, depuis le riche commerçant vêtu de velours et de soies, roulant voiture, jusqu'au simple terrassier mâcheur de bétel. Rien de plus joli que les femmes indiennes, petites idoles drapées, moulées dans de fines étoffes aux couleurs toujours

Digitized by Google

harmonieuses ; idoles par la profusion des bijoux d'or ciselé portés sous forme d'anneaux, de pendeloques, de bracelets, de bagues, dans les narines, dans les oreilles, sur le front, aux bras, aux chevilles, aux mains et aux pieds. Ces petites Lakmés marchent avec grâce, portant quelquefois, à cheval sur la hanche, un enfant, mignonne poupée brodée sur toutes les coutures.

Les indigènes ne sont plus le triste troupeau noir de Johannesburg. Ils sont chez eux et s'habillent ou plutôt se déshabillent comme ils l'entendent. Des centaines de *rikshahs* parcourent les rues, traînées par d'infatigables Zoulous encore plus fantastiquement accoutrés que leurs collègues de Johannesburg ; aux perruques de crin blanc, aux cornes, ils ajoutent de véritables ailes attachées aux épaules, et ils s'entourent les jambes de coquillages, de graines sèches, de tout ce qui peut faire du bruit. Les femmes indigènes sont très nombreuses, elles viennent par longues théories acheter les provisions nécessaires à leurs kralls. En ville, elles se couvrent

Digitized by Google

le corps d'un carré d'étoffe brune généralement, ornée de naïves arabesques en perles de couleur. Les coiffures compliquées varient selon que la femme est jeune fille ou épouse. Les enfants se portent dans le dos, soutenus sur les reins maternels par une bande d'étoffe d'où émerge leur drôle de petite tête. Les mamans noires trouvent moyen, grâce à un mystère physiologique que je ne tiens pas à approfondir, de donner le sein à leur progéniture sans la changer de place. Les jeunes filles, fort bien faites, deviennent vite trop fortes; elles prennent une exubérance de formes que l'ami Armand Silvestre eût trouvée lui-même exagérée!

En fait d'Européens, il n'a guère que des Anglais. Lors de mon passage, il n'y avait (à part Lemaire et moi) que deux Français, y compris le consul.

Une élégante promenade, ornée d'une belle rampe en fer forgé, longe tout un côté de l'admirable golfe qui contourne la ville et conduit jusqu'au port spacieux, toujours empli de

Digitized by Google

grands steamers. Une armée de nègres travaille au chargement des navires en chantant d'interminables mélopées.

Rien de joli comme cette large baie dans laquelle l'Océan envoie deux fois par jour ses eaux calmées ; des bateaux de pêche montés par des Indiens circulent en tous sens ; l'œil est réjoui par la vue d'un promontoire boisé, fleuri de mille nuances, habitation préférée de troupes de petits singes. Vus du haut de la Berea, le quartier des villas, la baie, l'océan, la plage et la ville forment un panorama éblouissant et inoubliable.

Précédés par les articles des journaux de Johannesburg, notre arrivée fait sensation. A peine descendus au Royal-Hôtel, nous recevons et acceptons une invitation à dîner au *Durban Savage club*. C'est un dîner mensuel qui, sous le nom de « dîner des sauvages », réunit l'élément intellectuel du pays. Accueil charmant, dîner à l'anglaise servi par des Indiens, toasts, réponses, retoasts, etc., puis matinée musicale et litté-

Digitized by Google

raire ; Lemaire et moi ; quelques fragments du divin *William*, chansons humoristiques, bière, cigare, whisky et soda, champagne ; tout le monde est *very jolly*, mais reprend son sérieux pour la *Prière du départ* et pour le *God save the Queen*, chanté religieusement comme au port d'armes. Quand trois Anglais se trouvent réunis en quelque partie du globe que ce soit, ils ne se séparent pas sans avoir bu *to the Queen* ou *to the King*, et sans entonner l'hymne national. Cette coutume est fort respectable, et ce chant vaut bien nos refrains populaires heureusement éphémères tels que : *Viens, Poupoule*, ou : *Oh! les sales bêtes, elles ont du poil aux pattes!*

Grâce au dévouement de deux charmants amis nouveaux, MM. Ellstob et Milligan (critique musical d'un rare mérite), notre premier concert devient un événement considérable ; d'autres suivront avec le même succès. Je garde, en fait de souvenir amusant, celui d'un déjeuner à bord d'une canonnière anglaise, le *Tartar*, délicieux joujou mortel que nous retrouverons plus

Digitized by Google

tard à Delagoa-bay. Le piano, placé sous la culasse d'un canon monstre dans l'entrepont rempli d'engins meurtriers, canons, revolvers, obus, torpilles, fait l'effet d'un petit jouet de bazar. Tous les officiers du bord paient leur tribut à la fête, qui en jouant de la mandoline ou de la flûte, qui en chantant ou simplement en sifflant.

Un autre souvenir me revient, celui, non musical cette fois, d'une excursion à un couvent de trappistes : Marianshill, situé à quelques heures de voiture de Durban, vaste établissement industriel et agricole comprenant des moulins, des ateliers de typographie pourvus de machines Marinoni, de mégisserie, de carrosserie; des plantations de tous genres. Cent quarante moines, la plupart de nationalité allemande ou polonaise, aidés de deux cents indigènes, suffisent à toute la besogne. Couchés avec le soleil, les moines se réunissent dans l'église à deux heures du matin, et à cinq heures tout le monde se répand dans les ateliers ou

Digitized by Google

dans la campagne. Aucune parole n'est prononcée en dehors des besoins du service. Leur nourriture, exclusivement végétale, n'admet, par ce fait, ni viande, ni œufs, ni beurre, ni lait. Leur boisson est préparée avec un petit fruit exporté des Indes, le tamar; c'est fade, légèrement sucré et gentiment purgatif, comme tous les visiteurs, largement accueillis du reste, peuvent s'en convaincre.

A peu de distance de ce couvent formé d'une quantité de bâtiments élevés au fur et à mesure des besoins toujours grandissants de la communauté, se trouve un couvent de femmes. Nous apercevons de loin des religieuses vêtues de rouge, l'ordre du Saint-Sang, mais la porte est rigoureusement fermée au sexe barbu, et Lemaire lui-même ne peut pénétrer dans le sanctuaire.

Je profite de l'intervalle nécessaire entre deux concerts pour faire une escapade à *Pietermaritzburg,* la capitale politique de la colonie anglaise du Natal, triste capitale du reste, car il est impossible de rêver endroit plus ennuyeux, de ville

Digitized by Google

plus sottement bigote, plus sous la domination des pasteurs anglicans, luthériens, presbytériens et surtout wesleyens. Le rigorisme de ce culte wesleyen assombrit tout ; on se heurte à chaque tournant de rue à de vilains petits temples nus et rébarbatifs, d'où sortent des miaulements abominables, des psaumes chantés en voix de tête !

Notre concert a lieu dans la salle de réunion de l'Association chrétienne des jeunes gens : *Young men's christian Association* ou plus court : Y. M. C. A. Ça sent le moisi, c'est laid, les murs sont tapissés de citations et de versets de la Bible.

Notre première intention avait été de donner notre concert le dimanche soir ! Abomination des abominations ! Il paraît que la musique même instrumentale a le don d'insinuer de coupables pensées sous les bandeaux trop tirés de mesdames les pastoresses ! Il n'y faut pas songer.

La capitale jouit en ce moment de la visite

Digitized by Google

d'une troupe théâtrale qui fait fureur, celle des « Lilliputiens », uniquement composée d'enfants de huit à quinze ans. Ils jouent des pièces à succès : *la Geisha, The Maid of New-Nork*, etc., toutes pièces plus que lestes naturellement, agrémentées de danses. La foule hypocrite qui remplit la salle écoute avec bonheur des gaudrioles imbéciles et malpropres, dites sans sincérité, heureusement, par de petites voix grêles qui ne devraient connaître encore que des rondes enfantines, et on trépigne d'aise en voyant de pauvres petits gosses lancer en l'air des jambes maigrelettes.

Ces malheureux enfants viennent déjà de faire une longue tournée en Australie ; ils jouent tous les soirs, les voix sont éraillées, les gestes saccadés sentent le surmenage... La musique instrumentale est interdite le dimanche !

Le lendemain, nous nous retrouvons dans la belle salle à manger du Royal-Hôtel, entourés de nos Indiens vêtus de blanc, puis nous faisons la bonne sieste, repris par la maladie de Durban, la

Digitized by Google

paresse ; état de veulerie agréable, connu sous le nom de *Natal fever*, la fièvre du Natal.

Ce repos dans l'après-midi, pendant que le soleil tape dur, est délicieux. Étendu sous ma moustiquaire, je me laisse bercer dans le vague des rêvasseries, tandis que la grosse cloche de l'Hôtel de Ville compte les heures. Cette cloche a exactement le même timbre et donne la même note, *j'en suis sûr*, qu'une vieille cloche amie de mon enfance : celle du clocher de la vieille église de Bade. Je me revois errant sous les grands sapins, humant la bonne odeur de résine, un peu effrayé de ma solitude, malgré la vie des mouches, le bourdonnement des insectes, les frôlements des branches et les rayons de soleil qui font des arabesques sur le sentier bosselé de racines semblables aux veines sur les mains des vieillards, mais rassuré cependant par les sons adoucis de la cloche amie qui me rappelle la proximité de la ville et de la maison. Je me revois petit, innocent, inoffensif, et cela parce que tout au bout de l'Afrique, au pays du soleil

Digitized by Google

brutal, des palmiers et des serpents, une cloche d'un hôtel de ville anglais se trouve donner le même son que celle d'une petite ville allemande enfouie dans les frais ombrages de la Forêt-Noire !

La date de notre dernier concert approche, que ferons-nous ensuite ? Il s'agit de prendre une décision. Revenir par le Cap est impossible ; en remontant la côte Est, nous trouverons à Delagoa-bay un bateau des Messageries maritimes, *La Gironde*, qui nous conduira à Madagascar, où nous n'aurons plus qu'à prendre la correspondance pour Marseille. Mais le voyage est cruellement long. Le pauvre Lemaire souffre du mal du pays, au point d'en être tout désorienté ; moi aussi j'ai un moment de vague à l'âme en pensant aux milliers de lieues qui me séparent des miens, mais en vieux troupier, je prends mon parti de la longueur de la campagne, tandis que Lemaire est un bleu encore tout chaud des jupons maternels.

A Johannesburg, notre dernier concert avait

Digitized by Google

été donné en partie au profit de la Société française de bienfaisance ; ici nous terminons notre séjour par une matinée musicale organisée au *Sanatorium*, maison de santé dirigée par des sœurs françaises de l'ordre des Augustines.

Le vaste bâtiment, admirablement situé sur les hauteurs de la Berea, est composé d'une foule de pavillons et de chambres loués à des pensionnaires malades ou blessés, mais il ne comporte aucune salle assez vaste pour contenir un nombre raisonnable d'auditeurs, sauf la salle d'opération dont les larges portes ouvrent sur un couloir spacieux. Nous nous en emparons, et cette salle, si triste d'habitude, devient pendant une après-midi un salon coquettement fleuri, égayé par les toilettes claires des élégantes et par le bruit du bon ton des conversations mondaines. La plus jolie partie de notre auditoire se compose d'un orphelinat de fillettes dirigé aussi par les religieuses ; il y a le côté des petites Anglaises aux cheveux blonds, au teint de camélia, vêtues de toiles roses, et celui des petites

Digitized by Google

Indiennes aux nattes noires, au teint de bronze, habillées de bleu. Au milieu de tout ce monde se promènent les grandes religieuses vêtues de blanc.

Le piano a pris la place de la table de souffrance, Lemaire opère lui-même ! Et les grands yeux bleus ou noirs de briller, et les menottes roses ou brunes de claquer à qui mieux mieux. C'est délicieux, j'avais une envie folle d'embrasser mon petit public !...

Deux jours plus tard, le *Tintagel*, vapeur de la Castle-line, entrait majestueusement dans la baie de Delagoa, le beau golfe rouge au fond duquel s'étire la ville de *Lourenço-Marquès* ; nous étions en territoire portugais, dans la vieille colonie de Mozambique.

Digitized by Google

XXII

La baie est splendide, vaste à contenir toutes les flottes du monde ; malheureusement, elle est envahie par la vase. Les Portugais, insouciants de nature, sont plus riches de morgue que de roupies, aussi leurs ports sont-ils généralement mal entretenus, ensablés et dangereux, privés de bouées et même de phares, comme nous pourrons nous en convaincre par la suite.

La ville de Lourenço-Marquès, construite sur d'anciens marécages, est insalubre, fiévreuse et malpropre. L'arrivée à terre est rendue difficile par l'absence de quais. Ni voitures ni portefaix ; il faut réunir une vingtaine de nègres et leur hisser sur les épaules nos malles, simples

Digitized by Google

paniers en osier sous le poids desquels ils trébuchent en pousant des : *hans !* mêlés de gestes de macaques affolés.

Quelques maigres cocotiers poussiéreux, semblables à de longs plumeaux usés, se balancent au-dessus de maisons basses badigeonnées de couleurs farouches, bleu de Prusse, rouge sang. La ville se compose d'une place ornée de quatre pavillons de bois et de deux rues à peu près convenables, contenant des bureaux, des bars tenus par des dames peu rigoristes, la gare d'où partent deux trains par jour pour le Transvaal, et une caserne de troupes coloniales dont l'unique occupation semble consister à rouler des cigarettes au soleil. Le reste n'est qu'un amas de ruelles malpropres habitées par des petits trafiquants indiens ou chinois. Sur les trottoirs, nous marchons en écrasant une quantité de cadavres de sauterelles longues comme un doigt, tombées du ciel en véritable pluie, il y a une quinzaine de jours. Aucun balai ne les a poussées dans une même sépulture, et ces sauterelles

Digitized by Google

défuntes craquent sous les semelles comme si l'on piétinait des coquilles de noix ou des marrons grillés.

La ville possède aussi une *Berea*, grand promontoire d'un rouge éclatant parsemé de villas.

Comme cela ressemble peu à la Berea de Durban ! Rien ne paraît établi d'une façon définitive ; les jardins sont mal tenus, les routes mal entretenues, malgré les escouades de forçats enchaînés qui y travaillent. Seul, le consulat anglais, construit en pierre, donne l'impression d'une habitation durable et bien tenue.

Ici, comme à Johannesburg et à Durban, nous avons aussi la chance de rencontrer des personnes dévouées qui nous témoignent leur sympathie de toutes les façons possibles. Cette fois notre protecteur en chef sera un jeune négociant suisse, M. Bridler ; il continuera auprès de nous le rôle de nos amis Aucoc et Ellstob.

Présentés au Club, le seul endroit élégant de la ville, nous sommes reçus à titre de membres de passage. C'est là qu'auront lieu nos deux con-

Digitized by Google

certs, les derniers de la tournée, et les premiers qui auront été donnés à Lourenço-Marquès. De mémoire d'homme personne n'y a vu d'affiche ni de programme. La salle à manger du Club, élevée à la dignité de salle de concert, réunit l'élite de la société : au premier rang le gouverneur de la province et sa famille, puis le sous-gouverneur, puis le corps consulaire en totalité, notre aimable consul M. Amyot en tête. Plus loin, nos amis les officiers anglais du *Tartar*, accourus à notre invitation. La soirée se termine par un souper par petites tables. Grâce aux toilettes des dames, aux habits noirs, aux fleurs, à l'électricité, nous pouvons nous croire à Paris ou à Londres. Ce sera notre dernière impression de civilisation jusqu'à notre retour en Europe.

La situation politique, de plus en plus tendue, rend toute tentative artistique impossible, il n'y a plus qu'à regagner nos pénates au plus vite, mais ce n'est pas chose facile. *La Gironde*, en réparation à l'île Maurice, cesse son service mensuel. Il ne nous reste plus que la ligne alle-

Digitized by Google

mande, *Hamburg-Ost-Afrika Linie*. Par une malchance spéciale, nous n'avons à notre disposition que le plus petit et le plus vieux navire de la Compagnie, qui en possède pourtant de si beaux. C'est le *Reichstag*, demi-cargo mal agencé, ne jaugeant que 2.700 tonnes et mettant trente-sept jours pour arriver à Marseille.

Le nez de Lemaire s'allonge, mais que faire? Nous n'avons pas le choix. Nous allons à bord, retenir les cabines et, le 14 août, ayant fait ample provision de patience, nous commençons notre long voyage de retour.

Maintenant que la partie musicale de ce voyage est close, je ne veux pas ennuyer le lecteur bienveillant, en copiant pour lui mon livre de bord. Si j'ai été quelque peu prodigue de détails dans ce dernier voyage en Afrique, c'est que j'ai pensé que ces contrées peu connues pouvaient présenter un certain intérêt. La vie à bord du *Reichstag*, très simple, presque patriarcale, n'offre rien de particulier à raconter ; il y aurait pourtant des descriptions intéressantes à faire des

Digitized by Google

escales généralement inconnues des lignes françaises. Passons donc rapidement sur *Inhambane* l'ensablé : une rangée de maisonnettes blanches, un hôpital, une prison. L'art y est représenté par un vieux nègre lépreux, hideuse bouffissure sanguinolente ; la figure a l'air d'une éponge noire, informe, dans laquelle serait enchâssé un râtelier blanc, tout neuf. Cette affreuse chose humaine gratte d'un unique doigt tuméfié les deux cordes d'un instrument décoré du nom de violon : un collègue !

Ensuite Beïra, ville encore nouvelle, qui acquiert chaque jour une importance de plus en plus grande, grâce au chemin de fer qui la relie avec la *Rhodesia* jusqu'à *Salisbury*. Pays affreux, désert de sable.

Le lendemain, nous remontons le *Quilimane*, une des branches du delta formé par le Zambèze, large et grandiose, peuplé de crocodiles et d'hippopotames, et nous jetons l'ancre devant la ville qui porte le nom du fleuve, *Quilimane*, où notre arrivée est bruyamment fêtée par les consuls et

Digitized by Google

les commerçants amenés à bord par de luxueuses embarcations, yoles ou pirogues.

Nous avons enfin des nouvelles à peu près fraîches. J'apprends que mon jeune ami Levadé a le prix de Rome, le procès de Rennes, l'engagement de Mlle X... aux Ambassadeurs, etc., etc., et je lis avec joie ces échos parisiens, à bord d'un navire allemand entouré d'embarcations nègres.

En route pour Mozambique. Vers le soir, le temps devient houleux, nous roulons terriblement. La mer est phosphorescente, les crêtes des vagues lumineuses forment jusqu'à l'horizon de longues traînées de feu bleuâtre. Nous flottons au milieu d'un bol de punch. De silencieux éclairs sillonnent le ciel : on respire avec peine, les nerfs tendus sont douloureux d'une attente imprécise ; des milliers de marsouins affolés se poursuivent, l'atmosphère est saturée d'électricité. C'est sublime et angoissant.

Arrêt à *Mozambique,* visite à la vieille et farouche forteresse bâtie en pierres de Lisbonne appor-

Digitized by Google

tées petit à petit par les anciens voiliers ; logement du gouverneur de la province et de quelques prisonniers de marque, rois nègres dépossédés, chefs révoltés, etc. A remarquer la quantité de requins qui évoluent autour de notre bateau et accompagnent même les chaloupes allant à terre.

Le 28 août, escale à *Dar-es-Salaam*. Le décor change, nous quittons le Portugal pour l'Allemagne. Partout des phares, des bouées, des sémaphores. Sur le quai, des fractions de bataillons indigènes commandés par des officiers européens évoluent et font le *Parademarsch* aussi bien que la garde royale de Potsdam. Il y a des cheminées d'usines et des brasseries.

Nous arrivons de nuit à *Zanzibar*. De grands vapeurs nous entourent, l'air est pur, très calme, on entend le cri des veilleurs et le bruit des lointains tambours nègres, ce tambour qui est toujours perceptible la nuit, en prêtant l'oreille, dans toute l'Afrique noire. Cette fois nous jetons l'ancre chez un sultan, un nouveau. Le palais de

Digitized by Google

l'ancien sultan, celui qui a cessé de plaire à l'Angleterre, ne tient plus debout. Les murs incrustés de jolies faïences arabesques vertes et bleues ne renferment que le vide. Une partie de la ville est encore éventrée par des obus dont les traces sont partout visibles sous forme d'amas de ruines, de palais écroulés. Des bouts de mâts pointant hors de l'eau, seuls restants de l'ancienne flotte du sultan précédent, sont pour le *protégé* actuel un salutaire memento offert gracieusement à ses réflexions par sa puissante protectrice.

C'est l'époque des pluies chaudes, des mauvais temps, de l'humidité étouffante, le bain russe après le bain turc. Tout suinte, tout poisse ; les fourchettes sont gluantes, les allumettes, sans être de la régie, refusent de prendre feu. Nous arrêtons à *Tanga*, autre possession allemande, sous un véritable déluge ; puis à *Mombassa*, qui appartient au sultan de Zanzibar ; une épouvantable épidémie de petite vérole noire y sévit, la famine règne en maîtresse. De Mombassa à Aden,

Digitized by Google

la traversée est toujours mauvaise, à cette époque, à cause des moussons qui nous font exécuter des montées et des descentes extravagantes sur des montagnes russes liquides. Pendant six jours, il est impossible de se tenir sur le pont, tout dégringole malgré les *violons* qui couvrent des tables; l'eau sort des baignoires, la soupe de l'assiette, les tiroirs tombent des meubles.

Nous contournons le cap *Guardafui.* — Subitement, plus la moindre vague, plus une ondulation, la mer est devenue une plaine glissante de plomb fondu. Le thermomètre monte encore de six degrés ; toutes les figures sont congestionnées ; que l'humanité est laide !

Oh ! la neige ! Les traîneaux ! Le Kremlin au clair de lune ! Les petits Lapons norvégiens ! Vivent le nord, le froid, les nez rouges, les engelures ! Vivent les impériales d'omnibus, le matin en décembre ! Que faire contre la chaleur, la chaleur bête, la chaleur malpropre ?

Tout passe, nous voici à Aden, puis à Suez, puis à Port-Saïd. L'air redevient respirable, les

Digitized by Google

vêtements blancs rentrent dans les malles, nous commençons à nous sentir chez nous, tandis que les nègres et les Arabes du bord prennent un air frileux et rêvent tristement aux cocotiers.

L'inoubliable détroit de Messine, Naples, les côtes de la Corse, puis Hyères, Marseille... et aussitôt les tracasseries inutiles de l'administration que le monde nous envie — à ce qu'il paraît.

Pourquoi, le bateau *étant à quai*, faut-il que je loue une barque pour transporter mes bagages à la douane par voie d'eau, tandis que je m'y rends la canne à la main? Mystère et chinoiserie!

Ah! nous sommes bien arrivés, tout le prouve, jusqu'à l'agacement ressenti par chaque voyageur qui met le pied sur le territoire français, dans la patrie de la routine, des idées avancées et des faits arriérés.

Et pourtant, c'est avec une joie émue que nous refoulons le sol de la mère-patrie adorée malgré tous ses défauts. Lemaire ne se tient plus, à l'idée de revoir Reims, ses parents, la cathédrale, les

Digitized by Google

amis du « Café du Palais », et je pense avec attendrissement au coin de Normandie où, dans deux jours, s'arrêtera la grosse diligence à bâche verte, au tournant de la route qui m'amènera de si loin.

Digitized by Google

XXIII

Paris est un formidable « *vacuum Cleaner* » qui absorbe, pompe toutes les intelligences artistiques de la province. Tout a été dit sur la centralisation forcée des éléments intellectuels qui ne trouvent que dans la capitale l'air ambiant nécessaire à leur développement. A peine un jeune provincial, auteur ou interprète, se fait-il remarquer par un talent naissant ou par de simples dispositions, qu'il n'aspire qu'à voler à Paris augmenter le nombre des moucherons qui vont s'y brûler les ailes. Si ses moyens personnels ne le lui permettent pas, les caisses municipales s'ouvrent pour venir en aide à la future gloire du pays, quand un vote du conseil général ne

Digitized by Google

lui alloue pas une subvention. Il ne reste guère, dans ces conditions, que les rares musiciens retenus par le professorat, et les innombrables amateurs, les fâcheux cultivateurs de « l'à peu près », tous gens persuadés de leur importance et de leur infaillibilité, dont les opinions arriérées ou trop avancées, sans connaissance de cause, ont d'autant plus de valeur que la voix qui les profère est plus ou moins accompagnée d'un suggestif tintement métallique émanant de leur gousset.

Il est bien entendu qu'il existe des exceptions remarquables ; je connais de vrais protecteurs des arts, des esprits éclairés qui font leur possible pour répandre le goût du beau, mais ces exceptions sont rares, et leurs efforts peu couronnés de succès. Tout le monde connaît l'intéressante tentative des concerts d'Angers créés par *Jules Bordier*, banquier doublé d'un musicien de réelle valeur, continués par *de Romain*. Le Nord s'est piqué d'émulation, les nombreuses et belles sociétés chorales, les harmonies et les fanfares

Digitized by Google

intéressantes en sont la preuve, mais les orchestres des théâtres et des sociétés symphoniques sont encore d'une médiocrité qui dépasse souvent, et dans le mauvais sens, la moyenne incontestablement supérieure des pays voisins, l'Allemagne, la Belgique et l'Angleterre.

La première des difficultés consiste dans la formation d'un orchestre complet, homogène. Les premiers violons... passe encore. Les professeurs, le violon solo du théâtre, quelque jeune parisien faisant son service militaire dans la musique du régiment, forment un ensemble à peu près acceptable, mais les seconds violons ! Tous les mauvais amateurs, ceux qui se considèrent eux-mêmes comme tels, tous les bambins à mollets nus qui commencent la méthode de de Bériot, toutes les jeunes filles anémiques, se tassent en groupe compact. Quant à leur faire jouer le trait le plus simple, ou à leur faire saisir le moindre rythme... inutile d'insister. Le mot *second* violon implique encore dans les milieux peu musiciens l'idée d'une infériorité. « Je consens

Digitized by Google

à ce que mon fils apprenne le violon », disait un père modeste, « mais je ne suis pas exigeant, et je serai satisfait quand il pourra jouer une partie de *troisième* violon ! » L'alto, en revanche, est un oiseau rare. Les petits orchestres en comptent généralement un ou deux, généralement de vieux messieurs chenus dont les doigts courts ont définitivement renoncé aux doubles croches ; tempéraments calmes et résignés. Les violoncelles, par contre, sont nombreux, mais on ne les entend guère, et le peu que l'on entend, est d'une justesse moins qu'approximative ; il est vrai que les contrebasses jouent à tour de bras et arrachent des pizzicati comme des molaires... Et les instruments à vent ! La première flûte, le premier hautbois, la clarinette solo font encore leur possible, mais les seconds ! écrasés par la fatalité inhérente à cet adjectif, ils se résignent à souffler, sans savoir pourquoi, ou, ce qui est plus simple, ne soufflent pas du tout. Le cor est un instrument trop difficile pour qu'un amateur s'y attaque, et les professionnels ne trouvent

Digitized by Google

guère à gagner leur existence dans une petite ville. La batterie ne se compose que des timbales ; quant à la harpe, elle est représentée par le piano toujours désaccordé du théâtre.

Il est bien difficile dans ces conditions de faire quoi que ce soit qui vaille, et vraiment il faut savoir gré aux chefs d'orchestre de leurs efforts, de leur patience et de leur force de volonté dans cette lutte sans cesse renaissante, avec des difficultés presque insurmontables.

Une des plus grandes villes de France possède une société musicale réputée riche et ne regardant pas à engager pour ses concerts les artistes les plus en vue, les plus haut cotés. L'orchestre est composé, comme presque partout, de professionnels et d'amateurs. La première répétition a lieu la veille du concert, le soir ; seulement les professionnels étant occupés au théâtre, les amateurs seuls peuvent y prendre part. Le lendemain matin on répète une seconde fois ; les professionnels sont présents, mais les amateurs ne peuvent abandonner leurs bureaux, de

Digitized by Google

sorte que l'orchestre ne se trouve au complet qu'à l'exécution publique.

Je ne m'étendrai pas sur les concerts dits de société. Chaque petite sous-préfecture possède une société avec statuts, président, vice-présidents, trésorier, membres du comité, membres d'honneur, etc., qui organisent, avec l'aide d'un impresario parisien, un ou deux concerts annuels. Les programmes de ces concerts sont généralement ridicules, d'un éclectisme lamentable, car il s'agit de présenter au public le plus grand nombre d'artistes (!) possible, pour une dépense minime. Aussi obtiennent-ils pour une somme dérisoire : une chanteuse de la « Scala de Milan », une autre « des grands concerts parisiens », un baryton, deux comiques et pour finir, une pièce à trois personnages.

Après le concert a lieu le souper dans la salle à manger glacée de l'hôtel. C'est la grosse dépense de la soirée. Y prennent part le président, les vice-présidents, le trésorier, le comité, quelques membres d'honneur... et les artistes

Digitized by Google

(histoire de voir les dames de près), qui préféreraient de beaucoup leur part en argent et quelques heures de sommeil supplémentaire.

J'ai pourtant bon espoir d'assister encore de mon vivant à la régénération des concerts de province, de voir le fâcheux comique réintégrer le théâtre ou le café-concert, d'où il ne devrait jamais sortir, où il a son public à lui, et cela, grâce à la musique de chambre qui fait en province de sensibles progrès ; grâce à elle, le goût finira par s'épurer. Si mon vœu se réalise, j'y aurai toujours gagné de vivre encore excessivement longtemps...

Les concerts symphoniques, malgré les difficultés à surmonter, sont incontestablement en progrès aussi. Paris fournit bon nombre d'artistes de valeur, qui, pris de la manie de la baguette, ne craignent pas d'aller en province porter la bonne parole. Habitués des concerts du dimanche, ils connaissent les œuvres qu'ils ont la mission de diriger, et savent confectionner un programme. Leur titre de parisien ajoute un

Digitized by Google

certain prestige à leur nom souvent connu par lui-même, et leur permet de se tenir à l'écart des mesquineries, des jalousies entre confrères, et surtout des clans politiques, syndicalistes, etc., plaie de toutes les sociétés de province. Je n'ai pas échappé non plus à l'attraction du pupitre incliné. J'ai débuté à Lille, où, pendant trois saisons consécutives, j'ai eu la direction des concerts populaires, et auxquels je crois avoir donné une salutaire impulsion. C'est actuellement le vaillant *Cortot* qui préside à leur destinée. J'ai également conduit les concerts classiques de Marseille pendant trois hivers. Là aussi mes efforts n'ont pas été vains. Ces concerts, maintenant dirigés par l'ami *Gabriel Marie*, sont certainement les meilleurs concerts symphoniques français, après ceux de la capitale. La société des concerts classiques de Marseille offre à ses abonnés vingt-quatre concerts annuels auxquels s'ajoutent quelques auditions à Aix, Arles, etc. Ce n'est pas une sinécure. Ces concerts ont lieu le dimanche à cinq heures dans l'immense

Digitized by Google

salle Valette (un grand orgue orne le fond de l'estrade), l'acoustique en est excellente ; les parisiens ne possèdent aucune salle analogue. La bibliothèque est riche, ce qui permet de varier les programmes et de faire entendre les symphonies les plus classiques ainsi que les œuvres les plus récentes. Une société chorale masculine et les élèves femmes du conservatoire municipal, forment un contingent vocal suffisant à l'exécution des grandes œuvres de *Berlioz*, *Franck*, *Saint-Saëns*, *d'Indy*, etc. C'est donc un vrai plaisir dans ces conditions de « jouer de l'orchestre », et cependant tout n'est pas rose dans le métier. J'ai gardé le souvenir de quelques difficultés presque invincibles avec lesquelles j'ai été aux prises à cette époque.

Chacun sait (!) que la marche du *Crépuscule des Dieux* débute par un ensemble de quatre tubas, quelques mesures seulement ; or mon orchestre en possédait bien un, mais où trouver les trois autres !

A force de chercher, cette première difficulté

Digitized by Google

fut vaincue, puisque le soir, à la répétition, j'aperçus, au sommet de l'estrade, trois individus moustachus munis d'instruments monstreux, de ces basses étrangères qui font deux fois le tour du corps de l'exécutant et lui donnent l'aspect d'un Laocoon étreint par un boa de cuivre.

Satisfait de l'aspect imposant de mes tubas, je donnai le signal qui devait déchaîner l'ouragan et réveiller les plus lointains échos de la vaste salle vide... mais je n'entendis qu'un tuba, le mien. Après deux tentatives aussi infructueuses je me décidai à monter les gradins de l'estrade pour demander à mes musiciens supplémentaires le motif de leur mutisme inexplicable... je me trouvai en face de trois Italiens ne comprenant pas un mot de français et ne sachant pas lire une note de musique. Leur unique fonction musicale consistait à souffler dans leurs monstres pendant les cortèges agrémentés de pas redoublés, qui parcourent souvent, drapeau en tête, les rues et la banlieue de Marseille.

La situation était fort embarrassante. Je con-

Digitized by Google

tinuai toute la répétition sans leur concours, mais après, aidé de mon fidèle tuba, nous nous enfermâmes, malgré l'heure tardive, dans l'arrière-boutique d'un marchand de vin, et une bonne partie de la nuit fut occupée à seriner à chacun individuellement sa partie ; puis on les assembla par deux, puis par trois, enfin tous les quatre, et le résultat fut merveilleux, admirable de sonorité et d'ensemble. Trois mois plus tard, lors d'une seconde exécution de cette même œuvre, mes tubas savaient encore leur partie par cœur, leur mémoire était aussi fraîche qu'au premier jour !

Je faisais un soir répéter la symphonie avec orgue, pour un festival Saint-Saëns qui devait avoir lieu le surlendemain. Tout marchait à souhait jusqu'au passage où le basson doit à son tour faire entendre, très en dehors, le motif rapide qui enguirlande toute la première partie. Le pauvre artiste, très consciencieux, se donnait un mal terrible pour suivre les mouvements, ses lèvres se refusaient à pincer l'anche assez

Digitized by Google

vite, il n'y gagnait qu'une crampe de la bouche ; je commençais à désespérer, lorsque tout à coup j'entendis la voix bien connue de *l'auteur* qui me criait du fond de la salle obscure : « Mais suis-le donc ! » C'était très simple, seulement il fallait y songer.

Mon cher ami *Gabriel Fauré* est un trop grand musicien et un homme trop intelligent pour qu'il me refuse la permission de raconter une distraction bien drôle qu'il eut un soir en dirigeant la répétition de son admirable *Requiem* qui terminait un festival de ses œuvres. Les chœurs étaient au complet, les hommes à droite, les dames à gauche. Or, parmi les choristes, il y en avait de fort jolies (Marseille est le pays des jolies brunes), et l'auteur prenait un plaisir évident à porter de préférence ses yeux vers la gauche. J'étais au pied du pupitre et je remarquai que la main qui tenait la baguette conduisait avec une mollesse singulière. Tout à coup Fauré se réveilla et demanda : Pourquoi vont-ils si lentement ?

Digitized by Google

Le lecteur me rendra bien cette justice que je n'abuse pas dans ces souvenirs de mon « moi personnel », comme nous disions en philo. Je tiens cependant, puisque je parle de ma carrière de chef d'orchestre, à dire une bonne fois la vérité sur l'incident de la Walkyrie qui fit tant de bruit, dans le temps, et qui motiva ma démission de l'Opéra. Après quinze ans, il y a prescription.

J'avais donc été appelé par Gailhard pour faire partie de la combinaison qui comprenait trois chefs : Taffanel, Madier de Montjau et moi. Mes débuts avaient été très brillants, j'avais conduit *Samson et Dalila* sans répétition préalable. Jamais je n'ai dérangé l'orchestre pour mes besoins personnels : Gailhard me comblait d'éloges, tout marchait à souhait. Taffanel était en Allemagne, pour assister à des représentations wagnériennes ; Madier de Montjau avait été appelé dans la Drôme par un devoir de famille, l'exhumation de son père ; je remplaçais donc l'un et l'autre. On me chargea un jour de diri-

Digitized by Google

ger la *Walkyrie*, en l'absence de Taffanel. Je ne réclamai pas plus de répétitions pour cet opéra que je connais à fond, que pour les autres, un simple raccord au piano tenu par Vidal était suffisant. Saleza chantait Sigmund, Mme B... Siglinde. Excellente musicienne, cette artiste fut pendant de longues années d'une utilité précieuse à l'Opéra. Pendant la répétition, Mme B... me pria de ne pas oublier de la faire partir à un certain passage du premier acte, n'étant pas certaine du moment de son attaque. Or le soir de la représentation, elle n'attendit pas mon signe et partit huit mesures trop tôt. Une partie de l'orchestre la suivit, tandis que l'autre continuait à jouer les mesures sautées, d'où cacophonie.

Plus expert dans les choses du théâtre, j'eusse dû laisser continuer cette friture et avoir confiance dans l'habileté des artistes de l'orchestre qui eussent certainement fini par se réunir à nouveau, la majeure partie du public n'y aurait vu que du feu, mais j'étais jeune et incapable

Digitized by Google

de résister à mes nerfs, exacerbés par ce que j'entendais ; j'arrêtai tout d'un coup sec, j'indiquai aux exécutants, chanteurs et instrumentistes, un point de départ commun, et dix secondes après l'incident, nous repartions de plus belle.

En remontant l'escalier qui conduit à la scène, je rencontrai Messager, qui me complimenta sur la façon rapide dont je m'étais tiré de ce mauvais pas, mais en arrivant en haut ce fut une autre chanson. Gailhard était malheureusement à Toulouse ; lui aurait tout de suite compris ce qui était survenu, mais les personnes chargées de représenter la direction et les Beaux-Arts n'étaient rien moins que musiciens : Une chose pareille ne devait pas se produire à l'Académie royale de musique, on ne devait à aucun prix arrêter une représentation, et patati et patata. Pareil fait se produisit cependant pour Lamoureux dans *Lohengrin*, et le grand Mottl à Bayreuth dut arrêter l'orchestre sans que personne ne mit leur compétence en doute. La canta-

Digitized by Google

trice, auteur involontaire de tout le mal (*errare humanum*) n'ayant pas jugé utile d'assumer la responsabilité de l'incident, je crus devoir garder le silence, ayant dès le collège eu le rapportage en horreur. De fort mauvaise humeur, je refusai dans ces conditions de continuer à diriger la représentation, un des chefs du chant prit ma place au pupitre... et la conserva.

Ce qui a été dit d'invraisemblances sur cette histoire est inouï. Selon les uns, je ne connaissais pas une note de partition, pour d'autres je m'étais trompé de page, enfin de bons collègues surent par de pudiques réticences faire supposer que j'étais gris ! Les plus indulgents mirent ma façon d'agir sur le compte de douleurs d'oreille, je souffrais en effet de névralgies depuis plusieurs jours, etc. Tous ces bruits m'étaient fort désagréables, aussi ai-je retrouvé avec joie mon violon un peu abandonné, et nous sommes partis de compagnie pour de nouvelles pérégrinations.

Digitized by Google

XXIV

Le public se fait en général une idée bien fausse de la vie d'artiste, de même que les débutants, tous futurs Paganinis ou Rubinsteins en herbe, ne se doutant pas, les pauvres, des désillusions qui les attendent ! Pour un élu, combien restent en route, éclopés, aigris, tristes épaves musicales, victimes de l'effondrement de leurs châteaux en Espagne !

Voyez le vieux musicien qui râcle philosophiquement sa partie dans l'orchestre du café-concert, insensible à l'envolement des somptueux dessous de la « gommeuse », au « vin de Marsala » du baryton bien peigné, fleuri d'un gardenia en papier, aux minauderies de la « chanteuse de caractère » !

Digitized by Google

Lui aussi a été jeune ; peut-être a-t-il encore dans les oreilles le : « Monsieur, le jury vient de vous décerner, etc. », tandis que, tout palpitant d'orgueil, il commence à rêver de gloire, de voyages triomphants, de voitures dételées !

Hélas ! C'est lui qui a dû dételer et enfermer ses illusions dans la vieille boîte à cordes, à côté de la colophane. Il a fallu gagner sa vie, mener l'existence fatigante de l'orchestre, jouer tous les soirs d'hiver au théâtre ou à la brasserie, avec nonchalance, sans plaisir, comme on va au bureau ; en été, dans les casinos des grandes plages ou des petits trous pas chers, au kiosque pendant les gargarismes ; et faire bostonner de belles madames, accompagner d'ineptes opérettes.

Pourquoi tel camarade de classe plus heureux joue-t-il chez Chevillard ou chez Colonne ? Pourquoi devient-il un artiste connu ? Pourquoi voit-il son nom affiché sur les murs à côté des chocolats, des quinquinas, des pilules et des machines à coudre, tandis que l'autre reste à

Digitized by Google

perpétuité un numéro, un demi-pupitre, heureux encore si quelques leçons lui permettent d'ajouter un peu de beurre aux insipides épinards de l'existence ?

Comme les parents devraient réfléchir avant de lancer leurs fils dans une carrière ingrate, avant de les laisser s'aventurer dans un labyrinthe souvent sans issue !

Pour un Joachim, pour un Kubelick, combien de malheureux sans vocation réelle ! Pour un Mounet-Sully, pour un Coquelin, combien de cabots inutiles, sans talent ! Et je ne parle pas des femmes, c'est encore plus triste.

Certes, il y a des malchanceux, des timides, des maladroits, mais combien grand est le nombre des ratés par leur propre faute, de ceux qui se jettent à l'eau sans avoir la force voulue pour gagner l'autre rive !

Le métier d'artiste est le plus dur des métiers, quand on n'y apporte pas un réel enthousiasme et l'amour profond de l'art qui console de toutes

Digitized by Google

les vicissitudes et vous rend insensible aux ronces du chemin. Il faut, en plus, une force de travail énorme, car ce travail n'a jamais de fin. Quand le jeune médecin a passé son dernier examen, quand le nouvel avocat a terminé son droit, quand l'officier a cousu son galon, il n'a plus qu'à suivre sa carrière, qu'à se laisser vivre. La musique exige une étude constante, perpétuelle. Si le jeune artiste possède, en plus de cette force de travail, une nature souple, des dons naturels, du talent, si le succès lui sourit, si son physique ne lui nuit pas, s'il a des moyens d'existence qui lui permettront d'attendre les événements, sans gâcher ses meilleures années de travail par un trop pénible *struggle for life*, il pourra espérer alors ne pas être étouffé par la masse toujours croissante des concurrents avides. Les temps sont bien changés depuis l'époque des *Baillot*, des *Viotti*, voire même des *Vieuxtemps*, des *de Bériot*, pour ne parler que des violonistes !

Les œuvres modernes ne sont plus, comme

Digitized by Google

autrefois, un prétexte à virtuosité relativement facile. Le public se contentait alors d'admirer la netteté d'un trait, la pureté d'un son harmonique ; une mélodie sur la quatrième corde le transportait, les doubles notes lui semblaient le *summum* de la difficulté vaincue, le métier tenait en somme de l'acrobate, de l'équilibriste.

En fait de musique de chambre on ne dépassait guère Boccherini, Fesca ou Onslow. Le goût de la bonne musique ayant fini par s'introduire en France, non sans peine, le rôle de virtuose est devenu infiniment plus difficile, plus complexe, plus intéressant aussi. Le mécanisme, plus nécessaire que jamais, a passé au deuxième plan, cédant le pas à l'interprétation.

Finis le *Carnaval de Venise*, la *Prière de Moïse* sur une seule corde, les airs à variations russes, espagnols ou hongrois, tout au plus les supporte-t-on à titre de plaisanterie, en bis ; finis les fantaisies sur des motifs d'opéra, les tarentelles et les airs de ballet ; bric-à-brac musical, ils ont été rejoindre leurs collègues, les *Cloches du*

Digitized by Google

monastère, le *Réveil du lion* et toutes les fadaises qui faisaient dodeliner les têtes des générations éteintes.

La mission de l'artiste digne de ce nom est devenue autrement haute ; le but s'est éloigné, plus difficile à atteindre.

Oui, bien coupables sont les parents qui lancent inconsidérément leurs enfants dans la carrière artistique, et cela par vanité, par bêtise ou par cupidité.

Par vanité, parce que leur progéniture est *forcément* douée de toutes les qualités : « Mon fils, Monsieur, joue tout entier un opéra qu'il a entendu une fois, et par cœur ! »

Par bêtise, parce qu'ils n'ont pas la moindre idée de ce qu'est le métier. S'ils ont trois enfants, ils feront de l'un un représentant de commerce, de l'autre un employé de marchand de vin en gros ; le troisième, moins doué, paresseux, indépendant de caractère, sera bon à faire un artiste, peintre ou musicien ; il encombrera les couloirs du Conservatoire et criera à l'injustice.

Digitized by Google

Par cupidité enfin, parce qu'ils espèrent exploiter le talent de l'enfant.

Rien n'est plus attristant qu'un petit prodige. Jeune monstre surmené, il est usé, fané, désillusionné, à l'âge où les autres commencent leur carrière, au moment où toutes les forces réunies, tous les enthousiasmes sont nécessaires.

Que deviennent tous ces enfants surprenants, généralement accompagnés d'un père-barnum polonais ou moldo-valaque, qui sévissent en hiver dans les salles Pleyel ou Erard ?

J'ai connu intimement, dans le temps, le pauvre Dangremont. Elève de Léonard, il donnait dès le jeune âge les plus brillantes espérances. Précoce, nerveux à l'excès, il eût fallu calmer ses nerfs et son imagination, le coucher de bonne heure et lui donner au moins un semblant d'éducation. Mais la famille était nombreuse, le père ne savait guère que jouer au billard. A neuf ans, le petit Dangremont parcourait le monde ; Wolff, le célèbre agent berlinois, l'enga-

Digitized by Google

geait à prix d'or ; c'était un concert chaque soir dans une ville différente. A quatorze ans, il parcourait l'Amérique, la Russie, le monde entier, fêté, acclamé partout. Il écrivait omelette avec une *h*, mais la vie n'avait plus de secret pour lui. A dix-huit ans, étant poussé en hauteur, il fallut quitter les cols marins et les culottes courtes, le *petit* Dangremont devenait Dangremont tout court. Finis les succès, évanouis les engagements, c'était une nouvelle carrière, d'homme, cette fois, à recommencer... Je le retrouvai à Hambourg, jouant dans un *Rauchconcert*, sorte de *Bierhalle*, où l'on fume en vidant des cruches. Deux ans après, Dangremont mourait poitrinaire, abandonné, oublié déjà, chez un amateur compatissant, dans une lointaine estancia de la République Argentine. On lui avait volé son violon !

L'artiste était considéré autrefois comme un être à part ; il ne faisait pas partie de la société. C'était le descendant des anciens « jongleurs »,

Digitized by Google

de ceux qui pratiquaient le « gai sçavoir », un être chevelu, poétique, original, dont l'arrivée faisait rêver les jeunes filles et serrer l'argenterie aux maîtresses de maison. Avoir un fils artiste était considéré comme une sorte de tare incompatible avec l'orgueil du père de Berlioz, de la mère de Schumann. L'artiste inspirait de l'admiration, mais aussi une méfiance encore fréquente dans les milieux provinciaux. Il faut avoir fait des tournées en France pour s'en rendre compte (à l'étranger ce sentiment n'existe pas).

« Tiens ! vlà les arlequins ! » s'écrie une vieille femme de Rodez, en nous voyant descendre de l'omnibus de la gare. A Angoulême, un hôtelier nous ferme la porte au nez avec ces mots : « On ne reçoit pas d'artistes ici ! » Ailleurs, nous trouvons une table dressée dans la salle à manger, à part, *sans nappe !* Vous en souvenez-vous, ma chère Renée Richard ? A Marseille, une dame du monde me dit avec candeur : « C'est extraordinaire, ce que votre femme est distinguée, pour une femme d'artiste ! » etc., etc.

Digitized by Google

Ces faits deviennent cependant de plus en plus rares, l'artiste s'est embourgeoisé, il s'habille généralement comme tout le monde, accepte la calvitie, et épouse des filles de banquier... quand il a de la chance.

La carrière est maintenant ouverte à tous, d'où envahissement. Il y a des centaines de demandes d'admission pour quelques places disponibles dans les classes de violon du Conservatoire. Des cours libres se créent partout, mais avec quels élèves ! Il faut le voir pour le croire !

Je me souviens d'un jeune garçon qui travaillait (!) le violon depuis un an sans parvenir à savoir le nom de ses quatre cordes. Lui ayant demandé lors d'un examen pourquoi sa famille tenait à lui faire donner des leçons, il me répondit : « C'est parce que papa a gagné ce violon à une loterie ! »

Et la jeune fille qui se refusait à jouer un morceau écrit dans le mode mineur « parce que ça rend mon père si triste ! »

Et l'autre, à laquelle je faisais remarquer que

Digitized by Google

le ton de *ré* comprenait deux dièzes, qui me demanda simplement : « Pourquoi ? »

J'assistai un jour aux examens d'admission des candidats violonistes et violoncellistes du Conservatoire municipal dirigé par Montardon ; Conservatoire curieux, dont les cours étaient disséminés dans les salles de différentes mairies, en attendant que le Conseil municipal eût voté les fonds nécessaires à l'acquisition d'un immeuble, vote qui n'eut jamais lieu, du reste. La classe de piano se faisait à la mairie de Passy ou de Montmartre, celle de chant à Reuilly ou à Vaugirard ; pour l'examen, nous avions été convoqués à la mairie des Gobelins. — Un individu barbu se présente :

« Quel âge avez-vous ?

— Vingt-huit ans.

— Qu'allez-vous nous jouer ?

— Tout ce que vous voudrez.

— Mais encore ?

— Eh bien ! Voulez-vous *La Juive*, *Carmen*, *Le Toréador*, *Les Noçes de Jeannette ?* etc. »

Digitized by Google

Le jeune candidat ne connaissait que des motifs d'opéra et ne savait pas lire une note de musique. Une petite fille à jupe trop courte attaque faux et à la première position : *Ah! vous dirai-je, maman!*

Arrive un long jeune homme maigre, tenant en main un violoncelle étonnant, enduit d'un vernis jaune citron, d'un jaune à agacer les dents. Il joue n'importe quoi, affreusement mal ; Delsart, toujours aimable, qui faisait partie du jury, lui demande, pour dire quelque chose, pour rompre un silence gênant : « Quel instrument jouez-vous là, monsieur? — Du violoncelle », répond aussitôt le jeune ahuri.

Les artistes de valeur avaient autrefois la partie belle, leur nombre était restreint, leur arrivée un événement. Léonard me disait un jour : « Pourquoi vas-tu en Suède à cette époque? Quand j'y allais, je prenais le premier bateau qui faisait la traversée d'Anvers à Stockholm après la fonte des glaces. »

Digitized by Google

Mon cher maître ignorait que depuis ce temps, trois lignes font journellement le service d'Allemagne en Suède (pour ne parler que de celles-là), en été comme en hiver, et qu'en arrivant à Stockholm on risque fort d'y trouver bon nombre de collègues allemands, français ou russes, et cela pendant toute l'année.

Les grands orchestres parisiens sont composés d'excellents exécutants qui, nés cent ans plutôt, seraient parvenus à la réputation et à la fortune, mais *ils sont trop*, la qualité est noyée dans la quantité. Il faut, pour émerger, une chance spéciale, une ténacité féroce, un manque total d'altruisme et beaucoup de savoir-faire.

Porter un nom déjà connu dans les arts, ce qui est mon cas, peut aider beaucoup, mais c'est aussi souvent bien gênant. Le nom d'un père ou d'une mère illustre est terriblement lourd à porter, j'en sais quelque chose ! Rien n'est plus difficile que de cesser d'être le fils de quelqu'un.

Combien de fois m'est-il arrivé de rentrer

Digitized by Google

dans le foyer des artistes, épuisé par l'exécution d'un concerto interminable ou de quatuors fatigants, et de me voir entouré par des amateurs qui commençaient aussitôt à me féliciter... d'être le fils d'une pareille mère.

« J'ai entendu madame votre mère dans *Orphée* ou dans *La Juive*, ou dans *La Somnambule*, etc. C'était à telle époque... Quel talent ! Quel génie ! » etc., etc.

Ayant joué un jour dans une petite église du Dauphiné, le bon curé, un érudit, monta en chaire et se mit, pour me remercier de mon concours, à raconter à ses ouailles l'histoire de ma famille ; il récita même et par cœur les *Stances à la Malibran*, ma tante ! (Musset ne se serait pas attendu à celle-là !)

Dans la sacristie, où j'allais le remercier à mon tour, il me dit combien je devais être heureux d'avoir connu une femme pareille ! Halte-là ! monsieur le curé ! La Malibran est morte en 1836, et vraiment je ne pousse pas l'amour de la famille jusqu'à me vieillir d'un quart de siècle !

Digitized by Google

J'ai eu cependant une joie réelle, il n'y a pas longtemps ; c'était dans un grand magasin de nouveautés où je venais de faire quelques emplettes ; je dus donner mon adresse à la caisse pour me faire envoyer mes achats. L'employé, amateur de musique probablement, me demanda alors si j'étais parent avec le violoniste ! Enfin seul ! !...

La carrière artistique n'est pas toujours exempte d'amertume, même pour les plus gâtés du sort. Si chacun osait dire la vérité, quel enseignement pour les débutants ! Mais cette vérité est soigneusement cachée, truquée. Un artiste connu ne *peut* pas avoir été en Amérique, sans rapporter des millions, sans avoir voyagé en train spécial. Il ne parle pas à son retour du temps perdu dans les hôtels à attendre des engagements problématiques, ni des sommes qui resteront éternellement dues ! La modestie n'étant pas la qualité principale de l'artiste de théâtre ou de concert, il croirait ternir sa réputation en avouant ses déboires ; lui, ne pas faire d'argent,

Digitized by Google

allons donc ! Et pourtant les tournées comptent presque autant de pannes que les automobiles. Combien d'artistes ont dû être rapatriés aux frais de consulats variés ! En ce qui me concerne, j'avoue sans fausse honte être resté en détresse plusieurs fois dans ma vie ; une fois, tout au fond de la Courlande, dans les environs de Dunabourg, en plein pays israélite, après avoir vainement tenté de gagner Vilna (une ville un peu plus civilisée), en *quatrième* classe, fourgons innommables dans lesquels s'entassent des familles juives sordides, sentant le bouc et la crasse, et des moujiks empestant le cuir des bottes et l'eau-de-vie ; naturellement, ni bancs, ni chaises, ni paille. Je n'y pus tenir, je descendis à une station quelconque employer mes derniers kopecks à réclamer par dépêche un mandat télégraphique.

Je faisais une autre fois une très intéressante tournée avec la charmante pianiste *Anna Bock*, qui depuis a échangé sa lyre contre la plume de l'écrivain, lorsque la faillite de l'agence de Berlin qui nous engageait interrompit brusquement

Digitized by Google

notre voyage. Le secrétaire qui nous accompagnait disparut une belle nuit, sans tambour ni trompette, nous laissant en plan à Augsbourg.

Pour mener la vie d'artiste, il faut être pourvu avant tout d'une bonne dose de philosophie, avoir une bonne santé, parler plusieurs langues et savoir faire contre mauvaise fortune bon cœur. Dans ces conditions, vous ne deviendrez probablement pas riche, vous n'aurez pas la gloire des estampilles officielles, mais vous jouirez de la vie plus que personne, vous meublerez votre tête de souvenirs inoubliables. Si j'avais encore à choisir une carrière, c'est bien certainement la carrière artistique que je choisirais malgré ses tracas, ses fatigues, ses déboires, son vague parfum bohême, ou plutôt bohémien, carrière de liberté, liberté sans grand espoir de fortune, carrière belle entre toutes... Seulement, il ne faut pas le dire trop haut, cela monterait la tête aux jeunes, à tous ceux bien mieux faits pour vendre des cravates ou pour s'épanouir sur un rond de cuir,

Digitized by Google

que pour rouler dans le chariot de Thespis. Les Sigognacs demandent maintenant à voyager en sleeping, à être décorés, à porter de belles pelisses, à donner des gouvernantes à leurs enfants, toutes choses en général incompatibles avec le métier. Mieux vaut être gardien de square, pion de collège, aide-bourreau, qu'un musicien sans goût pour sa profession, sans amour pour son art, triste esclave des endroits où l'on s'amuse. Que d'existences perdues, que de prétentieuses nullités errent par le monde, gens inquiets, aigris, à la recherche du pain quotidien !

Il est vrai que le génie confine à la folie, et que beaucoup de ces pauvres diables qui parlent leurs symphonies et racontent leurs opéras dans les brasseries, ne sont que des détraqués qui, mieux équilibrés, eussent pu devenir des hommes d'un talent réel ; ceux-là parcourent la vie, drapés dans l'illusion de leur propre génie ; grands enfants attendrissants à force de manquer de modestie, ils se figurent sincèrement avoir

Digitized by Google

reçu au front le baiser de la Muse ; inoffensifs, même bons généralement, ce sont les meilleurs clients des cafés de Montmartre. Il y a encore ceux qui, conscients de leur infériorité, essaient de *monter le coup*. Ils veulent être admirés, fût-ce par le commissionnaire du coin ou par la fruitière d'en face. A force de répéter que Beethoven est pompier, que Wagner ne connaissait pas son métier, que Paderevski a besoin d'entrer au Conservatoire, à force de tout démolir, ils finissent par se persuader qu'ils restent seuls debout, et le persuadent au vulgaire ou au snob. De là cette quantité de « chers maîtres », dont le passage éphémère ne laisse aucun sillon, de réputations qui ne durent pas la valeur d'une flambée de lycopode. Ceux-ci me font penser à ce dialogue cueilli je ne sais où :

« Seigneur, trois muets demandent à vous parler.

— Sont-ils vraiment muets ?

— Seigneur, ils le disent ! »

Digitized by Google

Digitized by Google

Table des Noms mentionnés dans l'ouvrage

A

Adam (Mme Juliette), 47.
Alard, 37, 39.
Albani (Mme), 201, 224.
Alexandre II, 95.
Alexis (grand-duc), 90.
Amyot, 260.
Artot (Mme Désirée), 6.
Aubert, 236.
Aucoc (Georges), 225.
Auer (Léopold), 15, 93.
Augier (Emile), 4, 47.
Augusta (reine), 11, 14.

B

Bach, 189.
Bade (grande-duchesse) de, 14.
Baillot, 288.
Bartzevitch, 89.
Bénazet, 15.
Beethoven, 156, 176, 189, 303.
Bériot (de), 288.
Bergerat, 132.
Berlioz, 4, 73, 197, 277, 293.
Bismarck (comte de), 15, 19.
Bizet, 32.
Blanc (Louis), 29.
Boccherini, 289.
Bock (Anna), 300.
Bois-Glavy, 129.
Bordier (Jules), 270.
Boubée (Simon), 128.
Bouchor, 111.
Bouilhet, 126.
Boutet de Monvel (Mlle Cécile), 35.
Brahms, 38.
Brassin, 93.
Breyer (de), 131.
Breitner, 152.
Bridler, 259.
Brochant, 86.
Bruch (Mach), 152.
Bulow (Hans de), 152, 176, 177.
Bussine (Romain), 53.

C

Cabaner, 111, 115.
Calamatta, 44.
Capelle, 130.
Caraffa, 67.
Carjat, 12.
Carvalho, 28.

Digitized by Google

Cavaillé-Coll, 13.
Chabrier, 194.
Cham, 12.
Chamberlain (lord), 209, 225.
Chambrun (comte de), 50.
Chambrun (comtesse de), 50.
Charles-Alexandre (grand-duc), 14.
Charpentier (Gustave), 132.
Chenavard, 47.
Cherubini, 66, 67, 68.
Chevillard, 286.
Clésinger (Mme Solange).
Colomiès, 227.
Colonne, 46, 50, 156, 286.
Constantin (grand-duc), 94.
Coquelin, 287.
Cor-de-Lass, 98.
Cortot, 276.
Courteline, 77.
Cros (Charles), 112.
Cusins, 152.

D

Dancla, 37.
Dangremont (Maurice), 291.
Dantan (jeune), 12.
David (Félicien), 113.
Davidoff, 47, 93.
Debussy, 196.
Delacroix (Eugène), 5.
Delgouffre, 167, 170.
Delsart, 296.
Denthe, 135.
Deschanel, 47.
Diaz Albertini, 167.
Dickens, 29,
Diémer, 50,
Dieudonné (Mlle), 152.
Dolgorouki (princesse), 99.
Dubois (Théodore), 36, 37.
Dupressoir, 15.
Duval, 237.
Duval (Georges), 132.
Duvernoy (Alphonse), 152.

E

Ellstob, 248.
Engelbrecht, 93.
Esquier, 58.
Esterhazy (prince), 189.
Essipoff (Annette), 152.

F

Faivre (Abel), 148.
Faure, 32, 280.
Fauré (Gabriel), 39.
Fesca, 289.
Fischer (Adolphe), 48.
Flaubert, 47, 126.
Floquet, 47.
Français, 47.
Franchomme, 39.
Franck (César), 35, 36, 197, 277.
Frascuelo, 82.
Frédéric (prince), 14, 154.
Frédéric (le Grand), 189.

G

Gailhard, 281, 283.

Digitized by Google

GALLES (prince de), 152.
GALLES (princesse de), 154.
GALLI-MARIÉ (Mme), 32, 46.
GARCIA (Gustave), 75.
GARCIA (Manuel), 75.
GARDONI, 15.
GAUTHIER (Théophile), 17.
GEORGES (Alexandre), 110, 122.
GOT, 12.
GOUDEAU (Emile) 119.
GOUDIMEL, 197.
GOUNOD, 4, 29, 47, 65.
GRAMMONT (de), 132.
GRIEG (Edouard), 39.
GRISI (Mme), 15.
GRUTZMACHER, 182.
GUILLAUME (roi de Prusse), 11, 19, 20, 102.
GUILLAUME (roi de Hollande), 14.
GUIRAUD (Emile), 47.

H

HABENECK, 190.
HAENDEL, 158, 181.
HAINL (Georges), 32,
HALLÉ (Charles), 135, 201.
HAMMER, 29.
HARTMANN, 46.
HAYDN, 189.
HÉLÈNE (grande-duchesse), 94.
HERVÉ, 115.
HETZEL, 47.
HIMMELSTJERNA, 227.
HOFMEYR, 234.
HOLLMANN (Joseph), 78, 201.
HUCBALD, 197.
HUGO (Victor), 32.
HUMBERT, 32.

I

INDY (Vincent d'), 199, 277.
ISMAEL, 172.

J

JACOBI, 157.
JAELL, 39.
JOACHIM, 15, 28, 287.
JOANNE (Paul), 53.
JOUY (Jules), 119.

K

KALERGY (comtesse), 16.
KETTEN (Henri), 87, 152.
KOEMPEL, 181.
KOWALSKI (Henri), 78.
KRAUSS (Mlle Gabrielle), 32.
KRUGER, 209, 217, 225, 234.
KUBELICK, 287.

L

LAGARTIJO, 82.
LALO (Edouard), 39, 47, 48, 50.
LALO (Mme), 50.
LAMBERT (Albert), 61.
LAMOUREUX, 156, 196, 283.
LASSEN (Edouard), 48, 180.
LAUB, 15.

Digitized by Google

Lefèbvre (Charles), 48.
Leloir, 62.
Lemaire (Fernand), 201, 204, 211.
Léon, 237.
Léonard, 15, 37, 38, 106, 129, 291, 296.
Léopold I (roi des Belges), 14.
Leuthtenberg (grande-duchesse de), 94.
Levadé, 263.
Liebkowski (prince), 189.
Liszt, 16, 179, 183.
Lynnès (Mme Marguerite), 62.
Lucca (Mme Pauline), 15.

M

Mac-Nab, 119.
Mackay, 226.
Madier de Montjau, 281.
Malibran (Mme Maria), 298.
Marie (Gabriel), 276.
Marié (Mme Irma), 46.
Mario, 15.
Markowski, 90.
Marteau (Henri), 133.
Martin (Henri), 5.
Martini, 190.
Maurin, 39.
Mas, 39.
Massart, 37.
Massenet, 31, 45, 46.
Maurel (Victor), 78.
Maximilien (électeur d'Autriche), 189.
Mendelssohn, 177.
Mendès (Catulle), 132, 196.
Mercier, 128.
Messager (André), 283.
Métra (Olivier), 31.
Meyerbeer, 7, 16.
Milligan, 248.
Millet (Aimé), 47.
Mirès, 128.
Montardon, 294.
Monte (del), 167.
Montégut (Maurice), 132.
Montigny-Rémaury (Mme), 152.
Montjoyeux, 132.
Monsabré (le Père), 71.
Moschelès, 29.
Mottl, 283.
Mounet-Sully, 287.
Mozart, 50, 73.
Musin (Ovide), 111.

N

Napoléon (prince), 154.
Napravnick, 94.
Nilsson (Mme), 78.
Normann, 135.
Normann-Neruda (Mme), 135, 201.
Norquist, 135.

O

Onslow, 289.

Digitized by Google

Osmoy (comte d'), 126.
Oscar II (roi de Suède), 135, 138.

P

Paderevski, 303.
Paer, 67.
Pain (Olivier), 32.
Palestrina, 197.
Palmaerts, 167.
Paris (comtesse de), 29.
Pasdeloup, 31, 45, 46, 78.
Patti (Mme), 15.
Pelletan (Eugène), 47.
Planchut (Edmond, 42.
Ponchon (Raoul), 132.
Pousset, 123.
Pugno (Raoul), 133, 135, 196.

R

Raff, 36, 38.
Ram-Baud (Yveling), 127, 132.
Reber (Henri), 33, 47.
Reinecke, 177.
Remenji, 201, 224.
Renan, 47.
Rendall (capitaine), 206.
Reyer, 47, 72.
Richard (Mme Renée), 293.
Richepin, 110.
Richter, 177.
Robert (Paul), 122, 132.
Rochefort (Henri), 32.
Roddaz (Camille de), 129.
Rollinat, 119.
Romain (de), 270.
Rubinstein (Antoine), 15, 47, 88, 154.
Rubinstein (Nicolas), 88, 100.

S

Saint-Saëns, 31, 39, 47, 48, 53, 80, 152, 179, 277, 279.
Saléza, 282.
Salis (Rodolphe), 118.
Salisbury (lord), 209.
Samary (père), 58, 59.
Samary (Jeanne), 57.
Samary (Marie), 58.
Samary (Georges), 58.
Samary (Henri), 61.
Sand (Mme), 40, 43.
Sand (Maurice), 41, 43.
Sand (Lina), 44.
Sand (Aurore), 42.
Sand (Gabrielle), 42.
Santley, 29.
Sarasate, 15, 39, 47, 82, 152.
Sauzet, 37.
Scholl (Aurélien), 121.
Schumann, 39, 48, 293.
Seems Reeves, 157.
Servais, 15.
Silvestre (Armand), 246.
Simon (Jules), 5, 47.
Sivori, 38, 39, 106.
Sivry (de), 119.
Strauss, 28.
Strauss (Richard), 176.
Steijn, 217.

Digitized by Google

Street (Georges), 128.
Sullivan (Arthur), 155, 158.

T

Taffanel, 281.
Tagliafico, 152.
Tamagno, 167.
Thalberg (Mlle Zaré), 78.
Thibaud, 167.
Thiers, 31.
Thomas (Ambroise), 31, 59.
Thomas (cardinal-archevêque), 69.
Timanoff (Mlle Vera), 152.
Tinchant, 119.
Tourguéneff, 5, 17, 53.
Trébelli (Mme), 153.
Tyssélius, 134.

U

Ulmann, 39, 78.

V

Valcourt (Dr de), 75.
Valentin, 134.
Valentin (Karl), 134.
Vidal (Paul), 282.
Vierjbilovitch, 93.
Vieuxtemps, 15, 188.
Villiers de l'Isle-Adam, 122, 124.
Viotti, 188.
Vivier, 5.

W

Wagner, 15, 16, 31, 115, 192, 303.
Wagner (Mme Cosima), 131.
Weingartner, 176.
Wicherley, 28.
Wieniawski, 47, 152.
Wittgenstein (comtesse de), 16.
Wolff (Albert), 121.
Wolff, 291.

Z

Zimmermann (Mme), 73.
Zully (de), 86.

Ligugé (Vienne). — Imprimerie E. Aubin.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIBRAIRIE FISCHBACHER, 33, RUE DE SEINE, PARIS

EN VENTE :

La Religion de la Musique

Le sens intime de la Musique. — Propositions sur la Musique. — Figures de Musiciens. — Idées générales sur la Musique contemporaine.

Par **CAMILLE MAUCLAIR**

2e édition. — Un volume in-12. . . . . 2 fr. 50

Musiciens d'hier et d'aujourd'hui

Rameau — Haendel — J.-S. Bach — Gluck — Beethoven — Berlioz — Schumann — Richard Wagner — Verdi — César Franck — Saint-Saëns — Massenet.

Par **ADOLPHE JULLIEN**

Un volume in-12 . . . . . 5 fr.

L'Art de Diriger

Richard Wagner et la 9e symphonie de Beethoven. — Hans Richter et la symphonie en ut mineur. — L'Idylle de Siegfried. — Interprétation et tradition.

Par **MAURICE KUFFERATH**

Un volume in-12. . . . . 4 fr.

Lettres choisies de Robert Schumann

Traduites de l'allemand

Par **MATHILDE P. CRÉMIEUX**

Un volume in-12, ... 3 fr. 50

Le Musicien-Poète Richard Wagner

Étude de psychologie musicale, suivie d'une bibliographie raisonnée.

Par **LIONEL DAURIAC**

Un volume in-12. . . . . 5 fr.

Robert Schumann — Son œuvre pour piano

Par **MARGUERITE D'ALBERT**

Un volume in-12. . . . . 3 fr.

IMP. E. AUBIN. — LIGUGÉ (VIENNE).

Digitized by Google

Digitized by Google

The Libraries
University of California
Riverside

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE STAMPED BELOW
Books not returned on time are subject to fines according to the Library Lending Code.
Books cannot be renewed by phone.
Books may be recalled at any time.

NOV 15 2004	X	

Tomás Rivera Library - (951) 827-3220
Science Library - (951) 827-3701
Media Library - (951) 827-5606
Music Library - (951) 827-3137
http://library.ucr.edu

7/2004

Digitized by Google

ML418 V53A3 1910
Viardot, Paul, 1857-1941.
Souvenirs d'un artiste

3 1210 00456 7853

Digitized by Google

Digitized by Google